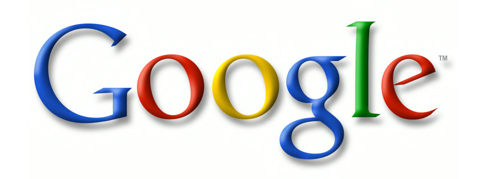






Vet. Fr. II A. 208
TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



CLOVIS,

POËME

HÉROÏ-COMIQUE.

CLOVIS,
POËME
HÉROÏ-COMIQUE,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

Carmen amat, quisquis carmine digna gerit.
Claud. Præf. *L. III. de laud. Stil.*

Qui de nos chants se rend digne, les aime.

TOME III.



A LA HAYE,
Et se trouve à Paris,
Chez FOURNIER, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXIII.



CLOVIS,

POËME.

CHANT XVI.

ARGUMENT.

De deux amis, dans le camp Bourguignon,
Tendre aventure, & résolution.
S'ensuit tumulte, & ténébreux ravage;
Du camp François ils font un sourd carnage.
Sigismond veut tenter l'occasion,
Et s'en retourne à sa confusion.

Si quelque dieu, facile & bienfaisant,
Me permettoit d'exiger un présent;

Ce ne seroit que sa main libérale
Rendît mon corps pierre philosophale ;
Comme il avint qu'au pere du doux jus
Le demanda l'âne fils de Gordius ;
Je ne voudrois, volontiers sédentaire,
Fléche pareille à celle d'Abaris ;
Je ne voudrois, aussi joli qu'Atys,
Mettre en chaleur divinité grand'mere ;
Leur jalousie est ma foi trop sévere ;
Dût, pour mon cas, quelque tendre Agdistis
Mourir d'amour & de douleur amere ;
Je n'aime point amour si mortuaire.
Peu me chaudroit d'être comme Adonis
Cher à Venus, à la reine infernale,
Si que Jupin, pour les concilier,
Leur accordât, par portion égale,
Un tiers de l'an, me laissant un quartier
Dont à Venus je ferois libre hommage,
Ainsi qu'il fit ; car je le trouve sage :
Mais je craindrois la dent du sanglier.
Je voudrois donc point de santé débile ;
Sans un corps sain tout bonheur est futile :
Point d'indigence : & puis ? .... puis un ami.
Dans un corps sain logeant un cœur tranquille,
Sur un bras cher tendrement affermi,

Je laisserois aux Rois l'ennui, la crainte,
Et le malheur; &, hors de leur atteinte,
Je défierois les deux aveugles dieux,
Des fous humains l'espérance & la plainte,
Le dieu de l'or, le dieu des tendres jeux,
De me ravir ma paix ou mes richesses.
O la plus belle & chaste des déesses,
Dont tant de gens se disent favoris,
Et qui peut-être es encore pucelle,
Sainte amitié, viens de tes feux chéris
Mettre en mon cœur une douce étincelle!
O d'un bon cœur respectable passion,
Foible honorant de l'être raisonnable,
Que je te peigne avec ce vif crayon
Dont te peignit le Philosophe aimable *
Auprès duquel bavarde Ciceron!
Toute la nuit du grand jour plein d'alarmes
L'ost de Clovis la passa sous les armes.
On plante pieux; on aligne fossés;
On se retranche. Il ennuyoit assez
Au Roi bouillant de voir un camp tranquille,
Que protégeoit, qui protégeoit la ville,
Ne lui laisser que l'espoir hazardeux
D'attaquer seul, ayant affaire à deux.

* Montagne.

Forcer ce camp, à sa vaillante tête
N'offre pourtant d'abord rien qui l'arrête;
Puis il se met à rêver aux moyens.
Il commença par se mettre en posture
A repousser avec succès l'injure
Des Bourguignons campés ou citoyens.
La guerre prit une assez lente allure.
Entre deux camps, Dijon, prix des vainqueurs,
Pour voir forcer ou laisser sa muraille,
Sans remuer, attendoit la bataille.
Il se faisoit, entre les fourageurs
Et les partis, de ces prouesses vaines,
Signes sanglans des affaires prochaines:
Et rarement les Francs rentroient vainqueurs.
Le Roi voulant attirer sur la plaine,
Hors de leur camp, ses rivaux étourdis,
Par des succès crut les rendre hardis:
Il se fit battre, & perdit bien sa peine.
Lassé d'attendre, il conclut d'assaillir.
Mais un projet est sujet à faillir,
Quand il dépend des autres & du diable.
Loin d'attaquer, il le fut, & tout près
De succomber sous l'assaut redoutable.
De ce revers, dis-moi, toi qui le sais,
Muse, pour qui sont clairs tous les secrets;

Dans le ſecret la cauſe enſevelie.
Alors étoit dans l'armée ennemie
Un couple ami, dans la fleur de ſes ans ;
Mais ami vieux, quoique dans ſon printemps.
D'Urfé, Rethel ſe ſont vus dès l'enfance ;
Un tendre nœud lia leur innocence ;
Il a ſerré leurs jours accrus : le ſort
Ne les ſauroit ſéparer, ni la mort.
Le choix de l'un mit l'autre dans les armes ;
Ils ont tous deux ſubi mêmes alarmes ;
Toujours leurs yeux ſe ſuivent au combat ;
L'un voit tomber tout ce que l'autre abat ;
Qui bleſſe l'un, l'autre le ſacrifie ;
Chacun enfin à l'autre doit la vie.
De quelques ans Rethel eſt plus âgé :
Son cœur plus fier, par l'honneur partagé,
Vole au péril dont il attend du luſtre,
Par un ami content d'être vengé.
D'Urfé, plus doux, ne veut ſe rendre illuſtre
Qu'en combattant près & pour ſon ami :
Il aime mieux. Un démon ennemi
Voulut qu'un jour un ſoldat téméraire,
Près de d'Urfé, raillât Rethel abſent.
Le trait menteur de raillerie amere
Pénetre au vif cet ami rougiſſant :
Son œil ordonne au railleur de ſe taire :

Plus insolent, il injurie. Alors,
Jeune d'Ussé, tu cede à tes transports;
Et ta main prompte explique ta colere
Sur le visage odieux à ton cœur.
Bien plus, poussé par l'aveugle chaleur,
Le glaive en main, il s'avance, il s'écrie:
Vil détracteur d'un courageux guerrier,
Fuis, tu le sais, ou ton sang lâche expie
Les faussetés de ta bouche punie....
Le courroux parle, & lui fait oublier
Que dans le camp tirer un fer coupable
Est un malheur que le trépas punit.
Mais tout à coup un bras qui le saisit,
Dans son courroux bras pour lui respectable,
Avec terreur lui rappelle les loix.
On tient conseil; on l'y juge: les voix
Dans un avis se sont toutes unies;
Et cet avis c'est la mort. De nos vies,
Terribles loix, vous êtes le rempart;
Mais, œuvre humaine, où sa foiblesse a part,
Combien d'erreurs par vous sont trop punies!
Par des Deucons que de loix établies!
L'heure où s'alloit remplir l'arrêt mortel,
Cette heure au camp voyoit rentrer Rethel.
De son ami, dont l'absence l'étonne,
Que son oeil cherche, il apprend le malheur.

Comme la voix, la couleur l'abandonne;
La nuit l'entoure; il chancelle, il frissonne.
Bientôt il voit (déchirante douleur!)
Il voit d'Urfé qu'une troupe environne,
Celle qui va percer d'injustes dards
Un jeune ami qui n'eut que le beau crime
D'un cœur trop tendre & d'un bras magna-
nime.
Rethel le voit, ses longs cheveux épars,
Les yeux mouillés, brillans de l'eau des lar-
mes,
Vermeil encor, quoique les traits flétris:
Sa mort prochaine a redoublé ses charmes.
Prêt à le perdre, il sent croître son prix.
Quelle tourmente agite ses esprits!
A secourir un ami sa victime,
Le désespoir, le courage & l'amour,
En le perçant, le poussent tour à tour.
Mais ce secours, impossible, est un crime:
Du moins ce crime est puni par la mort.
Il s'y résout. Il vole avec transport;
Il fend la troupe, au centre de laquelle
D'Urfé s'avance à la place cruelle.
N'ayant pour voix que sanglots expressifs,
D'un bras pressant, serrant ses bras captifs,
Sa bouche aimée à son visage humide

Vole & s'attache, & prononce à demi :
Où donc, ſans moi, cette eſcorte homicide
Te traîne-t-elle ?... où vas-tu mon ami ?

Au tendre aſpect du couple qui s'embraſſe,
Aux pleurs mêlés que l'amour leur fournit,
Tout œil en verſe, & tout cœur en gémit.
Aux criminels le plus cruel fait grace.
Leur crime même ou s'approuve ou s'efface.
Dur par devoir, le centenier Roland,
Loin de gémir, d'un œil étincelant,
D'un bruſque bras, ſépare, ou du moins tâche
De ſéparer le couple malheureux
Qu'au déſeſpoir l'amitié vive attache :
L'effort cruel, les ébranlant tous deux,
Reſſerre encor l'étreinte de leurs nœuds.
Tel qu'un nocher, au naufrage funeſte
Parmi des rocs diſputant ſon deſtin,
D'un mât rompu ſerre un fragile reſte :
Plus fortement le choc du flot mutin
L'attache au bois ſeul eſpoir de ſa vie :
Tel à d'Urfé plus fortement ſe lie
Son jeune ami ſous l'effort de Roland.

Que prétends-tu, miniſtre violent,
Crioit Rethel ? Ta main impitoyable
A mon ami veut m'arracher en vain.
Es-tu jaloux du plaiſir déplorable

Que mon cœur trouve à mourir sur son sein ?
Digne de mort, plus que d'Urfé coupable,
En me perçant rends l'arrêt juste enfin.
Cher malheureux, dont je suis l'assassin,
Pardonne-moi la mort où je te mene ;
Et sois bien sûr que la fleche inhumaine
Que l'on destine à déchirer ton flanc
N'y peut percer que tiede de mon sang.
Les coups pesans d'une verge outrageuse
Etoient le prix d'un transport généreux.
Le camp, saisi d'une pitié fougueuse,
Brûloit tout bas d'un courroux dangereux ;
Quand Sigismond, qu'un bon sort fit paroître,
Vit le spectacle, & voulut tout connoître.
A son conseil les coupables cités
Pour leur défense ont son cœur héroique,
Et leur jeunesse, & cet amour unique ;
Et contre eux sont des codes respectés
Des vieux guerriers à cerveau phlegmatique,
Exagérant le danger des bontés,
Qui, les plaignant, opinent au supplice.
Un d'eux sur-tout, vieillard nommé Rachis,
Dont le front brun est ride & cicatrice,
Qu'orne un bouquet de clairs cheveux blanchis,

Citant Brutus, Torquatus, mauvais peres
Et grands guerriers, qui, pour des loix austeres,
Sans sourciller laissoient mourir leurs fils,
Prouva trop bien que leur mort exemplaire
Etoit un mal, vu l'éclat, nécessaire.
De Sigismond la raison consentoit
Au triste avis que son cœur combattoit:
Et comme un corps, qu'une puissance égale
D'un même coup frappe des deux côtés,
Prend le milieu, suit la diagonale,
Ainsi l'esprit & le cœur agités
De Sigismond, tantôt tout pitoyable,
Puis tout sévere, aux loix lui font livrer
Un criminel & soustraire un coupable;
Mais du choix triste il étoit incapable.
Il laisse au sort le droit de lui montrer
Le malheureux. Mais d'Urfé se récrie:
Que je m'expose à t'arracher la vie,
Mon cher Rethel! Ah tu mourois pour moi;
Irai-je fuir la mort derriere soi;
Moi condamné, moi cause de son crime!
Pourquoi douter au choix de la victime!
La mort est dûe au premier criminel:
Il reste à l'autre un sort assez cruel.
O mon ami, mon ame déchirée.

Conçoit l'horreur où la tienne est livrée :
Elle te plaint. Quels pleurs tu vas verser !
Ah c'est toi seul que des traits vont percer !
Je meurs aimé : mes paroles dernieres
Viendront à toi, se plaindront de tes pleurs ;
Tu tomberas sur mes tiédes paupieres...
Ah j'aime mieux la mort que ces douleurs !
Embrasse-moi ; mêlons nos pleurs ; je t'aime
Comme jamais... Ecoute, autre moi-même,
Répond Rethel, qui l'embrasse à ces mots
(Il le pouvoit) ; & vous, jeune héros,
Au cœur duquel notre grace est écrite,
Ecoutez-moi. Sensible à nos sanglots,
Vous voudriez au trépas qu'il mérite
Du moins soustraire un des deux malheureux,
Mais votre cœur est en vain généreux :
Du condamné la mort seroit moins sûre
Que le trépas de l'absous ; & j'en jure
Pour lui, pour moi. Pourquoi nous secourir !
Nul de nous deux n'est novice à mourir.
Mais toute mort peut punir notre crime.
Au lieu d'en faire un spectacle cruel,
Accordez-nous un trépas magnanime :
A vos rivaux je le rendrai mortel.
Je crois pouvoir d'un supplice stérile
Faire un exploit à votre gloire utile.

C'eſt dans le camp d'un ennemi trompé
Qu'allant chercher & ma mort & ma peine
J'expirerai, mais noblement frappé,
Près de l'ami qu'à ſa perte certaine
Je veux mener, puiſque tel eſt ſon ſort.
Puis il s'explique : il propoſe une idée,
Un projet ſimple & ſûr, mais moins encor
Que des acteurs la perte décidée.
Il ſe fit fort d'animer dans leur camp,
Pendant la nuit, le Franc contre le Franc;
De les plonger, par une voie hardie,
Dans une erreur qui les fit s'égorger,
Pour que ſon chef vînt alors les charger
Entre ſes mains livrés par la furie.
Au grand effet il falloit pour reſſort
Le ſeul ſecours de deux mains réunies :
On achetoit le ſuccès par deux vies.
Le projet plut : ſeulement à la mort
Avec lenteur Sigiſmond abandonne
Le jeune couple abſous par ſa pitié,
Que lui rend cher l'âge & tant d'amitié,
Dont l'ame noble & le charme & l'étonne.
Pour expier votre faute, dit-il,
Ne mourez plus ; mais cherchez un péril
Qui n'eſt pourtant qu'une mort auſſi ſûre.
Subiſſons tous le joug d'une loi dure.

Entrez au camp des François abusés;
Tournez contre eux leurs glaives divisés,
Si, favorable aux vertus, au courage,
Le Ciel permet que perçant jusqu'à vous
Mon bras heureux vous arrache au carnage,
Votre destin vous fera des jaloux;
Et si le Ciel manque à tant de vaillance,
Mourez du moins bien sûrs de la vengeance.

Rethel rend grace au héros Bourguignon;
Et, d'un bras cher pressant son compagnon,
Et voilà donc tout ce que j'ai pu faire !...
Te préserver d'une mort, pour mourir !....
Mais, mon ami, la mort est nécessaire;
Et nous allons de gloire nous couvrir,
En expirant venger une patrie,
Nager au sang d'une foule ennemie,
Et dans nos bras, épuisés de vigueur,
Serrés encore, exhaler notre vie:
Trouverois-tu cette mort un malheur!

Lis dans cet œil s'il t'aime, & ma réponse,
Lui dit d'Urfé. Partons; ton œil l'annonce,
Répond Rethel: & tous deux bien instruits,
Par le courage & le malheur conduits,
Comme soldats à leur camp infideles,
Entrent au camp qu'ils vont remplir d'hor-
reur.

La sœur du jour de ses épaisses ailes
Mettoit dans l'air la propice noirceur.
Depuis qu'au camp le couple ami transfuge
Observe tout, prend ses moyens, & juge
Du temps, du lieu propre au coup hazardeux,
Cette nuit noire en a vu passer deux;
Et pour agir cette nuit fut choisie.
Autour du camp la prudence veilloit;
Mais au-dedans elle étoit endormie.
Goujats, guerriers, chefs, Roi, tout sommeilloit:
Tout, hors vous seuls, chers amis. En silence,
A pas prudens, le couple armé s'avance
Entre deux rangs d'hommes qu'endort la paix.
De leur dos pend un carquois plein de traits,
Ainsi qu'un arc; leur main tient une épée:
Unis, tous deux vont séparer leurs pas.
Tandis qu'à gauche au carnage occupée,
A dit Rethel, à peine parlant bas,
Cette main va promener le trépas,
Part de mon être, égorge tout à droite
Si brusquement, que la mort soit muette.
Au moindre cri réponds par de plus grands;
Seme l'alarme, & gagne cette place,
Lançant tes traits au gré du sort errans.

Au moindre bruit, à ces lieux je me rends :
Et le succès couronne notre audace.
Chacun soudain part ; mais avant s'embrasse.
De tente en tente ils entrent, & le sang
Marque leurs pas, pas vengeurs & sinistres,
Que la mort guide ; &, farouches ministres,
Le stratagême, & le sommeil puissant,
Et le carnage, & le sac, & la haine
Au-devant d'eux ouvrent les pavillons.
La terre fume, & le sang en sillons,
Ou comme un lac, s'étend ou se promene.
La nuit fatale à cent corps rendus troncs
Comme leurs jours a dévoré leurs noms :
Passons-nous-en. Les deux amis marchoient ;
Favorisés au-delà de leurs vœux ;
La mort couroit avec un calme affreux.
Nul cri plaintif des gorges qu'ils tranchoient
N'étoit sorti, quand, sur un dur gosier
D'Urfé pointant un moins subit acier,
Le cou manqué s'y dérobe & s'écrie :
On m'assassine. Aussi-tôt à grands cris
D'Urfé répete : alerte, on est surpris ;
Amis, debout ; qu'on défende sa vie.
Et vers l'endroit indiqué par Rethel
Il fuit. Criant alerte, amis, aux armes ;

Rethel répand, avec mêmes alarmes,
Et le réveil & le trouble mortel.
Tout est sur pied. Mais (ô terreur subite!)
En se levant l'un entend plaindre; tel
Tombe en marchant sur un mort qui palpite;
Dans un sang chaud tel met un pied tremblant;
L'autre se touche & se trouve sanglant.
L'horreur, la nuit, la rumeur qui s'augmente
Tourne la tête & confond tous les sens;
Plus que la mort la glacée épouvante
Met un poids gourd dans les bras mollissans;
La peur se taît, ou par secousses crie;
L'ami troublé de l'ami se défie;
Chacun se fuit ou se joint au hazard;
Pendant la nuit on darde un œil hagard,
On ne voit rien: mais par-tout en grand nombre
On pense voir, on fuit deux ennemis,
En bataillons multipliés dans l'ombre.
On s'arme, on court, l'un après ses habits,
L'autre à ses traits. Cependant les amis,
Au sein du trouble à propos réunis,
Dos contre dos, faisoient à l'opposite
Vis-à-vis d'eux voler leurs dards trompeurs.

Comme des airs l'onde se précipite.
Nul coup n'est vain ; mais des traits destructeurs
Le moindre mal est la mort qu'ils dispersent :
Chacun, sentant tomber celui qu'ils percent,
Croit l'ennemi là d'où partent les dards ;
Et, cette erreur courant de toutes parts,
La peur bientôt laisse parler la rage ;
On rend des dards ; on dit : c'est-là ; fonçons ;
On s'entre-heurte en foule, en pelotons ;
Le camp s'égorge. O nuit d'affreux carnage...
Puis-je en tracer l'inexprimable image !
Chaque soldat, de tout autre ennemi,
Contre ses jours eut un camp réuni.
On tourne, enceint de la mort & du glaive ;
Il frappe au dos qui sur un front le leve.
Et quelles mains s'entredonnent la mort !
Le bras du fils, dans la gorge du pere,
Tombe abattu par la hache du frere.
Tels, au grand jour qui, décidant du sort
Du monde entier, enchaîna sa maîtresse,
L'orgueil d'un traître inspirant son ivresse,
Cent mille bras, liés par tous les nœuds
Du sol, du sang, & de l'amitié sainte,
D'un fer sanglant en déchiroient l'étreinte,

(1) Et, sur un front respectable pour eux,
De la nature entr'effaçoient l'empreinte.
Dans ces horreurs que faisois-tu, grand
Roi !
Au premier bruit qui parvint à sa tente,
Tenant sous lui la surprise & l'effroi,
De son esprit la force pénétrante
Saisit du mal le principe inconnu.
Autour du camp la sûre sentinelle
Est demeurée à son poste fidelle :
De dehors donc le mal n'est point venu.
Il donne l'ordre à maint guerrier rapide
D'aller par-tout empêcher le progrès
De ce combat, fausse alarme homicide,
Faisant crier que tout soldat François
Ne frappant point fût sur la défensive.
L'ordre précis auroit eu grand succès.
Les assaillans, restans sur le qui vive,
Reconnoissoient leur meurtrière erreur.
Ces ennemis, qu'un même ordre réprime,
Des mêmes voix craignant le son vainqueur,
Du fer surpris suspendent la fureur.
Porter un coup pour chacun est un crime.
Car des amis le couple magnanime
Et si funeste a, par un dur trépas,
De son exploit vu l'audace payée.

Serrés au sein d'une foule effrayée,
Ils s'étoient dit : du moins entre nos bras
Tâchons de perdre une si chere vie :
Et, côte-à-côte, en cette tendre envie,
A chaque coup ils murmuroient : vis-tu ?
Leur main cherchoit une tête chérie . . .
D'Urfé . . . Rethel . . . *ami, t'ai-je perdu*,
Les rallioient quand la foule ennemie
Les divisoit. Mais enfin Wanderfé,
Robuste corps, large & massif Bructere,
Piqué du fer du malheureux d'Urfé,
Abbat sur lui son courbe cimeterre.
La tête roule & nage dans le sang ;
La langue tiede, & d'un funebre accent,
Murmure encor ce nom facile à rendre,
Que le trépas ne lui peut désapprendre.
Rethel, qui sent sur lui le sang jaillir,
Etend un bras : le fer le fait saillir :
Un corps le heurte ; & sur son front le glaive,
De son ami tandis qu'il craint la mort,
De droit fil tombe, y pénetre, & l'acheve,
Loin de celui dont il trouve le sort :
Et du bonheur de confondre leurs ames
La mort les prive en déchirant leurs trames.

(2) Couple aussi tendre, aussi jeune, aussi beau.

Que l'heureux couple à qui ce doux Virgile
Dresse en son temple un immortel tombeau;
Vous n'eûtes point sa mort cheré & tranquille,
Et je n'ai point son durable ciseau!
Du mal ainsi la cause étant détruite,
Un ordre heureux devenoit général.
Chacun des chefs court, ralliant sa suite
Au feu qui luit du pavillon royal;
Et de Lisois l'activité précise
Fait que du camp la meilleure moitié,
S'armant en hâte, est en ordre sur pié.
D'ailleurs Aurele, homme, en pareille crise,
Sans prix, unique, adoré, du soldat,
Par le son cher de sa voix obéie,
Calmoit la rage & régloit la furie.
Tout reprenoit un assez bon état,
Pour qu'à Clovis Lisois, ainsi qu'Aurele,
Vînt exposer les effets de son zele;
Quand d'affreux cris, perçant l'air ténébreux,
Rendent le trouble à ce camp orageux.
Ces cris venoient de la plaine voisine:
C'est Sigismond, qui, croyant les François
Jouets sanglans d'une rage intestine,
Sur leur malheur vient fonder ses succès;

Crier alors fut d'un barbare usage ;
Mais il outroit la coutume sauvage.
Pour achever l'ennemi dérouté,
Son ost hurloit avec férocité ;
Et de la nuit le porte-voix étrange
Aigrit de sons ce discordant mélange :
L'air rugissoit. Tout cœur fut ébranlé,
Puisque le tien, ô mon Roi, fut troublé.
Flottant encor entre la paix douteuse
Et sa terreur, par la rumeur affreuse
Le soldat vit, dans son nouvel effroi,
La mort dessus, auprès, autour de soi.
Il s'éleva des clameurs gémissantes,
Longs cris de mort, plus tristes que ses coups.
Tels, quand, vêtus de dépouilles sanglantes,
De drapeaux noirs, & choquant leurs cailloux,
D'affreux Mollaes, bruyans & tristes sons,
Vont, de leurs voix plaintives & traînantes,
Dans Ispahan, meuglant *hossen, hassein* ;
Le vrai croyant, dans un pieux chagrin,
Croit que la mort sonne son noir tocsin,
Et l'étranger, que l'horreur glace & serre,
N'en peut parer l'atteinte involontaire.
Le cœur du Roi n'eut de cette terreur

Que le moment de l'impulsion premiere;
Dans son œil mâle, étincelant d'ardeur,
La fermeté reparoît toute entiere.
Lisois, dit-il, décidons cette nuit
Si tu sais mieux venger mon diadême
Que je ne sais le défendre moi-même.
Bras de ton Roi, que son amour conduit,
Frappe des coups qui de Lisois m'étonnent.
Des soldats prêts que tes efforts me donnent
Prends la moitié. Ces cris, poussés trop tôt,
D'un ennemi qui me croit en défaut,
Sans m'effrayer, m'apprennent la distance.
Contre le front de mon camp il s'avance:
De ses deux flancs élançons-nous tous deux;
Allons frapper qui pense nous surprendre:
Et toi, dans qui mon cœur aime à s'épandre,
Toi mon conseil, l'œil prudent de mes yeux,
Va, cher Aurele, à ce front qu'on menace,
Faire sortir les frondeurs, les archers:
S'avançant peu, que leurs dards décochés
Soient dans les airs suivis de cris d'audace:
A l'ennemi quand ils n'atteindroient pas,
Il me suffit qu'ils suspendent ses pas.
Que Marcomir alors prenne ta place;
Lisois & moi nous viendrons l'appuyer.
Toi, dans le camp rentre pour rallier

Ceux dont les cris m'apprennent l'épouvante ;
Fais que la terre au lieu de m'envier
Le cher trésor de ta tête prudente.
Aux mots divins pour des cœurs de François,
Les trois héros, le Prince & ses sujets,
(3) Se séparant comme une flamme agile,
Courent chacun au travail difficile.
Le sage Aurele, alerte en cas pressé,
A des archers fait sortir le corps leste.
Ce corps agit : maint trait, maint cri poussé
Des cris rivaux le rend l'écho funeste.
Par Marcomir Aurele remplacé
Dans le camp rentre, & débrouille le reste
Du noir bagarre : & Clovis & Lisois
De deux côtés s'avancent à la fois.
Et Sigismond, qui n'eût pas dû sans doute
Laisser ce temps, quoique hâtant sa route,
Est encor loin. Fut-il lent, vint-il tard,
Fut-il lié par imprévu hazard ?
Je n'en sais rien. A sa place, je pense,
J'eusse couvert ma marche du silence.
Car si, du camp approché de plus près,
Il l'eût soudain inondé de ses traits,
Il lui prenoit le temps de la défense.
Son plan pourtant ne fut pas si mauvais ;

Car, pensoit-il, quand l'erreur des François
Aura contre eux tourné leurs propres armes,
Des cris affreux redoublant leurs alarmes
M'enchaîneront ces soldats assiégés
De confusion, d'horreur & de dangers.

Dans ce penser, haranguant son armée,
Braves soldats, avoit-il dit, venez
Meurtrir des gens l'un sur l'autre acharnés;
Aidons la mort de leurs jours affamée.
Je vous conduis à des exploits obscurs;
Mais tous succès sont brillans, quoique sûrs.
D'un camp haï la foule dissipée
N'a que la gorge à tendre à votre épée.
Si quelque bruit sort des tentes des Francs,
Répondez-y par des cris menaçans;
Doublez le pas, mais fermes dans vos rangs.

Or Sigismond fit quelques pas à peine,
Que ses soldats, entendant des clameurs,
Firent entre eux défi de forte haleine.

Leur chef, suivi des soldats les meilleurs,
Guidoit la droite; à la gauche est son frere;
Et Gondioch au centre, à pas plus lents
Des forts piquiers poussant les épais rangs.
Des fils du Roi la suite plus légere,
Du camp François voulant battre les flancs
Quand Gondioch en eût frappé la tête,

Pour cet effet, prend ſur lui les devants,
Et va chercher la foudre & la tempête
Et de Liſois & du Roi s'avançans.

Juſques alors la nuit, reine du trouble,
Avoit couvert ces divers mouvemens.
D'un pas rival, qu'un noble eſpoir redouble,
Gondmar, Liſois, Sigiſmond & Clovis
Hâtoient l'inſtant de l'obſcure mêlée :
Bientôt l'horreur, le déſordre & les cris
Alloient monter au ténébreux lambris
D'un ciel voilant ſa parure étoilée :
Lorſque celui qui dans ſes décrets ſaints
Sait faire entrer les fureurs des humains,
Le Dieu de paix, qui permet que la guerre
D'un ſang impur fertiliſe la terre,
Juge ſacré de ces ſuccès affreux
Que par le ſang ſe diſputent entre eux
Des fils ingrats qu'il a créé tous freres,
Perçant la nuit de ſes regards ſéveres,
Vit ces rivaux, & nomma le vainqueur.

Quoique ennemi de ce Dieu, par erreur,
Heureux Clovis, ce fut toi : ta juſtice,
Du traître Roi les longs forfaits comblés
T'ont des combats rendu le Dieu propice;
Lui, qui des vents foule les dos aîlés,
Du ſigne ſaint de ſa tête immortelle

Fait dans les airs descendre ces esprits;
Leur souffle frais, & le vol de leur aîle,
Des cieux obscurs éclaircit le lambris.
De leur saphirs, nombreux comme le sable,
La nuit reçoit la tremblante lueur;
Et du soleil bientôt l'aimable sœur,
Roulant l'argent de son char variable,
En teint les bois d'une douce pâleur.
Tel qu'au grand jour où la main ouvriere
De l'Univers attacha sous l'azur
Le moins brillant mais plus doux luminaire,
Tel qu'éclata ce bel astre éphémere
Quand les vapeurs d'un air alors plus pur
N'offusquoient point sa naissante lumiere,
Tel, cette nuit, paré d'un feu nouveau,
Resplendissoit le nocturne flambeau.
Du lisse acier, du jaune airain qu'il frappe,
Du fer des dards un foible éclair s'échappe;
Lueur pareille à celle de la mer
Que dans la nuit fend un canot léger,
Quand l'eau brillante, à chaque coup de rame,
Le long du bois roule en gouttes de flamme.
L'astre des nuits, qui luit au dos des Francs,
Accroît leur ombre, & prolonge leurs rangs.
Pour Sigismond, ces ombres remuantes
Sont de Clovis les cohortes distantes;

Et, quand du trait le vol seroit trop court
Pour les frapper, sa prunelle trompée
Croit qu'il est temps d'agir avec l'épée.
Avec l'erreur un prompt effroi concourt.
La fleche vole, aveuglément lancée :
L'air seul gémit, l'ombre seule est blessée.
De sa distance & de sa faute instruit,
Clovis, que sert la clarté qui lui nuit,
Des traits des siens fait suspendre l'orage,
Pour augmenter son homicide effet
En s'approchant ; & bientôt à souhait
Il fait pleuvoir un agile carnage.

Maint Bourguignon reçoit dans le gosier,
Au fond du cœur, au milieu du visage,
Maint trait subit, qui lui montre à crier
Moins hautement, avant combat, *victoire.*
On meurt ; on voit qu'on étoit sot de croire
Qu'il ne faudroit pour vaincre qu'abboyer.

Pourtant on marche, & ce qu'on cherche avance :
C'est le moyen d'ôter toute distance :
L'espace fuit, &, comme lui, la peur,
L'humanité, la pitié, la prudence.
Ivre de sang, le glaive moissonneur,
Insatiable, agité de fureur,
Croise l'acier, parmi l'airain traverse ;

La hache fend, & la maſſe renverſe:
Voilà l'inſtant de la plaintive horreur.
Le feu des yeux, des lévres la pâleur,
Des traits ſouillés des traces du carnage,
Tout fait à l'homme abhorrer ſon image:
Celle qu'il voit eſt d'un monſtre odieux;
Ses propres traits bleſſent ſes ſombres yeux.
L'homme dans l'homme indigné de ſa rage
Punit ſon crime, & brûle d'immoler
Un ſi noir monſtre. O quels ruiſſeaux de larmes
Naîtront du ſang qu'un bras fait ruiſſeler!
Combien ce fils a-t-il couté d'alarmes;
Quels cris en vain voudront le rappeler!
Soit que la nuit, couvrant l'affreux ſpectacle,
N'en laiſsât voir que ce qui rend cruel,
Soit qu'à plier chacun eût un obſtacle,
L'acharnement devint plus que mortel.
Sur le bleſſé qui tombe & que l'on foule,
Sourd à ſes cris, on ſe donne la mort;
Un ſang haï ſe mêle au ſien qui coule;
Ici, ſans glaive, un couple qui ſe roule,
Prêt d'expirer, ſe déchire & ſe mord.
Dans l'air frappé de cent ſons lamentables,
Du heurt du fer, de plaintes effroyables,

(4) Il ſe formoit comme une immenſe voix,
Funebre voix dont les vallons gémiſſent;
L'écho ſe plaint, les côteaux retentiſſent,
Qui perce au loin les ténebres des bois.
Pourtant les rangs ſous le Roi s'éclairciſ-
ſent:
Et, comme on voit que s'offrir à ſon bras
C'eſt demander un brévet de trépas,
De l'approcher on perd un peu l'envie.
Lui pouſſe & frappe. On jure, mais on plie.
Fier Sigiſmond, tu t'élances en vain.
Du héros Franc le lumineux airain,
Et plus encor la mort qui ſuit ſa main,
De Sigiſmond frappant l'œil intrépide,
Pour détourner ſur lui de ſi grands coups,
Il ſe jetoit ſur la pique homicide;
Parmi les morts qu'augmente ſon courroux,
Cherchant à joindre un rival qui l'appelle.
Mais, la terreur faiſant parmi le bruit
Percer la voix à laquelle tout fuit,
Le Bourguignon, plein de la voix mortelle,
Sur Sigiſmond reflue en flots confus,
Malgré ſes cris que l'effroi n'entend plus,
Ses nobles pleurs, ſes preſſantes menaces.
Le héros fier, par la foule entraîné,
Sur l'ennemi le viſage tourné,

De ses fuyards suit les honteuses traces.
Du Roi vainqueur tels étoient les succès ;
Ainsi du camp il défendoit l'accès.
Mais vers ce camp, d'une main forcenée,
Un noir héros s'ouvre un sanglant sentier.
C'est Gondioch. Ce sinistre guerrier,
Ame de sang, pour le carnage née,
Froid au péril, inébranlable au choc,
(5) Brave en Scœva ; fougueux comme Moloch,
Etoit un homme à s'arracher la tête
Pour la jeter au nez d'un ennemi.
Son vilain cœur, dans le sang racorni,
Etoit celui de quelque atroce bête,
Mis par mégarde avec un corps humain ;
Ou sûrement la mere à ce coquin,
En le faisant, prit le bain de Faustine.
Ce que l'on hait dans son brillant métier
Il l'aimoit, lui ; c'est qu'il fut meurtrier.
Tissu de nerfs, destructrice machine,
Sa droite écrase, & sa gauche extermine.
Or pour répondre à sa terrible main,
De Marcomir la troupe est trop légere.
En vain ce chef, parcourant tous les rangs,
Par sa présence & des coups foudroyans,
Rend, quand il passe, une ardeur passagere.

Le recruteur des provinces du Styx,
De deux fendans ouvrant son crâne en x,
Donne à son ame, à la plaie accourue,
Pour s'échapper une quadruple issue.
Alors tout plie & rentre dans le camp:
Et Gondioch poursuit, prêt d'entrer, quand
D'abord Aurele & s'avance & s'arrête,
Au lieu du cul faisant montrer la tête
A des poltrons qu'il fait rendre héros;
Et puis survient, en tumultueux flots,
Un ouragan de gens qui se renversent
Sur Gondioch, qui rompent, qui dispersent,
Rompus qu'ils sont, des gens presque vainqueurs.
C'étoit Gondmar que presse avec furie
Mars ou Lisois. Cerfs devant les chasseurs,
Moins éperdus, volent à leurs clameurs.
Il s'étoit fait une horrible tuerie
Entre Gondmar & ce bouillant Lisois
Qui, de son maître imitant les exploits,
Chassoit enfin ses rivaux hors d'haleine,
Sur Gondioch qui comme ours se déchaîne,
Frappe ennemis comme amis, & pourtant
Recule, en diable ou joueur blasphêmant;
Semant l'écume, & collé de carnage,
Ayant oeil noir, bouche pâle de rage,

Front sillonné de cordons d'indigo,
Moins effrayant fut de Zimpazingo
Le Prêtre affreux, qui, bourreau respectable,
Dut, par les loix de son culte exécrable,
Laisser sécher dans ses cheveux collés
Le sang impur d'Indiens immolés.
Ainsi par-tout le Bourguignon recule.
Mais, quoique alors parût le crépuscule,
Comme il restoit du mal à réparer,
Le Roi vainqueur fit battre la retraite,
Et voulut bien pour un temps différer,
Sûr de ses coups, une entiere défaite.

Fin du Chant seizieme.

REMARQUES.

(1) *Et sur un front.* Ceci fait allusion à la maniere adroite avec laquelle Lucain envenime l'ordre que César donna à ses soldats de frapper au visage. Il leur tient un discours admirable dans la Pharsale, où il dit vers la fin, *Pharf. liv. VII.*

Compagnons, gardez-vous de frapper par derriere.
Que quiconque fuira soit pour vous citoyen;
Mais tant que l'acier luit, n'ayez pitié de rien;

D'un parent sans effroi rencontrez le visage,
Effacez par le fer sa respectable image &c.

(2) *Couple aussi tendre.* Voici comment Virgile décrit cette mort. Euriale est pris. Nisus caché, qui a déja lancé un dard avec succès, en décoche un second qui perce la temple de Tagus. Le chef de la troupe ennemie,

Volscens frémit : du coup il ne peut voir l'auteur,
Ni sur quel ennemi décharger sa fureur.
Ton sang, du moins, dit-il, & la tête frappée,
Va payer pour les deux : &, découvrant l'épée,
Il tomboit sur Euriale, ... alors, pâle, hors de sens,
Nisus crie ; il ne peut se cacher plus long-temps,
Ni souffrir qu'à ses yeux l'horrible coup s'acheve :
Me voilà, j'ai tout fait, tournez sur moi le glaive,
Tout est mon crime ; lui n'a rien osé, rien pu ;
J'en atteste ce ciel, ces astres qui m'ont vu,
Il n'a fait qu'aimer trop un ami déplorable.
  Il parle ; mais, poussé d'une force effroyable,
Le fer a d'outre en outre ouvert ce sein si blanc ;
Euriale roule & meurt, souillé de son beau sang,
La tête sans soutien sur l'épaule penchée.
Telle une vive fleur que le soc a tranchée
Languit en expirant : tel sur leur cou lassé
Des pavots chargés d'eau courbent leur front baissé.
Nisus fond dans la troupe, & parmi tous desire,
Cherche le seul Volscens, au seul Volscens aspire.
Un cercle d'ennemis, de près l'environnant,

L'écarte. Lui, plus fier, roule un fer fulminant,
Jusqu'à ce qu'au gosier du Rutule qui crie
Il le plonge, & mourant tranche l'odieuse vie.
Alors, percé de coups, il se jette, & s'endort,
Au sein froid d'un ami, d'une paisible mort.
Couple heureux &c.

(3) *Se séparant.* Milton, *Parad. perdu*, *liv. IV.*

(4) *Il se formoit.* Cela est pris de la Pharsale, liv. VII. C'est dans ce livre que toute l'ame de Lucain se déploie. Il y montre tous ses défauts; mais aussi quelle chaleur, quelle vérité, quel sublime de pensées, & même de peintures! Voici le commencement de la peinture que j'ai eu en vue.

Une nuit de forfaits, un meurtre affreux s'éleve,
Et comme le sanglot de quelque immense voix:
La cuirasse en tombant retentit de son poids;
Le fer brise le fer; &c.

(5) *Brave en Scæva.* J'ai réuni pour peindre un courage atroce, une ame noire, une valeur forcenée, deux caracteres saillans, deux personnages tous deux de remarque dans Lucain & dans Milton. Il n'est pas difficile de juger lequel est le plus habile, & de se convaincre de l'avantage inestimable de l'imagination sur l'esprit & sur une tournure de génie admirable en bien des sens. Tout terrible, tout forcené qu'est le démon, il paroît

plus dans la nature ; il se fait mieux concevoir que l'homme. L'histoire, qui garantit les exploits & la prodigieuse valeur de Scœva, ne peut concilier au héros de Lucain la vraisemblance qu'on trouve à l'acteur imaginaire de Milton. D'où vient cela ? Il est bien terrible d'être obligé d'avouer que du génie, un esprit transcendant, des traits vraiment sublimes, une énergie étonnante, ne garantissent pas du malheur d'ennuyer, quand on ne sait pas s'arrêter exactement au point délicat de l'énergie & du sublime. En vérité, quand je songe que Lucain est un auteur blâmable, je m'étonne qu'on ose le devenir. J'en ai traduit ce long fragment, quoique on ait été assez content de la traduction de Brébeuf pour que j'eusse pu la citer. Mais certainement Brébeuf, qui fait de bons vers, défigure étrangement un auteur précis dans l'expression, & admirable pour la propriété des termes. Ce Scœva est un Centurion qui, à l'attaque subite de Pompée à Dyrrachium, lorsque le poste où il se trouva alloit être infailliblement enlevé, l'empêcha presque seul. Tous les soldats, égorgés brusquement sur le lieu qu'ils eussent dû défendre, semblent assurer le rempart à Pompée. Mais (*Luc. Pharf. liv. VI.*)

Ce lieu, que la fortune avec cent mille bras,
Qu'au vainqueur tout César alors n'ôteroit pas,
Un seul l'arrache, un seul, tant qu'il tient son épée,
Qu'il ne meurt pas, ravit cette palme à Pompée.
On le nommoit Scœva : soldat du dernier rang,

Aux bords cruels du Rhône il s'acquit par le sang
Un nom, & le pouvoir d'un grade légitime.
Propre à tout coup de main, il ne sait pas quel crime
Est dans les maux civils une haute valeur.
Dès qu'il voit qu'à la fuite on songe avec frayeur,
Où vous pousse, dit-il, une peur criminelle,
Aux soldats de César jusqu'à ce jour nouvelle?
Lâche troupeau, vils serfs, vous n'êtes point blessés,
Et vous tournez le dos à la mort! Rougissez
De manquer à l'amas de ces morts mémorables,
De ne point partager leurs bûchers honorables.
Faites ferme par gloire, ou du moins par courroux.
Choisis par l'assaillant pour seul but de ses coups,
Du sang des Pompeïens marquons cette journée.
L'œil de César rendroit ma mort plus fortunée;
Mourons, si ce témoin m'est ravi par le sort,
Loué de son rival. *Des traits rompez l'effort;*
Faites fausser le glaive en offrant vos poitrines.

Ceci est outré; & cépendant l'original est adouci. Scœva continue.

La poudre au loin s'éleve, & le bruit des ruines
Tire de son repos l'oreille de César.
Nous triomphons, amis: pour venger ce rempart
On vient quand nous mourons. Ces discours les animent
Du feu que des clairons les premiers sons impriment.
Ils suivent ce héros, ravis, & curieux
De voir si, succombant sous le nombre & les lieux,
La valeur fera plus que mourir. D'un pied stable

Du boulevard qui croule il surcharge, il accable
L'ennemi sous les morts qui comblent les remparts ;
Sa main de leurs débris se fait de nouveaux dards ;
De poutres, de cailloux, de soi-même il menace
De crocs de fer, de pieux, repoussant la cuirasse,
Il l'écarte des murs, rompt la tête & les os,
Tranche du fer la main qui touchoit les creneaux ;
Sous son foible couvert la cervelle est brisée ;
Il frappe celui-ci d'une torche embrasée ;
Son front brûle, & le feu détruit l'œil en grinçant.
Dès qu'au pied des remparts, l'amas des morts croissant,
Le mur décroît, parmi les légions pressées
Il fond d'un saut plus prompt sur leurs lances dressées,
Que parmi les épieux l'agile léopard.
Des rangs profonds enceint, serré de toute part,
L'ennemi que son œil regarde il le terrasse.
Un sang noir de son fer ne souille point la masse :
Il rompt ses ennemis sans pouvoir les blesser ;
Glaive qui ne l'est plus, il brise sans percer :
Il est le but des traits de la foule nombreuse ;
Toute main fut adroite, & toute fleche heureuse ;
Et le sort voit aux mains la guerre & ce guerrier :
Duel nouveau ! L'écu retentit ; le cimier
Rompu, faussé de coups, brûle son front qu'il presse ;
Et, nud, son corps n'oppose au fer qui pleut sans cesse
Que les dards arrêtés en entamant ses os,
Pourquoi perdre, insensés, vos foibles javelots
Qui ne perceront point les portes de sa vie ?
Sous un rocher lancé qu'elle soit engloutie :

Qu'un dard fait pour des murs le déchire en entier ;
Aux portes qu'il défend heurtez-le du bélier.
C'est pour César un mur où s'arrête Pompée.
Craignant, tant qu'un pavois tient sa main occupée,
De vivre par sa faute, il brave tous les traits.
Seul, le sein hérissé de javelots épais,
Cherchant sur qui tomber, il traîne un corps qui plie.
Tel qu'un monstre des mers ; tel qu'aux champs de Lybie
D'une grêle de traits l'éléphant oppressé
Rompt par son dos hideux chaque trait repoussé,
Et secouant sa peau des piques la dégage ;
Le dard, sans se rougir, tient dans son flanc sauvage ;
Sa vie est sans péril ; blessé par tant de bras,
Nul bras n'a le pouvoir d'achever un trépas.
De la main d'un Crétois, contre Scœva tendue,
Surpassant tous les vœux, vole une fleche aigüe :
Elle vient se plonger dans l'orbe d'un des yeux.
Lui, déchirant les nerfs, prend ce trait douloureux,
Arrache l'œil pendant à la fleche homicide,
Et les foule tous deux sous son pied intrépide.
Tel l'ours Pannonien, écumant de fureur,
Percé de ce trait court que lance le chasseur,
Se roule sur sa plaie, & s'irrite & forcene
Après ce fer aigu qu'en tournant il entraîne.
Défiguré de rage &c.

Ce reste n'est pas soutenable après la longueur de ce qui a précédé. Scœva feint de se rendre. Un malheureux, qui le croit, approche ; il lui plonge son épée dans la bouche.

Enfin César arrive; on l'emporte; il meurt. Lucain, comme on pense bien, réflechit sur l'inutilité de tant d'exploits. Tu n'as point, lui dit-il, de dépouilles à appendre aux voûtes de nos temples, de triomphe à espérer.

Malheureux, que d'exploits pour te donner un maître!

Voici maintenant l'autre caractere. Milton est alongé: c'est un grand mal: on sent combien plus de précision mettroit plus de vigueur dans un pareil morceau.

Satan se taît. Moloch, assis à ses côtés,
Roi, sceptre en main se leve; entre les révoltés
Que le ciel vit combattre il fut le plus féroce:
Le désespoir accroît sa violence atroce.
Croyant son bras égal au bras du Tout-puissant,
A se voir moins que lui préférant le néant,
Ce furieux orgueil le rendit intrépide;
L'enfer, pis que l'enfer, Dieu, rien ne l'intimide;
Il le prouve en ces mots: guerre ouverte & combats
Voilà mon seul avis. Je ne me vante pas
D'être propre aux succès que l'on doit à la ruse;
J'ignore ce que c'est: qu'un plus habile en use.
Si le besoin le veut, ce n'est pas maintenant.
Eh quoi, guerriers, tandis qu'assis tranquillement
Nous perdons un temps cher à des conseils étranges,
Faudra-t-il voir debout tant de millions d'anges
De l'assaut qu'on differe attendre le signal?
Les faut-il voir languir dans un repos fatal,
Vils fugitifs du Ciel? Faut-il pour habitacle

Accepter ce cachot, cet obſcur réceptacle,
Retraite de l'opptobre où retient ſes ſujets
L'heureux tyran qui doit ſon regne à nos délais ?
Ah pluſtôt uniſſons nos flammes conjurées,
Pour voler en fureur juſqu'aux tours éthérées ;
Forçons-nous des chemins qui ne ſoient plus fermés :
De nos propres tourmens terriblement armés,
Sachons en aſſaillir celui qui nous tourmente.
Qu'au tonnerre bruyant, qui rend ſa main puiſſante,
Il entende répondre un tonnerre infernal.
Qu'il voie un âpre feu, de ſon jour pur rival,
Déployant ſes flots noirs, pourſuivre ſes phalanges,
Et ſon trône inveſti de ces flammes étranges,
De ce ſoufre Stygien, inſtrumens déteſtés
Qu'il a, pour nous punir, dans ſa rage inventés.
Mais, pour joindre un rival placé ſi loin, notre aile
Ne peut d'un vol hardi, trop fatiguant pour elle,
Franchir cette hauteur. Rappelez-vous, eſprits,
(Si vous ne ſentez plus ſur vos cœurs engourdis
Agir du lac d'oubli l'aſſoupiſſant breuvage)
Qu'un effor naturel nous porte vers la plage
Lieu de notre origine ; à voler deſtinés,
Pour deſcendre & tomber nous ne ſommes pas nés.
Quand l'inſultant vainqueur, preſſant notre déroute,
Pouſſoit nos rangs rompus dans l'infernale route,
Ne ſentiez-vous pas tous, n'éprouvâtes-vous pas
Par quel vol mal-aiſé vous vous plongiez ſi bas ?
Monter eſt donc facile. On craint la réuſſite :
Un plus puiſſant que nous, dit on, ſi l'on l'irrite,
Rallumant ſa fureur, par de nouveaux moyens

Peut nous détruire encor ... si, d'enfer citoyens,
Plus de destruction doit nous sembler à craindre.
Est-il donc sort plus dur que de se voir contraindre,
Chassés des champs heureux, à l'exil de ces champs,
Condamnés sans espoir à d'extrêmes tourmens,
A des brasiers sans-fin, à ce gouffre, aux entraves,
D'un courroux souverain jouets & vils esclaves,
Quand à l'heure fixée aux suprêmes rigueurs
L'impitoyable fouet nous appelle aux douleurs?
S'il ne peut nous charger d'une gehenne plus grande,
Sans nous anéantir, qu'est-ce qu'on appréhende?
Ah balancerons-nous d'irriter à l'excès
Un courroux qui ne peut, lançant ses derniers traits,
Que nous détruire entiers, qu'annuller notre essence!
Eh ne vaut-il pas mieux perdre son existence,
Que de la conserver pour des maux éternels?
Ou si nous ne pouvons, par notre être immortels,
Tomber dans le néant, nous sommes sur sa rive:
Comment nous repousser plus loin? Quoi qu'il arrive,
Nous ne risquons donc rien à jeter dans le Ciel
Le trouble & la terreur d'un assaut éternel.
Portons l'horreur, l'alarme au trône inaccessible.
Si vaincre ne l'est pas, se venger est possible. . .

Il se tait, & se fronce, annonçant dans ses yeux
Un combat redoutable à d'autres qu'à des dieux,
L'ire du désespoir &c.



CHANT XVII.

ARGUMENT.

Francs, Bourguignons en bataille se
rangent.
Martel, errant au gré de son chagrin,
Arrive au fond d'un funebre terrein,
Puis dans une isle où les ames échan-
gent
Leur logement; comme en songe con-
duit,
Il est au long par Paradoxe instruit.

Il te sied bien, homme, animal plaintif,
D'oser blâmer, dans ton cerveau chétif,
Celui qui veut que quelquefois la terre
En s'entr'ouvrant dévore tes cités,
Que tes forêts redoutent le tonnerre,
Et tes troupeaux des souffles infectés!
De ces fléaux, si souvent mérités,

Quoi tu te plains, & tu te fais la guerre !
Toi le plus propre à prouver un défaut,
S'il en étoit, dans l'œuvre du Très-Haut,
Ouvre les yeux, être foible & barbare ;
Regarde-toi, sois ton juge ; compare
Qui détruit plus la terre des vivans,
De toi, du foudre, & des nitreux volcans.
Avec lenteur la peste, hélas, ravage ;
Mais le clin d'œil d'un brigand de Thamas
En un seul jour livre un peuple au trépas ;
Dans tout son sang Dellhi saccagé nage ;
Mais d'un Timur la vanité sauvage
Sous ses débris engloutit pour toujours
Une cité qui l'arrête trois jours.
O Mexiquains, des saisons l'inclémence,
Des airs infects la mortelle influence,
De vos volcans les gouffres sulphureux
Vous laissoient croître en royaumes nombreux ;
Mais quand la mort, qui sait ce que nous sommes,
Veut vous détruire, elle prend six cent hommes.
La guerre horrible est pourtant, j'en conviens,
Un de ces maux souvent source de biens ;
La liberté par elle est assurée ;

Elle repousse un traître usurpateur ;
De la patrie elle venge l'honneur :
Mais, de tombeaux, de désastre entourée,
C'est des secours le dernier à choisir :
Abhorré soit qui s'en fait un plaisir !
S'il est un Roi de ce crime coupable,
Qui, prétextant des craintes, des soupçons,
Se soit rendu, sans cause indispensable,
Des noirs combats le démon détestable,...
Réveillez-vous, ô doctes nourrissons,
Chargés des clefs du temple de mémoire ;
Que ce tyran, même absous par la gloire,
Aille grossir la liste de ces noms
Que l'Univers maudit avec justice :
Que son renom devienne son supplice !

Mais tout ceci ne me regarde pas :
Et mon sujet, tandis que je raisonne,
Reste en arriere. Au glorieux fracas
Des instrumens & des cris des soldats,
Avec le jour qui d'éclat le couronne,
Clovis vainqueur reparoît dans son camp.
Mille guerriers au héros triomphant
Viennent offrir leurs cuirasses coupées
Et le restant de leurs torses épées ;
Mais parmi tous on distinguoit Lisois.

Tel qu'un vaisseau, qui des climats Chinois

Revient, montrant la trace des outrages
Des vents vainqueurs, du temps & des orages;
Ses flancs jaunis sont rongés par les vers;
Ses mâts rompus sont descendus des airs;
Et l'ornement de sa proue harassée
A le destin de sa poupe cassée.
Tel, rehaussé d'un pennache en lambeaux;
Souillé de meurtre, avec un bout de glaive,
Lisois paroît, comme un pin qui s'éleve,
Quoique la foudre ait brûlé ses rameaux.
Le Roi l'embrasse: il voit venir Aurele,
Lui tend les bras; son doux souris l'appelle:
La joie auguste, attachée aux exploits,
Sur les fronts brille, éclate dans les voix.
On tient conseil. Le courage y décide
D'aller chercher un ennemi timide
Qu'on ne savoit arracher de son camp.
Combien dut-il paroître surprenant
De voir ce camp présenter la bataille!
A Sigismond, qui sait bien qu'on le raille,
Un fort secours tout-à-coup survenant,
Il sort, se montre; à la plaine il se fie,
Et n'attend pas le rival qu'il défie.
Clovis surpris, mais encor plus charmé,
Sort à la hâte. A son oeil enflammé

Tout chef vient prendre un ordre néceſſaire,
Et court, preſſant ſa monture légere,
Ranger, former de dociles ſoldats,
Manœuvre, amas d'êtres appris à faire
Maint mouvement qu'ils ne comprennent pas.
Un mot les ouvre; un autre les reſſerre;
Dix mille pieds, d'un coup frappant la terre,
Semblent les pieds d'un ſeul & vaſte corps,
Moins animé qu'agiſſant par reſſorts.
Les deux grands chefs ſe ſuivent & s'obſervent:
Les mouvemens de l'un à l'autre ſervent.
En obſervant ſes ennemis, le Roi
Vit ſi ſouvent, ſur un noir palefroi,
Un noir guerrier, à taille ſi hautaine,
Et portant air de ſi grand capitaine,
Qu'Aurele alors étant à ſon côté
Le Roi convint de ſa curioſité,
Et confeſſa qu'il eût voulu connoître
Ce qu'un guerrier ſi ſombre pouvoit être.
Aurele dit: j'ai bien vu ſon pareil;
Et ſûrement voilà tout l'appareil
D'un Chevalier plus triſte qu'intrépide,
D'un cœur plus haut que ſon bras n'eſt nerveux,
Et plus héros encor que courageux.

L'aimable Aurele, à condamner timide,
Mais du mérite ardent admirateur,
Blâmant très-bas, louant de tout ſon cœur,
Aurele prit l'homme à la cotte noire
Pour ce Martel dont il connut l'hiſtoire
Et les chagrins & la noble valeur
Dans un vallon. Or, ſi votre mémoire
Aux faits d'alors bientôt ne vous met pas,
Ne ſongez point à m'entendre, en ce cas;
Car, oubliant & carnage & combats,
Je vais conter d'où, par quelle aventure,
Ce Chevalier à lugubre figure
S'en eſt venu pour trouver le trépas.

A peine eut-il, à lui-même barbare,
Comblé les vœux du beau Viridomare,
Que, ſe ſentant incapable de voir
L'effet du don qu'il avoit pu lui faire,
(L'homme ſur lui n'a qu'un mince pouvoir)
Il s'élança ſur ſon animal noir,
Et s'en alla, comme on dit, tant que terre.
Juſques au diable, en rêvant, il alla,
Sans qu'il ſe fût fourvoyé de ſa route;
Car tout chemin fut toujours celui-là
Qui convenoit à ſa tête en déroute.

Un bon matin, ou ſoir, je ne ſais trop,
Qu'il franchiſſoit un deſert au galop,

Les yeux tournés du côté de ſon ame ;
Morne, fâcheuſe, & mal plaiſante dame,
Toujours en deuil comme en réflexions,
Mons ſon cheval, que battoient ſes talons,
S'arrêta court, & ſe cabra ſi roide
Qu'il ceſſa d'être un inſtant quadrupede.

L'homme rêveur en perdit les arçons
Comme ſon rêve, & vit qu'un vaſte abyſme,
(1) Qu'un gouffre étoit la cauſe légitime
Du ſoubreſaut de ſon ſenſé cheval
Qui le ſauvoit d'un voyage fatal
Dans une foſſe, énorme fondriere
Sans fond ni rive, ouverte à pic, chemin
Vuide & direct du tartare inhumain.

Qui détournoit chûte ſi meurtriere,
A mon avis, fut-il homme ou jument,
Méritoit bien au moins un compliment.
Mais mon guerrier avoit en ce moment
L'ame ſi noire, étoit ſi tanné d'être,
Qu'il eût tenté le ſaut de Curtius,
Si le cheval, raiſonnant pour le maître,
N'eût détourné ſes deſſeins ſuperflus.

Autour de lui tournant donc la prunelle,
(2) Martel contemple, & voit un long deſert,
Sec, montueux, de cyprès morts couvert ;
Champ de la mort, muet, dépouillé comme elle ;

Sol

Sol désolé par un stérile hiver,
Que borne au loin la barriere éternelle,
Creux soupirail, & bouche de l'enfer.
En souriant d'un sombre & froid sourire,
Sort, dit Martel, sort qui m'as su conduire
Dans ces climats, je me louerai de toi:
(3) Ce lieu lugubre est triste comme moi!
Nous étions faits l'un pour l'autre, ô retraite,
Où, promenant une douleur muete,
Je pourrai seul... Il se tut; car il vit,
Au dernier mot, qu'il n'avoit pas bien dit.
Vers lui venoit un autre solitaire;
Hôte étonnant de l'isolé repaire,
Cet homme étoit un mélange indécis
De traits tranchans & d'airs mal-assortis.
Tel que, nuds pieds, col luisant de rassade,
L'introducteur d'une négre ambassade
Ceint son cuir noir de nos galants habits,
Son chef crépu du plumet d'un Marquis,
Gravement marche en culotte & sans linge,
Majestueux à-peu-près comme un singe:
Tels, du reclus de l'étrange pays,
La pourpre & l'or, le goût & l'opulence
Enrichissoient la robe de coutil.
Bien aussi fol que sage en apparence,
La gravité de son maintien douteux

N'excluoit point ce port qui donne à rire :
Son front tout blanc avoit eu des cheveux,
Et le coton de l'âge où l'on soupire
A peine ornoit son menton jouvenceau.
Etoit-il grand ou petit, laid ou beau,
Homme ou fantôme ? On ne savoit qu'en dire.

Il s'approcha du rembruni Martel,
Et vint à bout, ce qui n'étoit facile,
D'arraisonner cet épineux mortel,
Souvent fécond en replique incivile.
S'étant tâtés lentement tous les deux,
Vous, dit Martel, qui semblez de ces lieux;
Apprenez-m'en le nom & la nature ;
Et qu'êtes-vous ? La bisarre figure
Lui répondit : Paradoxe est mon nom,
Et raisonner mon emploi sophistique.
L'extravagant, par l'art de ma logique,
Prend tout-à-coup l'aspect de la raison.
Je fus jadis, dans l'école stoïque,
Par mes leçons, rendre tout crime égal,
Et démontrer qu'il n'étoit pas plus mal
De poignarder son pere dans un temple,
Que de couper un chou dans un jardin.
De mes exploits la liste seroit ample.
Instruit par moi, l'un étoit assez fin,

Quoique accusé par sa langue mobile,
Pour assurer que rien ne se mouvoit;
L'autre, en son lit, que la goutte grévoit,
Grinçant tout bas, d'une voix casse & fiere
Osoit traiter la douleur de chimere.
J'ai fait prouver à maint penseur abstrait
Que le but stable alloit chercher le trait.
Ces fous, classés sous le nom de sceptiques,
Ces tâtonneurs académiciens,
Vieux & nouveaux, ces hardis dogmatiques
Sont les enfans de Folie & les miens.
Je mets enfin mon étude & ma gloire
A démontrer ce qu'on rechigne à croire.
Las de roder par ces doctes sallons,
Nommés collége, école, académie,
Chaires, d'où tel, qui ne s'en doute mie,
Très-gravement déclame mes leçons,
Je suis venu dans cet affreux asyle,
Pour voyager dans la merveilleuse isle
Que, comme un point, tu dois voir au-delà
De cet abysme, énorme océan vuide.
Quoi, dit Martel, tendant l'index, cela,
Ce point tout blanc, est un terrein solide?
Oui, repliqua Paradoxe: c'est-là
Que, quand un corps au sépulcre repose,
L'ame y logeant quête un logis nouveau

(4) Suivant les loix de la métempsycose.

J'entends fort peu, dit Martel; mais tout beau:
De vos talens vous voulez faire usage;
Ménagez-les, & vous ferez que sage;
Car avec moi vous auriez du travail;
Je suis très-neuf dans le savant langage,
Et ne comprends que par un long détail:
Je suis d'ailleurs plus lent à croire encore
Qu'à concevoir. Mais, dit le raisonneur,
Qui veut conçoit, & qui le veut ignore:
De m'écouter accordez-moi l'honneur;
Je serai clair. Au-delà de ce vuide
Je vous dis donc qu'il est des lieux muets,
Où, quand la mort, d'un dard toujours avide,
A d'un vivant borné le cours rapide,
Son ame vient, suivant de prompts arrêts,
Savoir quel corps doit être son hospice.
(5) Car du trépas qu'un autre front pâlisse;
Qu'on ait horreur d'un sommeil éternel;
Mais sachez, vous, que, d'un cours perpétuel,
Esprit & corps changent, sans qu'aucun meure,
L'un de figure, & l'autre de demeure.
(6) L'œil du vulgaire, ouvert pour n'y voir pas,

Voit du néant sortir par la naissance
Un corps rendu néant par le trépas :
Plus attentif, l'œil de l'homme qui pense
Voit tout changer, & ne voit rien sortir
D'un vuide rien fait pour tout engloutir.
Le temps vorace & la mort dévorante,
Des élémens l'attaque discordante
Détruit la forme, outrage la beauté
Des corps doués de l'immortalité :
Rien de réel n'éprouve leur atteinte.
Ce mort hideux, dont sa vie est éteinte,
Fuit à vos yeux, rongé par le tombeau:
De la raison si l'on prend le flambeau,
Il est dissous, non détruit ; à la terre
Ce qui fut terre en poudre s'est mêlé ;
Ce qui fut gras, de son sein exhalé,
Est en vapeurs monté vers le tonnerre ;
L'arbre voisin & le gazon fleuri
A ses dépens s'éleve & s'est nourri.
Ainsi du bois la flamme insatiable
Ne détruit rien que *l'être périssable* *.
Le foyer plein de cendre, aride amas,
Dans le canal de l'humide fumée
Les murs chargés d'un noir sédiment gras,
L'air où se perd la vapeur enflammée,

* La forme muable.

Gardent entre eux ce bois décomposé,
Dont tout existe, encor que divisé.
Tel est par-tout le jeu de la nature :
Et des débris de ces êtres dissous
D'êtres nouveaux se forme la structure.
Sans aller loin, la preuve en est sur vous.
Aux animaux, aux richesses des plaines,
Ce sang nouveau qui coule dans vos veines
N'est-il pas dû ? Vous êtes, vous croissez,
Par mille corps dans votre sein froissés,
Fruits savoureux, chairs, ou liqueurs, ou graines,
Sur votre front nourrissant vos cheveux,
Rendant des nerfs à vos bras langoureux,
Et leur chaleur à vos arteres pleines,
Et la folie à vos cervelles vaines.
Bientôt ce corps, par tant d'autres nourri,
De l'air, des vers, & des champs la pâture,
Ira payer sa dette à la nature ;
Et, par ses mains en alimens pétri,
Dans un jardin devenu celeri,
Blé dans les champs, fruit dans un cimetiere,
(7) Le fils pourra se nourrir de son pere.
Voyez ce champ de moissons hérissé :
L'épic courbé sur son voisin s'appuie,

Le chalumeau par un autre est pressé ;
C'est qu'en son sein, par la guerre engraissé,
Sanglant engrais, une armée est enfouie.
Un siecle passe ; une race n'est plus ;
Mais d'elle sort une race nouvelle ;
Et des vivans les morts germes confus,
Suivant le tour d'une roue éternelle,
Sont sous la terre & reviennent dessus.
Toujours la même, & constamment changée,
N'étant jamais plus légere ou chargée,
(8) La terre stable est la cire qui prend
Sous le cachet un aspect différent,
Sans acquérir, sans perdre de sa masse.
Rien ne se perd, encor que tout se passe.
Voyez tout fleuve en la mer s'engloutir :
Né d'elle, il y vient pour en ressortir.
Voyez la mer, ici fuit son rivage,
Là sous ses flots engloutir une plage,
(9) D'Algue couvrir les toîts, de Méliapor
Et de Ravenne abandonner le port,
Perdre & gagner, restant toujours entiere.
Ainsi par-tout circule la matiere.
Rien de nouveau : ce qui vit a vécu ;
Ce qui vivra de morts sera venu.
Je crois ceci clair comme la lumiere :
Vous m'approuvez, si je suis entendu.

J'ai, dit Martel, compris, mais non sans
peine,
Et pas fort bien, que de secrets ressorts
Des corps détruits formoient de nouveaux
corps ;
Et que ce monde étoit tel qu'une scene
Changeant d'aspect, & la même toujours.
Mais à quoi tend ce pénible discours ?
Quand je croirois à la métamorphose
De la matiere, à la métempsycose,
A des esprits de corps en corps errans,
Me donnez-vous plus de penchant à croire ?
Et c'est pourtant, si j'ai quelque mémoire,
Ce que devoient prouver vos argumens.
Et c'est aussi, Seigneur, ce qu'ils vont faire,
Complettement, répond l'homme chimere.
Comme de corps un amas limité,
Changeant sans cesse, entretient dans le monde
Et l'existence & la variété,
Sans que d'un grain cette machine ronde,
Depuis qu'elle est, ait encore augmenté ;
De même il n'est qu'un certain nombre
d'ames
Pour animaux, pour hommes & pour fem-
mes,
Qui dans les corps vont successivement,

Sans augmenter, chercher leur logement.
Il faut qu'ainſi le monde s'entretienne,
Et qu'un eſprit, à la mort délogé,
Pour s'héberger, dans un corps naiſſant vienne;
Ou qu'au trépas, de tout corps dégagé,
Ce libre eſprit je ne ſais où s'enfuie;
Et qu'à chaque être arrivant à la vie
Le Ciel accorde un eſprit tout nouveau,
Coétané de cet être au berceau:
D'où s'enſuivroit que, toujours la matiere
Reſtant fixée à ſa maſſe premiere,
Les ſeuls eſprits, nouvelles légions,
A chaque jour croîtroient par millions.
Or raiſonnons: les corps, étuis des ames,
Ne pouvant point devenir plus nombreux;
Car c'eſt un fait conſtant entre nous deux;
Multiplier celles-ci pluſtôt qu'eux,
Pour un fourreau c'eſt mettre en vain dix lames.
Nul corps n'eſt neuf: par quel motif profond
Lui faudra-t-il une ame toute neuve;
Et de ſon corps pourquoi cette ame veuve
N'en pourroit-elle épouſer un ſecond?
Je ne vois point que l'Etre tout habile

Soit sans raison & fécond & stérile;
Que, de matiere avec soin ménager,
Il soit d'esprits étrangement prodigue.
Vouloir sonder ses desseins, en juger,
C'est, je le sais, prendre vaine fatigue;
L'œil est troublé quand il s'éleve à Dieu,
Mais, quel que soit le foible de ma vue,
De ses desseins quelle soit l'étendue,
Il me paroît contradictoire un peu
Que qui d'un ver s'épargne la naissance,
A millions seme, comme par jeu,
Des êtres purs, portraits de son essence.
Le jeu du monde est aisément compris,
En y faisant circuler les esprits
Comme les corps. J'y vois une balance,
Un ordre clair, de la proportion.
Qu'ai-je besoin de la création
D'esprits nouveaux, êtres tout de lumiere,
Faits pour régir une vieille matiere?
Aux mêmes corps donner mêmes esprits,
Pour les mouvoir, est simple, à mon avis.
Lorsqu'il ne faut que faire même chose,
Au même endroit, pourquoi changer de cause?

Pourquoi? Voilà, lui répliqua Martel,
Ce que sans doute ignore tout mortel,

Et ce qui doit le conduire au silence.
De vos grands mots le savant embarras
Ne m'a prouvé rien que votre ignorance,
Et m'a fait voir avec quelle assurance
Votre cerveau, sur ce qu'il n'entend pas,
Sait se bâtir une fausse science.

Je conviens, dit le jaseur assuré,
Que mon système est loin de l'évidence;
Mais convenez que, pour la vraisemblance,
Il la possede au plus rare degré.
Car jetons l'œil sur ce qu'offre le monde:
En changemens cette scene féconde
Des mêmes faits est un cercle constant;
Ce monde vieux est ce qu'il fut enfant;
Il se répete; &, quand on le contemple,
On n'y voit rien qui ne trouve un exemple.
L'adroit Persan, sujet de Darius,
Avoit appris son sanglant artifice,
Brave écolier, à l'école d'Ulysse.
Léonidas, comme avant lui Codrus,
Ont des rivaux dans les trois Décius:
Et sur ceux-ci se forma Régulus,
Qu'un jour suivra ce Lusitain fidele,
Egaz-moniz, dont le généreux cœur
D'un Prince Ibere éteindra la fureur.
Il n'est point né de héros sans modele;

Et tout fait même atroce ou ſignalé
Ailleurs s'eſt vu par d'autres égalé.
Par un grand Roi l'exploit du pont Sublice
A Taillebourg ſera renouvelé.
Chez Buſiris, par la ſoif déſolé,
Quand Thraſius dit que le ſacrifice
D'un étranger rendroit le Ciel propice,
Pour ſon avis le ſot fut immolé;
Et Perillus eſſaya le ſupplice
Dont ce coquin régaloit Phalaris.
Si Rome a vu Pontife, & Conſul même,
Ventidius, gros muletier jadis,
Elle verra d'un ſacré diadême
Parer le front de qui fut encor pis.
Si de Silene on diviniſa l'âne;
Un autre aura ſon office profane.
(10) Pour un viol Tarquin fut détrôné;
C'eſt cher morceau que nuit de femme ſage:
Et de ſon ſceptre un Ibere effréné
Paiera le vol d'un jeune pucelage.
En temps divers, de mêmes intérêts
Et paſſions naiſſent mêmes effets.
Il eſt un point où les hommes arrivent,
Dans leurs vertus comme dans leurs forfaits,
Dans leurs travaux & dans ce qu'ils écrivent;
Borne immuable, impoſſible à paſſer.

On est encore à tâcher d'effacer
Ce vieil Homere, & l'on y perd sa peine.
  Avec lenteur se forment des états
Que de son choc un conquérant entraîne.
On s'entr'égorge ; & puis on en est las ;
On recommence. Une cité s'abysme ;
Une autre naît : & , tandis que le crime
Est en horreur, & par-tout pratiqué,
Sur le vulgaire, à la terre appliqué,
S'éleve un brave, un grand homme, un génie,
Un homme sage, attaqué par l'envie,
Par qui tel siecle est dans les temps marqué.
Voilà le train de ce monde uniforme.
Ce qui s'est fait se fait, & se fera
Jusqu'au grand jour où, par un choc énorme,
Dans le cahos ce monde rentrera.
Ce qui s'est dit encore se dira ;
Et des humains le caractéristique,
De leurs travers l'habile satyrique,
Reconnu vrai par les derniers mortels,
Leur fera dire : ils étoient donc cruels,
Fous, sots, changeans, comme nous, nos
   bons peres ;
De leurs enfans ils avoient les chimeres.
  Or croyez-vous que cette égalité
D'effets constans, que l'uniformité,

Qu'on voit regner parmi l'espece humaine ;
Y dureroit, si chaque jour la scene
Se remplissoit de nouveaux débutans ?
Divers acteurs montrent divers talens.
Si des esprits ne cessoient point de naître,
Il en fût né de bien plus transcendans :
Il eût été peut-être quelque temps
Où la vertu n'eût point craint de paroître,
Où l'homme libre, & s'aimant, & sans maî-
tre,
Eût méconnu la chimere des rangs :
A tout le moins, sur tant d'esprits naissans,
On auroit vu, chez une femme aimable,
Une ou deux fois, un esprit raisonnable.
Discours perdus, dit le guerrier chagrin ;
Un mot, un trait singulier ou malin
Font sur ma tête impression légere.
Il est des gens qui conçoivent sur rien,
Disant *j'y suis*, & ne comprenant guere :
Pour moi ma vue est courte, mais très-claire;
Et, quand je dis que j'y vois, j'y vois bien.
J'ai bien voulu, dit le hardi sophiste,
Vous préparer par des raisonnemens ;
Mais votre esprit à leur lueur résiste :
Je vois qu'il faut vous prendre par les sens.
Vous rendrez-vous, quand l'œil qui me re-
garde

Comme un menteur à la langue bavarde
Sensiblement verra que je dis vrai ;
Lorsque cet œil, & cela tout à l'heure,
Verra changer aux ames de demeure ?
Voici bien mieux !... peut-être je croirai,
Répond Martel, que ma vue est capable
D'appercevoir une essence impalpable !
Et par où voir que vous ne mentez pas ?
C'est, reprend l'autre, en faisant quelques pas.

Et, devançant Martel, qui sur la rive
Du vuide affreux, d'une vue attentive,
Triste & muet, l'observe en le suivant,
Il le conduit vers des lieux où le gouffre
A l'isle joint par un pont effrayant.
Des tourbillons d'une flamme de soufre,
Montant sans cesse en volume ondoyant,
Jusqu'à ce pont se roulent en bruyant.
Il est d'airain, mais non sentier solide :
C'est de barreaux un grand arc transversal ;
Et chaque barre admet un large vuide.
Imaginez, sur un lac infernal,
Comme une grille à travers de laquelle
Peuvent tomber deux hommes embrassés.
Autour du pont, en cercles entassés,
Accourt sans cesse une foule nouvelle.

D'êtres légers & de manes errans,
Corps pétris d'air, de formes différens.
Sur le midi d'une journée ardente,
La terre exhale une flamme tremblante,
Palpable à l'œil, & rude au moissonneur:
Tel est le corps de ces manes agiles
Représentant brutes, oiseaux, reptiles,
Hommes, poissons, formés d'une vapeur.
Au coin du pont le guerrier se figure
Voir un fantôme, au front sévere & noir,
L'œil fulminant, énorme de stature,
D'un ton de voix tranchant comme un rasoir;
Aîlé, vêtu d'une cuirasse ardente;
La mort fila sa simarre sanglante;
Sa main branloit un glaive flamboyant;
Sous lui voloit un coursier, alliant,
Funebre Sphinx, une triple nature;
Condor aîlé, son corps d'hyene impure
D'un mourant pâle a le chef effrayant.
Tel Alboracq, prophétique monture,
D'âne, cheval, & mule a la figure.
Avec leurs voix d'un tonnerre bruyant,
Spectre & cheval alloient tous deux criant;
Pont de justice!... il est sûr, justes ames,
Sous vos pieds purs; méchant, crains-en les flammes.

D'un pont ſemblable un fanatique Iman
Fait, dans ſon lit, pâlir le Muſulman ;
Tel il lui peint, ſur le lac de la Ghenne,
Ce Poul-Sherra qu'à franchir on a peine ;
Tel que mon ſpectre il crayonne Nekir,
Collegue affreux du négre aîlé Monkir.

Martel, témoin du ſpectacle incroyable,
En le voyant, le trouve inconcevable.
O vous, inſtruit des ſecrets de ces lieux,
Si quelque erreur n'abuſe point mes yeux,
Parlez, dit-il, & faites-moi comprendre
Ce que je vois. Vous allez donc apprendre,
Heureux mortel, lui dit le charlatan,
Ce que j'appris jadis à Pythagore,
Au peuple prêtre éteint par un tyran,
Au reclus Buds que le Japon adore ;
Le dogme cru dans le ſage Indoſtan,
Doctes climats, où le Bramine honore
Dans l'animal ſon aïeul qu'il contient.
O monde inſtruit, à l'alphabet encore,
O nef de fous !... Le luxe en ces lieux vient,
Par cent périls, chercher ſa nourriture :
On en remporte une mince parure ;
Et ſur ſon bord, pour du cotton freté,
Aucun encor n'a pris la vérité !

Près de ce pont, où tant de foule abonde,

Tu vois tous ceux qui, sortis de ce monde,
Viennent dans l'isle apprendre de quels corps
Il leur faudra gouverner les ressorts.
Cette vapeur qui les rend perceptibles,
Sert à montrer ce qu'ils furent vivans;
Et, pour regler leurs divers changemens,
Leurs formes sont des tableaux infaillibles.
Sur les barreaux de ce pont dangereux
Tu vois sauter ces subtiles figures,
Plusieurs tomber dans ces vagues de feux;
Chûte bien dûe à leurs ames impures.
(11) Les Rois tyrans, les freres ennemis,
Ceux dont un pere essuya des mépris,
Ceux qu'ont brûlé des flammes adulteres;
Des voluptés les courtiers mercenaires,
Ceux qui, couchés sur d'injustes trésors,
De l'indigent enfermoient la substance
Sous les cent clefs de leurs durs coffres forts;
De l'ange noir entendent la sentence:
A ses accens, à ceux de leurs remords,
Ils fuient le pont; mais son épée ardente
Les y conduit, frissonnans d'épouvante;
Et du forfait le poids sensible alors
Au fond du lac soudain les précipite.
Plusieurs y vont d'un pas plus assuré,
Se reposant sur un foible mérite,

Et toutefois font la chûte subite
Qui leur apprend, un peu tard à mon gré,
Combien dit vrai la persanne sentence :
« Qu'on est toujours plus chargé qu'on ne pense
» D'ans, de péchés, de dettes, d'ennemis ».
Tous ces puissans, dans leur gloire endormis
Dont le sommeil a de si tristes suites,
Tous ces humains, communs dans leurs conduites,
Point vertueux, point criminels non plus,
Mais qu'un bon sort du crime a défendus,
Font le faux pas, & dans les feux s'épurent ;
Sur l'équité leurs tourmens se mesurent,
Et leurs forfaits décident seuls du temps :
Ce temps passé par ces feux dévorans,
Ils sont vomis sur le terrein de l'isle
Où l'on leur marque un nouveau domicile.
(12) Car ne crois point au dogme impie & sot,
Qu'un changement puisse être avec justice
Du crime affreux le suffisant supplice.
Toi, qui le dis, philosophe falot,
Fais-moi donc voir quelle est la différence ;
Pour le bonheur, de l'homme à l'animal.
De la raison, de l'instinct la distance

Laissent entre eux ce grand point bien égal.
Le laboureur, plus las que son cheval,
Trouve, en rentrant sous sa froide chaumine,
Quatre marmots, sa femme, & la famine,
Des cris, des pleurs, des soins, & des impôts :
L'homme gémit, la bête est en repos.
Et puis quel est le châtiment sans peine
Que l'on reçoit, sans se sentir puni ?
Au flanc d'un porc l'esprit de l'homme uni,
S'il n'en sait rien, est bien dans sa bedaine ;
Et la pitié souffre-t-elle des maux
D'un criminel qui s'endort dans la ghenne ?
Tu vois mêlés, hommes, ânes, chevaux ;
C'est que, passant de l'homme aux animaux,
Des animaux à l'homme, l'ame errante,
D'un chef portant la thiare éclatante,
Descend souvent dans le crâne hébêté
D'un poulet d'inde ou d'un âne bâté.
Oh, dit Martel, n'a rien qui trop exige.
Je me rendois, je cédois au prestige,
Et j'eusse cru que l'ame des humains
Pouvoit passer dans de nouveaux corps d'hommes ;
Mais m'assurer que des êtres divins
Vont s'abrutir dans des bêtes de sommes,
C'est trop compter sur ma docilité

Et compter trop ſur ſon habileté.
Quoi, cet eſprit vaſte comme le monde,
Qui du ſoleil a meſuré les pas,
Qui, mépriſant leur fougue & leurs combats,
Se fait ſervir par les vents & par l'onde,
Ne ſera plus que le ſtupide inſtinct
D'un ver rempant, d'une taupe terreuſe!
Quoi d'un canard l'ame avide & bourbeuſe
Et mon eſprit ne ſont rien de diſtinct!

Eh vraiment oui, dit Paradoxe. Ecoute,
C'eſt un point dur à digérer, ſans doute;
Mais, réponds-moi, penſes-tu que d'eſprit
Ait pu changer l'homme qui ſe mûrit;
Et te crois-tu d'une ame aujourd'hui maître,
Autre que celle avec qui tu pris l'être?
Non. Cependant ton ame d'aujourd'hui,
Celle d'alors, ſemblent-elles les mêmes?
Ne ſont-ce pas pluſtôt les deux extrêmes?
Foible animal, qu'avois tu plus que lui,
Etant enfant? De ton ame endormie
Tous les penſers tournoient vers ſa bouillie,
Et ta nourrice & ton gênant berceau;
Ce même eſprit, qu'on croiroit tout nouveau,
De l'Univers peut embraſſer la ſphere:
D'où vient cela? C'eſt que ſur les reſſorts
D'un cerveau fait, d'un plus robuſte corps,

Meilleur outil, ton ame habile opere.
Que ton cerveau s'embarrasse ou s'altere,
Ton ame reste, & ne se montre plus;
Tu deviens bête. Avec moi donc conclus
Que, s'il agit sur un divers organe,
Le même esprit de docteur devient âne:
Et l'on peut donc concevoir un ciron
Mû par l'esprit qu'on nomma Ciceron.
Nous voir mêlés par l'ame avec les bêtes;
Te paroît fort: je suis plus étonné
De voir combien tant de savantes têtes
Ont faussement sur elles raisonné.
Leurs actions demandent un principe.
Mais quel est-il? C'est le flux de l'Euripe:
Et, chez la gent qui sonde l'Univers,
L'énigme encor n'a point trouvé d'Œdipe.
L'un, qui n'a pas les yeux sans doute ouverts,
Te soutiendra que la bête est machine:
L'autre veut bien d'un ame la douer;
Mais, la faisant d'une matiere fine,
Il serrera le nœud à dénouer:
Tel leur admet un esprit véritable;
Mais il le fait, de son autorité,
Preuve assez mince, esclave & périssable,
Etre pensant, mortel sans liberté.

Mais raisonnons avec plus d'équité,
Il faut une ame à la bête agissante,
Ou qu'elle soit machine respirante :
Or pour le croire, on doit croire aisément,
L'ame ne peut être matérielle :
Un corps subtil n'a point de sentiment.
Cette ame est donc essence incorporelle,
Comme la nôtre ; & je dis que c'est elle.
Plus d'embarras pour expliquer alors
Des animaux les ruses, les transports.
(13) Je vois pourquoi le chien, pour lapper l'huile,
Dans le pot bas mit des morceaux de tuile ;
Pourquoi le chat, dans sa soif, craignant l'eau
Qu'il ne pouvoit atteindre au fond d'un seau,
Sans s'exposer à tomber dans la jatte,
Plongeoit, léchoit, puis replongeoit sa patte.
Mais raisonner sur ce que l'oeil peut voir,
C'est perdre temps. Il dit : d'un rameau noir,
Que receloient les longs plis de sa mante,
Il secoua la feuille assoupissante
Deux & trois fois sur les yeux de Martel.
Soudain, l'oeil clos & la bouche béante,
Martel est pris par Paradoxe (tel
(14) Jadis un songe enlèva Palinure) ;
Puis il se trouve, ou du moins se figure

Être dans l'isle où viennent les esprits
Aussi nombreux que ces corps si petits,
Mobile amas d'impalpable poussiere,
Que le soleil, par une fente admis,
Permet de voir nager dans sa lumiere.
Tout ce troupeau, pêle-mêle accourant
Par un sentier en deux se séparant,
Tel que l'Y grec, lettre de Pythagore,
Se divisoit, l'homme de la pécore,
Avec la voie : à droite l'homme alloit;
La bête à gauche ou trottoit ou voloit.
Un lac dormant traversoit toute l'isle;
Et de ce lac la caravane agile
Rasoit l'eau calme, ainsi qu'en un bassin
Court en glissant l'aquatique araignée :
Et comme on voit d'oiseaux blancs un essaim,
Couvrant la mer, sur son aîle baignée
Faire en plongeant couler le flot salin,
Tels dans le lac ces esprits s'égayoient,
Et tout plongeant vers la rive nageoient.
Sur cette rive, aux deux bouts opposés,
Deux tribunaux, sous de noirs dais posés,
Avoient chacun leur juge vénérable,
Ange à mortier, dont l'aîle sort des plis
De l'habit long des Prêtres de Thémis,
Froid de maintien, d'un sourcil formidable,
D'un

D'un œil perçant comme l'œil du soleil,
Qui, sûr, exempt d'erreur & de réveil,
Porte le jour dans l'ame frauduleuse
Qui sut long-temps tromper les meilleurs yeux.

Tel Béedat, d'une main scrupuleuse,
Dans les bassins d'un fléau glorieux,
Avec Goram, pese une ame douteuse,
Chez les Chrétiens de l'Arabie heureuse.

A tant d'objets, l'homme silencieux
Interrogea la figure parleuse
Qui répondit : dans ces paisibles lieux
Coule vraiment le Lethé fabuleux ;
En s'y plongeant, toutes ces ames boivent,
Avec l'oubli, le desir de remplir
Dans l'Univers l'ordre qu'elles reçoivent
Du tribunal où tu les vois courir.
Il faut les suivre. Il dit ; & la riviere,
Qui devant eux couloit, coula derriere.

Au tribunal où couroient les humains,
Martel suivit son trompeur interprete
De qui la bouche, assez long-temps muette,
Enfin s'ouvrit pour ces dogmes badins.

Tu vois, aux pieds du juge aux yeux chagrins,
Filer de rang la foule de ces ames

Ayant dehors d'hommes, d'enfans, de femmes,
Rois, laboureurs, Princes, valets, paysans;
Tourbe mêlée, & n'ayant plus de rangs;
Tu vois chaque ame, en passant la tribune,
Sans embarras, filant une par une,
Changer de forme: &, par exemple, tien;
Voilà ce roi, prenant museau de chien;
C'est que, roi mince, & chasseur impayable,
Sa meute fut son souci principal,
Et qu'il traita, par un amour coupable,
Tout chien très-bien, & son peuple assez mal.
Suis cette femme: elle étoit fort aimable,
Sote pas mal, jaseuse intarissable...
Ne vois-tu pas ses lévres marmoter?
De leur vivant, secret n'y put rester:
(15) La voilà carpe: & cette nonchalante,
Traînant ses mots, comme ses pas douillets,
Quand d'un mari, grondeuse gouvernante,
Elle cassoit la tête, à dire *paix*.
Va d'un meûnier être l'ânesse lente,
Toujours portant homme ou sac sur le dos.
Derriere marche un barbare héros,
Verge du ciel, boucher d'espece humaine;
Pour corriger cette ame dure & vaine,
Vois-tu son nez en grouin s'alonger,

Sa taille libre arrondie en bedaine ;
Son courbe dos de long poil se charger,
Son œil pleureur, sous une oreille flasque,
Fixer la bourbe, & s'ajuster au masque
D'un lourd pourceau, d'ordure s'engraissant,
Hideux à voir, dans la fange gissant,
Et réservé pour le glaive équitable
Qui doit ouvrir la gorge avec le cœur
D'un monstre avide & de sang & d'horreur ?
Celui qui porte un air si misérable,
Qu'ici la faim semble avoir introduit,
C'est un Poëte : au fond d'un haut réduit,
Libre & content, dans le froid, sous la bure,
Il a vêcu, méconnu des vivans,
Pour s'illustrer chez la race future :
C'étoit un fou ; mais tels fous sont charmans !
Voilà qu'il passe : il devient alouette,
Fille du ciel, dont le vol & les chants
Sont le prodige & le plaisir des champs.
Celui qui suit se transforme en chouette,
Peste nocturne, universel fléau,
N'aimant qu'à nuire, & que hait tout oiseau :
C'est un de ceux qui, d'écrire incapables,
Sur tout écrit prononcent sans appel ;
Lourdauts Midas, Thersites punissables,
Versant à flots la sottise & le fiel.

Dès que chaque ame au juge se présente,
De son œil prompt la clarté pénétrante
Voit tous ses faits : il la juge aussi-tôt.
Sois, lui dit-il, suivant qu'elle mérite,
Paon, perroquet, limaçon, ou truite.
Il la condamne à sa forme d'un mot.
Tous ses arrêts sont clairs, comme équitables;
C'est sur des loix simples, comme durables,
Que sont reglés ces justes changemens;
Mais leur détail demanderoit du temps :
Contente-toi de ce que je t'explique.

Cette ame noire, & dont des feux cuisans
Ont décrassé la souillure impudique,
Va sous la mer animer un sargon.
Regarde : elle est l'adultere poisson,
Rival des boucs, qui d'une flamme impure
Pour leurs moitiés brûle contre nature.

Cette beauté, par ses charmes maudits;
Tint d'un héros les talens engourdis;
Elle a terni l'éclat d'un nom qui brille :
Lorsqu'elle passe, on lui dit : sois torpille.

Mais tu seras oiseau de paradis,
Nageant toujours dans l'air qui t'a vu naître;
Dans ses champs purs prenant & perdant
l'être,
Jeune beauté, dont le cœur innocent

A triomphé de l'amour careſſant,
De l'âge foible, & du puiſſant exemple.
Cet Adonis, qui marche & ſe contemple,
Devient hermine, animal damoiſeau,
Qui pluſtôt meurt que de ſalir ſa peau.
Cet inconſtant, mulâtre caractere,
De bien, de mal aſſemblage incertain,
Sous deux aſpects honnête homme & coquin,
Dont il falloit juger mal ou ſe taire,
Devient polype, animal végétal,
Au double genre ayant un droit égal.
Ne penſe pas que chaque eſprit ſans cauſe
Subiſſe ici cette métamorphoſe.
Par-là chacun dans l'Univers s'en vient
Prendre tout droit le corps qui lui convient.
Le veau ne peut loger une ame autruche,
Le roitelet le vorace condor,
L'immonde bouc le jeune alligator *,
Ni l'oiſeau mouche héberger la perruche.
A l'embrion chaque eſprit ajuſté
D'un autre étui ne peut être tenté,
Et vient partant, ſans que nul ſe fourvoie,
Se rendre au gîte où le juge l'envoie:
Ce qui pourtant n'eſt ſans exception.
Etourdiment une ame mal habile

* Il ſent le muſc.

Ira choiſir étranger embrion ;
Comme ſouvent d'une coquille utile
Un cruſtacée uſurpe la maiſon.
Le vaſte creux de groſſe tête humaine
D'une ame infecte eſt ſouvent le domaine :
Ce qui produit callicratides mains,
Mains opérant prodiges enfantins,
Chars qu'une mouche ombrageoit de ſon aîle,
Vaiſſeaux d'ivoire enſevelis ſous elle,
Chaînes à puce (oh quels joujoux d'humains !),
Dans une noix Iliade compriſe,
Où, dans Munich, têtes que du noyau
D'une ceriſe a tiré le ciſeau.
Effrontément ; ſur la terre ſurpriſe,
Brille un coquin de la fange ſortant,
Par crimes ſourds au pinnacle montant :
Fourmilion avoit ſa place priſe
Dans ſon cerveau ; cet inſecte terreux,
Qui, s'échappant de ſon trou dangereux,
Raſe, être aîlé, la terre qu'il mépriſe.
D'eſprits, de mœurs, de-là naiſſent ces jeux,
Mal expliqués par tant de ſonge-creux.
On ſent pourtant ſi bien cette mépriſe,
Que de tel homme on dit : c'eſt un grand veau,

C'est un butor, un petit étourneau,
C'est un franc âne, un cheval : à la vue,
De la nature on pressent la bévue.

Des changemens dont ton oeil est témoin
Le contrepied arrive un peu plus loin ;
De tout ceci l'opposé s'exécute.
En brute ici l'homme est changé ; la brute
Se change en homme à l'autre tribunal :
On fait un Mars d'un belliqueux cheval ;
Loups, ours, lions, pantheres affamées,
Renards madrés, tigres, aigles, faucons,
Cruelle gent, composent les armées
Où pêle-mêle entrent lievres poltrons,
Et cerfs rameux aux pieds fuyards & prompts.
Ce doux flatteur, qui vous loue & vous dupe,
Etoit pivert, qui hors du bec étend
Sa fausse langue, & par elle surprend
Maintte fourmi qui sotement s'occupe
A picoter le piége qui la prend.
Chez les humains prends états, caractere,
Sentimens, goût ; tu peux voir, sans travail,
De quel endroit chacun vient en détail.
C'est d'un coucou qu'est venu l'adultere ;
Du perroquet, oiseau grave & bavard,
Sort l'ennuyeux parleur, s'il faut se taire,
Et muet à tort ; le gourmand fut canard,

L'emporté coq, le pareſſeux tortue,
L'orfévre adroit ce ver qui file l'or,
Le moine loir, le médecin ſangſue,
Le voyageur caille, hirondelle ou grue,
Le peintre ſinge, & le maçon Caſtor.
Voilà, mortel, des ſecrets de cette iſle
Tout ce qu'on peut te révéler d'utile.
Par-là tu vois que le trépas n'eſt rien;
Que des méchans l'injuſtice proſpere,
Des uns le luxe, & d'autres la miſere,
N'empêchent pas qu'au fond tout ne ſoit bien;
Rangs, biens & maux, tout étant circulaire.
Mais j'ai tout dit; adieu; ſuis ton chemin.
Et comme, quand, jouets d'un ſonge vain,
Nous nous croyons dans une grotte étrange.
Qui, s'éclipſant, en beau jardin ſe change,
Ainſi Martel ſe trouva, l'œil ouvert,
Seul, à cheval, loin du triſte deſert
Où du fantôme il avoit fait rencontre.
Il ne ſavoit s'il venoit de rêver,
Ou s'il rêvoit. Prenant le pour, le contre,
Le doute fut tout ce qu'il put trouver.
Frappé pourtant de ce qu'il vient d'entendre,
Croyant tout vrai, ſans pouvoir le comprendre,

Il en conclut, ce qu'on conclut toujours,
Que se tuer est un très-sot secours.
Vivons, dit-il: puisqu'on meurt pour revivre,
Quel est le mal dont le trépas délivre !
Du monde donc au lieu de déloger,
Il lui sembla meilleur d'y voyager,
Sans refuser ni chercher d'aventure.
Or, comme il fut porté par sa monture
Jusques au camp du rival de Clovis,
En bon sujet de la milice errante,
Il se sentit demangeaison pressante
D'aller offrir ses bras & ses avis.
Il les offrit. A son armure noire,
Par Sigismond reconnu pour celui
Qui dans un val se battit avec lui,
Il lui fit fête, & lui dit qu'à sa gloire
Un si bon bras aideroit puissamment;
Qu'il l'acceptoit avec la joie extrême
D'un homme instruit de son prix par lui-même.
Vous comprenez à cette heure comment
Ce noir héros dans l'armée ennemie
Pouvoit montrer sa personne brunie.
D'un de ces corps sur-tout un camp choisis,
Mars plébéiens, héros mangeant pain bis,
Il conduisoit les faces à moustaches:

Du

Leurs bras portoient d'assez foibles rondaches ;
Mais soulevoient de gros sabres affreux :
Donner la mort les touchoit plus entre eux,
Que le soin vil de défendre leur vie.
Mais, pour conter leurs exploits désastreux,
Prenons du temps ; car tant parler m'ennuie.

Fin du dix-septieme Chant.

REMARQUES.

(1) *Qu'un gouffre étoit.* Image dont le fond se trouve dans Homere, *Iliad. liv. XII.* Il représente Hector poussant ses chevaux, animant de paroles & de son exemple les Troyens à franchir le fossé qui est au pied de la muraille dont les Grecs ont couvert leurs vaisseaux. Alors

Ses rapides chevaux,
Arrêtés sur le bord, hennissent de tristesse :
Ce fossé si profond étonne leur hardiesse ;
Trop large pour un saut, on voudroit vainement
Surmonter de ses bords l'horrible escarpement :
Dont encor une longue & forte palissade,
Un rang de pieux aigus, empêche l'escalade.

(2) *Martel* [illegible]. Il y a quelques-

semblance entre ce morceau & celui-ci de Milton. *Parad. perd. liv. II.*

Au-delà de ce lac s'étendent des deserts
Obscurs, glacés, battus par d'éternels hivers,
Tourmentés d'ouragans, d'une grêle cruelle
Qui tombe sans se fondre, & par blocs s'amoncelle,
Pareille aux vieux débris d'un palais dispersés.
Le reste est un abysme ou neigeux ou glacé.

Je m'apperçois que je cite souvent un homme avec lequel probablement on ne me trouvera pas un grand rapport: & cependant il est sûr que, si on me trouve Poëte, c'est à sa compagnie que je le suis devenu.

(3) *Ce lieu lugubre.* Segrais a dit :

Ce beau berger, portant par-tout son triste ennui,
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui.

(4) *Suivant les loix.* Je vais appuyer de raisonnemens, & rendre, autant que je le pourrai, probable une opinion, regardée comme ridicule & absurde au premier coup d'œil, & qu'il feroit dangereux de rendre trop croyable. C'est, comme on voit, marcher entre deux terribles écueils. Mais deux choses sont vraies : c'est qu'il n'y a rien qui soit plus susceptible de probabilité que la métempsycose, ni rien qu'on puisse moins persuader que cette opinion réfutée par un sentiment intérieur : & c'est cette raison qui m'a enhardi à traiter ce paradoxe. J'ai long-

tems été arrêté par la considération de la délicatesse des matieres qu'il faut toucher; mais quand j'ai vu que je ne pourrois faire d'impression que sur un fou, j'ai laissé courir ma plume que je brûlerois si jamais elle vouloit être dangereuse. Qu'on prenne garde à toutes les précautions que j'ai employées pour graver fortement dans l'ame de tous mes Lecteurs qu'il ne s'agit ici que d'un jeu d'esprit, & il sera plus que visible que je suis bien loin de toute mauvaise intention.

(5) *C'est du trépas.* C'est sur ce ton que Pythagore débite sa doctrine, dans ce savant & admirable quinzieme livre des Métamorphoses, livre où Ovide, ce génie dont on médit, & dont les œuvres sont un des plus précieux & agréables monumens de l'antiquité qu'on explique à son aide, où dis-je Ovide unit la facilité & l'abondante clarté de son style au ton de Lucrece.

Vous que glace la mort par ses terreurs funebres,
Pourquoi craindre les noms de Styx & de ténebres,
Poétiques dangers d'un monde qui n'est pas?
Ne croyez point qu'un corps souffre après le trépas:
Que le feu le consomme ou le temps l'engloutisse,
La mort n'est point pour l'ame; &, quittant son hospice,
Elle trouve, pour vivre, un logement nouveau &c.

(6) *L'œil du vulgaire.* L'art du paradoxe consiste à lier adroitement l'opinion fausse ou

douteuse à des principes généralement adoptés : c'est ce que je fais ici. Tout ce que mon interlocuteur mensonger avance est une vérité triviale en physique, & même en poésie. Du Bartas l'a ainsi habillée en vers d'après Lucrece.

Rien de rien ne se fait ; rien en rien ne s'écoule :
Ains ce qui naît ou meurt ne change que de moule :
Son corps tantôt s'alonge, ores il s'accourcit,
Ore il se fait épais, tantôt il s'étrécit :
Et de vrai, si d'un rien les corps prenoient naissance,
La terre produiroit le froment sans semence,
Les enfans desirés naîtroient des flancs puceaux.
Tout se feroit partout : quelquefois dans les eaux
S'engendreroit le *serf*, sur terre la baleine &c.

. . . .

Au contraire si rien en rien se réduisoit,
Et tout ce qui se touche, & tout ce qui se voit,
A chaque heure perdant quelque peu de matiere,
En fin deviendroit rien . . . . . .
A la longue des monts les hauts faîtes s'abbaissent ;
Mais les creusés vallons de leur perte s'engraissent :
Et ce que le desbort du Rhône & du Thesin
Au champ proche ravit est acquis au voisin.
Le Ciel brûlant d'amour verse mainte rosée
Dans son mari fécond de sa chere épousée
Quelle rend puis après, syringuant ses humeurs
Par les pores secrets des arbres & des fleurs.
Quiconque a remarqué comme une seule masse
De cire peut changer cent & cent fois de face,

Sans croître ni décroître ; il comprend aisément
De ce bas Univers l'assidu changement. . .

. . . .

Rien n'est ici constant : la naissance & la mort
Président par quartier en un même ressort.
Un corps naître ne peut, qu'un autre corps ne meure ;
Mais la seule matiere immortelle demeure &c.

Du Bartas, *second jour de la premiere semaine.*

M. Racine, dans son Poëme de la Religion, se sert de cette vérité pour prouver l'immortalité de l'ame.

Que dis-je ? . . . tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux, sont-ils anéantis ?
D'où nous vient du néant cette crainte bisare ?
Tout en sort; rien n'y rentre : & la nature avare,
Dans tous ses changemens, ne perd jamais son bien.
Ton art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi, qui, riche en fumée, ô sublime Alchimiste,
Dans ton laboratoire invoques Trismegiste :
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel ;
Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel &c.

Il est bon de remarquer que le sens de ce vers *tout en sort rien n'y rentre* est que primitivement tout sort du néant, & non pas que les corps que nous voyons naître soient journellement tirés de ce néant. Si rien à présent ne rentre dans le rien, rien aussi n'en sort. D'aussi beaux vers que ceux que je viens de citer devroient faire appréhender de se ren-

rentrer dans le même ſujet : cependant l'Auteur du Poëme des merveilles de la nature, Poëme immenſe dans ſon ſujet, & plus qu'étroit dans ſon plan, qui demandoit le génie & le ſtyle d'un Buffon, & qui certainement ne l'a pas trouvé, l'Auteur de ce Poëme, toujours eſtimable pour ſon intention, a bien oſé dire :

Dans les corps compoſés que diſſout l'Alchimiſte,
La forme périt ſeule, & la ſubſtance exiſte ;
Rien n'eſt anéanti dans la nature &c.

Et il joint, comme Mr. Racine, une note où il ſe ſert de l'exemple du feu, que j'ai choiſi pour preuve.

(7) *Le fils pourra.* Ceci prouve l'impuiſſance des raiſons de Pythagore pour détourner les hommes de leur goût carnivore. Il a tort d'objecter qu'on peut manger les ſiens : on court ce riſque en vivant de grains & de légumes. Cependant, poëtiquement parlant, ſa plainte a bien de la force.

Prodigue de ſes dons, la terre vous préſente
Une table ſplendide & de ſang innocente.
La brute vit de chair, mais non toute ; aux chevaux
Le ſeul gazon ſuffit ; il ſuffit aux troupeaux.
L'animal d'un inſtinct farouche & ſanguinaire,
Le tigre d'Arménie, & le lion colere,
Le loup, l'ours, n'a de goût que pour des mets ſanglans.

Quel crime d'enfermer d'autres flancs dans ses flancs?
Qu'engloutissant un corps un corps s'en épaississe;
Pour nourrir l'animal qu'un animal périsse! &c.
Ovid. *Métam. liv. XV.*

(6) *La terre stable.* Cette comparaison est d'Ovide qui l'emploie pour une autre image.

Comme la cire prend une empreinte nouvelle,
N'est plus ce qu'elle étoit, semble différer d'elle,
Quoique toujours la même; ainsi l'âme toujours
La même, selon moi, passe en divers séjours. *Ibid.*

(7) *D'Algue couvrir.* Ovide s'est aussi servi de cette induction.

La mer environna Tyr, Antisse & Pharos:
Aucune n'est une isle: & l'on voit dans les flots
Leucade, en sa naissance au continent unie.
On veut que Zancle aussi fût jointe à l'Italie,
Jusqu'à ce que la mer, déchirant ce terrein,
Eût repoussé la terre au milieu de son sein.
Cherche Helice & Bura: ces cités Achéenes
Se trouvent sous les eaux; le nocher, sous ses plaines,
Montre leurs murs plongés & leurs toîts descendus.

(8). *C'est cher morceau.* C'est en regardant ces deux faits comme peu certains que je me permets d'en plaisanter.

(9) *Les Rois tyrans.* C'est à-peu-près l'énumération des mêmes criminels que Virgile place dans le Tartare. *Enéid. liv. VI.*

(10) *Je ne crois point.* Cette mauvaise imagination est rebattue jusqu'au dégoût dans le recueil volumineux de ces lettres juives, cabalistiques, chinoises. L'Auteur, qui se croit philosophe & qui n'est qu'ennuyeux, qui veut être plaisant & qui n'est que ridicule, qui vise à la réputation d'érudit & qui ne mérite que celle de bavard, a cru ce systême propre à égayer ses impiétés. Je ne sais s'il a réussi auprès de quelqu'un; mais ce n'est pas auprès de moi. Au reste c'est ici la pierre de touche de tout faux systême sur l'ame, & la destruction de mes sophismes. La vertu doit être récompensée, & le crime puni. Qui croira mes imaginations? Mon pont & mes fantômes sont bien visiblement des rêves. Mes raisonnemens, qui ont besoin de ces rêves, sont donc encore moins solides. Certainement je me rends ridicule à bien des yeux par le soin que je prends de détruire le peu d'effet que peuvent produire mes sophismes; mais j'écris dans le siecle des égaremens, & j'aime mieux passer pour un sot, que d'en être cru le prédicateur.

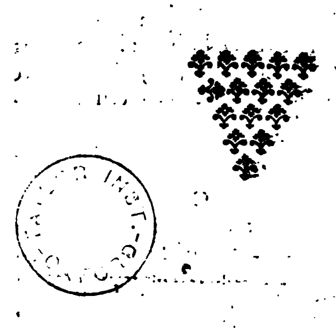
(11) *Je vois pourquoi.* Montagne cite le premier fait, & j'ai vu l'autre.

(12) *Jadis un songe.* Cette comparaison n'est pas sans dessein: elle doit rappeler au Lecteur, qui a déja condamné la personnification d'un paradoxe, qu'il est aussi permis de personnifier une opinion douteuse ou fausse, qu'une erreur de l'imagination.

(13) *La voilà carpe.* Idée prise dans Clau-

dien, dans le second livre de sa satyre contre Rufin. Rhadamante, selon lui, après avoir examiné les forfaits, fait subir aux criminels la peine dûe à leurs mérites.

Il les enchaisne aux corps des autres animaux;
Il enferme dans l'ours les courages brutaux,
Joint le fourbe au renard, aux loups l'affreux sicaire;
Le crapuleux oisif, languissant sedentaire,
Qui dormit accablé sous le vin & l'amour,
A d'un pesant pourceau l'impur flanc pour séjour;
Et l'imprudent causeur, au secret infidele,
Voit punir sous les eaux sa langue criminelle,
Du silence sans fin qu'observent les poissons.
En divers corps chassés, après mille moissons,
Ayant dans le Lethé lavé leur faute entiere,
Hommes, ils sont rendus à leur forme premiere.



CHANT XVIII.

ARGUMENT.

Avec fureur tandis que l'on se bat,
Satan dans l'air tient un vaste sabbat.
Liste des chefs de la chambre cornue.
Martel court, perce, abbat : Lisois le tue.
Nouveau complot du théurgiste Roi :
L'ost Clovisien recule en désarroi.

O vérité, qu'en ce siecle méchant
L'obscur sophisme entoure de ténebres,
Flambeau sacré, que vont presque éteignant,
Du battement de leurs aîles funebres,
Mille hiboux blessés d'un jour gênant,
O vérité, si ma muse volage
De tes atours a pu parer l'erreur,
Pardonne-moi ce poétique outrage :
En te blessant, je m'avouois menteur ;
Et mon langage, à tes dogmes contraire ;

Etoit trop faux pour pouvoir te déplaire.
L'apôtre noir du faux qui peut tromper
Ment de nouveau, s'il veut se disculper ;
Mais le docteur d'un mensonge incroyable,
Qui, dans l'esprit jetant quelque embarras,
Peut le piquer, mais ne l'égare pas,
Ne fut jamais qu'auprès des sots coupable.
Je disois donc, pour revenir au fait,
Que, d'un pas prompt, dans un ordre parfait,
Les deux héros de Bourgogne & de France
Comme deux dieux poussoient leurs combattans :
Ils vont agir ; les camps sont en présence.
L'horreur, l'effroi, parcourant tous les rangs,
Sur tous les coeurs porte sa main glaçante ;
Tout oeil hardi voit la mort menaçante ;
De son pinceau la hideuse pâleur
Plombe les traits ; sépulcrale couleur,
Sous qui la rage allume un feu livide.
Enveloppé d'un nuage de sang,
Le désespoir, le carnage homicide
Et la déroute attendent leur instant :
Et le voici. Les arcs tendus frémissent,
Lancent la mort, & les rangs s'éclaircissent ;
Le sang rougit la poussiere qu'on mord ;

Dans le ſein nud de ces files ſauvages
La fleche aigue entre, perce & reſſort.
Le choc commence ; & la hideuſe mort
S'offre déja ſous d'horribles images ;
On la craint moins : à la voir de ſi près,
L'œil s'aguerrit ; le front brave ſes traits :
Il tonne en vain au pays des orages :
Des morts roulans les plaintives clameurs
Des combattans tirent des cris vengeurs ;
Et, par l'aſpect du ſang qui coule & fume,
La ſoif du ſang avec fureur s'allume.
Tous ces humains, dont les yeux ſe craignoient,
Qui s'ébranlant l'un l'autre ſe plaignoient,
Tremblent de rage, & de leurs yeux dévorent
Ces ennemis qui frappent, qu'ils abhorrent.
Le Bourguignon, fier du nombre, s'étend ;
Sa profondeur & ſon front eſt immenſe.
Malgré les traits, d'un pas ferme, mais lent ;
Tout bataillon ſe dédouble & s'avance....
Tu vois, Clovis, qu'on cherche à t'encerner,
Et ne le vois que pour t'en indigner....
Va, Marcomir, & perçons cette ligne :
Ce jour, pour toi, doit être un jour inſigne :
Que tes archers, que le corps d'Alboin,
Que les frondeurs ſe forment tous en coin.

L'ordre eſt donné : tout-à-coup la bataille,
Qui préſentoit une longue muraille
Qu'en ſe croiſant paliſſadoient les dards,
Change d'aſpect, & de ſes pyramides
Offre par-tout les pointes homicides.
Les javelots, dardés de toutes parts,
Contre un ſeul but alors ſe réuniſſent :
Ces coins cruels ouvrent le front ſerré :
L'ordre ſe trouble, & les vuides ſe gliſſent ;
Mais le malheur eſt bientôt réparé.
Pour balancer cet ordre de bataille,
Il en eſt un à ſa forme oppoſé,
Que le ſoldat a nommé la tenaille :
Le bataillon, en angle diviſé,
Au coin qui perce offre un vuide terrible :
Entre ſes bords, s'il s'avance, on le crible
D'un ouragan de javelots preſſés.
Quand Sigiſmond vit ſes rangs enfoncés,
Il eut recours à l'ordre néceſſaire.
Alors le choc s'échauffe horriblement.
Les chefs pour juge ont pris l'évenement
De ce grand jour funeſte & ſanguinaire,
Et le ſoldat entre dans leur deſſein :
Tout penſer foible eſt ſorti de ſon ſein ;
Dans ce ſein bout la vengeance farouche ;
L'œil noir s'en gonfle ; elle eſt ſeule à la bouche.

On tue, on l'est : le mort est remplacé
Par un vengeur souvent sur lui percé :
Nul ne recule. Apprends-moi donc, ô Muse,
Quel fut le chef le premier renversé,
Qui fit plier sa cohorte confuse.

Le fier Gontran, avantageux bâtard,
Dont le sourcil étonnoit le regard,
Du plus beau fils de la meilleure mére,
De Gondebaud satellite chéri,
Pour but des traits offroit sa taille altiere,
Et le premier versa son sang flétri.

Parmi les siens, sanglant, la voix tonnante,
Baissant sur l'arc une main fulminante,
Il s'écrioit : baissez ce trait vengeur;
Que d'un vol sûr il aille droit au cœur!
Soudain au sien, suivant l'avis qu'il donne,
Un trait arrive, & l'étend sur le front;
Son corps palpite, & son sang noir bouillonne :
On voit sa chûte, & sa suite se rompt.

Jeune Arianir, cette gloire t'est dûe,
Et par ton arc cette troupe est rompue.
Ce brave Tongre, épris du plus beau feu,
A ses yeux même en défendoit l'aveu;
Ce qu'il aimoit, élevé sur sa tête,
Eût jusqu'alors refusé sa conquête.

Mais, décoré de l'honneur éclatant
D'avoir frayé les pas à la victoire,
Ce grand succès eût ennobli son sang;
Et de son cœur, présenté par la gloire,
Il espéroit illustrer le présent.
Il marche donc, pressant son avantage;
Le doux espoir éleve son courage;
Mais dans sa gorge un javelot aigu
Porte la mort, éteint l'amour: il tire,
D'un bras mourant, le trait qui le déchire;
Le fer tiédi cede au sang accouru;
Le jeune amant tombe, sanglotte; expire.
Que de vertus, de crimes, de projets,
Que de beaux jours, de noble sang, d'attraits,
Ces deux fléaux, le hazard & la guerre,
Monstres sans yeux, étendirent par terre!
Tu meurs, Revel, ô profonde douleur,
Au même instant où ta femme fragile,
Et devinant peut-être son malheur,
A dans ton lit placé ton successeur;
Et tu descends au muet domicile,
Sans que l'on puisse, en ton sort ambigu,
Bien assurer si tu mourus cocu!
Hincmar baissé ramassoit une pierre
(Cet Allobroge étoit un grand frondeur)
Lorsqu'un

Lorſqu'un caillou, ſe relevant de terre,
Vint ſe gîter dans toute ſa rondeur,
Dans ce front dur : il eut par ce moyen
Ce qu'il cherchoit, & ne chercha plus rien.
L'affreux Aiſtulphe avoit ſur ſon vieux pere,
Fils forcené, levé la main n'a guere,
Et de ſa langue inſulté ſes vieux ans :
Comme il portoit ſa main contre ſes dents,
D'un gros caillou rudement effleurées,
Sa main reçoit deux fleches acérées
Par qui la langue eſt tranchée en paſſant,
La main punie ; &, le palais en ſang,
Ce monſtre roule, étouffé par la rage
Et le ſang noir qui ſouille ſon viſage.
De toutes parts on s'approchoit pourtant.
A ces archers, dont l'attaque eſt légere,
Va ſuccéder un choc plus conſiſtant :
Ces corps, armés de hache mortuaire
Et de tout dard qui ne ſe lance pas,
Vont commencer les furieux combats
Où l'œil ardent choiſit ſon adverſaire,
Où tout dépend de l'épée & du bras,
Où pleut le ſang, où l'on ne fait un pas
Que ſur le corps de l'ennemi qu'on perce,
Où l'on périt à moins qu'on ne renverſe.

(1). La froide horreur (spectre aux membres mouillés
Du sang impur de ses lambeaux souillés,
Pâle, poudreux,) par l'odeur attirée,
Vient dans le sang laver ses bras affreux,
En vient tremper ses terribles cheveux,
En rassasier sa soif dénaturée.

Ce fut alors que le prince de l'air,
Le noir rival du genre humain qu'il perd,
Le dieu du Styx, traversant son domaine,
Fixa son vol sur la sanglante plaine.
Dans l'avenir son œil, quoique borné,
Vit ses revers, si, dans ce jour funeste,
L'heureux succès sert le Roi qu'il déteste,
Si de lauriers Clovis est couronné.
Celui dont l'œil assemble les nuages,
Qui dans leurs flancs concentre les orages,
Sur la mêlée en épaissit soudain
Un noir amas, une voûte bleuâtre,
Ceintre de mort, bien digne du théâtre
Où se donnoit le spectacle inhumain.

Sur cet olympe, ayant aux pieds la foudre,
Assis en dieu sur un trône d'azur,
Et des enfers portant le sceptre obscur,
En grand conseil Satan voulut résoudre
Sur les moyens de nuire au Roi François :

Sur-tout il veut, dans les dieux ses sujets,
Consulter ceux que le Germain sauvage
Prend pour objet de son cruel hommage,
Puisque sur eux doit retomber l'outrage
Du changement du culte de Clovis.
: Au Dieu du Roi les peuples asservis
Portent toujours leur encens dans le temple
Dont les autels conduisent aux honneurs,
A la fortune, au but de tous les cœurs *.
On pousse enfin la foule avec l'exemple.
Ils alloient donc tomber deshonorés,
Ces dieux Germains par les Francs adorés.
Le dieu de l'air à ses pieds les appelle.
Pour s'avertir, la troupe incorporelle
N'a point besoin du secours de la voix:
Quoique les dieux s'en servent quelquefois,
Des bouts du monde ils parlent, ils s'entendent,
Et d'un clin d'œil à leurs desirs se rendent.
Près de leur chef arrivant tous de rang,
Du noir conclave ils remplissent le flanc.
On reconnoît à leur pâle figure,
Aux noirs éclairs de leur œil menaçant,
A leur grossiere & terrible stature,
Qu'ils sont les dieux d'un peuple ami du sang;

* Le repos.

Sur des carreaux de nuages, solides
Sous le poids nul de ces maîtres des airs,
Ils vont asseoir leurs majestés livides:
Leur pied, qui foule un parquet gros d'éclairs,
D'un de leurs pas met en feu l'Univers.
(2) Le vieux Thuiston à leur tête s'avance:
De son fils Mann la triple descendance
Lui sert de suite, & s'assied près de lui.
Après ces dieux parut Wodan, celui
Que le Romain prit pour le prompt Mercure;
Mais dieu guerrier: dans sa forêt obscure,
Où le Semnone entre les bras liés,
Pour l'honorer par ce maintien servile,
Le sang humain des sapins teint les pieds.
Près du cruel, déesse plus facile,
S'assit Frea, germanique Junon,
Qui de l'hymen protégeoit l'union.
(3) Chez les esprits d'incorporelle essence
Des deux états regne la différence.
Faits pour s'aimer, créés pour le bonheur,
Quoique depuis plongés dans la torture,
Ils ont reçu de leur divin auteur
Du sexe humain l'imitation pure:
Leur union, où la chair n'entroit pas,
Etoit le nœud de deux êtres aimables,
Dont l'un fut fait pour offrir plus d'appas,

L'autre des dons aux appas préférables;
Dont l'un aimoit, l'autre approuvoit l'amour;
L'un prévenoit par des soins agréables,
L'autre attendoit, mais aimoit à son tour.
A ses côtés, un vaisseau sur la tête,
(Comme Cybele au front de tours chargé)
Marchoit Isis, reine de la tempête
Et des nochers, dont le Sueve, ombragé
Du noir couvert de la forêt profonde,
Tient qu'émana l'art de marcher sur l'onde.
Tir la suivoit: suivi d'Herkoull, celui
Qu'on confondit avec le fils d'Alcmene;
Bien différent: mais, guerrier comme lui,
Des combattans ce dieu terrible appui
N'exigeoit point une victime humaine;
On l'appaisoit avec un sang moins cher:
Dans son bocage, au-delà du Weser,
L'animal seul tomboit en sacrifice.
Dans un combat, c'est lui qu'on rend propice,
Quand l'air qui tremble horriblement rugit
Des tons sacrés du belliqueux Barrit.
Dieu plus terrible, implacable génie,
Du front neigeux de la tonnante Hècla,
Ou de ce lac dont l'onde pétrifie,
Accourt le roi de l'heureux Valhalla,
Le sombre Odin: à sa suite vola

Thor, dieu des vents, armé de sa massue,
Dard qui retourne au bras qui l'a lancé,
Et dont le flanc, d'un ceinturon pressé,
Reprend par lui sa vigueur abattue.
Le dieu des eaux, Niord, au front glacé;
Heimdal, gardien de l'arcade céleste,
Tenant le glaive & son clairon aigu
Du pôle arctique à l'austral entendu;
Puis Iduna, nymphe riante & leste,
Portant ses fruits antidote vital
Contre ton souffle, ô vieillesse funeste;
Et Loke enfin, le digne dieu du mal,
Beau de figure, & de monstres le pere.
Herte s'assied: déesse de la terre,
Des bois ceignoient sa tête, & des moissons
Chargeoient son cou; de blonds cheveux féconds,
De veines d'or, des métaux qu'il enserre
Son sein humide étoit tout sillonné,
Son flanc de feux brilloit environné:
Elle a placé dans les bosquets d'une isle,
Au bord d'un lac, son chariot divin
Que suit Reudigne, Eudore, Anglois, Varin;
Lorsque ce char sort de l'ombreux asyle,
Ou quand il rentre, il est, dans un lac saint,
Loin de tous yeux, lavé par un esclave

Bientôt plongé dans l'eau dont il le lave.
Reine des lieux dont les peuples errans
Sont partagés en deux classes égales,
Qui tour à tour ou cultivent les champs,
Ou vont cueillir les palmes martiales,
Dans le conseil arrive Baduena.
Tu vins aussi, savante Tanfana,
Tenant en main ta baguette augurale:
Cette déesse est irritée & pâle;
Le souvenir de son temple détruit
Presse son cœur, dans ses sombres yeux luit.
De la Vartha, des bords de la Visture,
Deux jeunes dieux, Alcis, couple gemeau;
Viennent grossir le conciliabule.
Nocturne dieu, triste dieu du tombeau;
Dis s'avança: chez le Gaulois crédule,
De ce dieu noir naquirent les mortels.
Mais tout brilla dans ce concave espace,
Quand Bélénos, dieu du jour, prit sa place.
Il fut suivi de tous ces dieux cruels
Qu'on honoroit en brûlant leurs statues,
Vastes prisons de souple osier tissues,
Qui receloient dans leurs féroces flancs
Les corps liés de maints captifs hurlans.
Ces dieux assis, leur Soudan formidable,
Le front caché sous un nuage ardent

D'où part l'éclair & le foudre grondant ;
Turban terrible, à ſon front convenable,
D'une voix ſombre, & pourtant vénérable,
Leur adreſſa ce diſcours irrité.

Rivaux du Ciel, & Monarques du monde,
Princes des airs, & puiſſances de l'onde,
Dieux immortels, malgré l'adverſité,
Vous le ſavez, ſi notre antique haine,
Croiſſant toujours, pourſuit la race humaine ;
C'eſt ſans haïr cet homme malheureux,
Trop vil objet de la haine des dieux :
C'eſt un tyran, qui de l'homme eſt le pere ;
Qui nous le rend un enfant de colere ;
Et l'Eternel eſt le ſeul but des coups
Que, pour lui ſeul, l'homme reçoit de nous.
De l'être obſcur qui rampe ſur la terre
Que nous importe & l'hommage & l'encens ;
Que de nos mains il craigne le tonnerre,
Et que ſa voix nous nomme tout-puiſſans :
Purs immortels, tout déchus que nous ſommes,
Notre deſtin dépendroit-il des hommes ?
Mais qu'un tyran, qui vouloit des autels ;
Prétention qui choqua nos courages,
A notre place éleve des mortels
Intrus par lui dans les céleſtes plages ;

Au prix honteux de quelques vains hommages,
Sénat de dieux, c'eſt ce que de tout temps
Ont empêché vos ſoucis prévoyans.

Tantôt, de l'homme aveuglant la paupiere,
Vous fûtes, dieux, craints ſur la terre entiere;
Tandis qu'en vain Jéhovah l'éternel,
Multipliant les bienfaits, les miracles,
Et la menace, & de flatteurs oracles,
Crut attacher un peuple à ſon autel,
Et qu'à ſa honte il vous vit ſans obſtacles
Ravir le rang qu'il vouloit d'Iſraël.
Tantôt, de l'homme égarant la foibleſſe,
Vous le privez du fruit de la tendreſſe
D'un Dieu pour lui mort comme un criminel.

Mais quoique un ſang ſi pur ſoit inutile
A cet eſclave à vos projets dociles,
Que les lauriers du vainqueur mort en croix
Laiſſent la terre aſſervie à nos loix,
De cette croix, dieux, vous pouvez m'en croire,
Il faut pourtant redouter la victoire
Et l'arrêter. Je prévois que des Francs,
Dieux mépriſés, vous n'aurez plus d'encens,
S'il faut qu'enfin leur Roi vainqueur obtienne
De votre aveu la main de ſa chrétienne.

Vous entendez les cris des combattans;

Et ce grand jour du Monarque de France
Comble à jamais ou détruit l'espérance.
Secondez donc ses ennemis nombreux ;
Conseillez-les, mêlez-vous avec eux ;
Fuyez l'éclat pourtant dans leur défense ;
N'employez point cette vaste puissance
Qui troubleroit la paix des élémens ;
Marchez dans l'ombre, & sur vos mouvemens
N'arrêtez point l'œil toujours implacable
De ce Très-Haut qui, s'il se croit bravé,
Sort promptement d'un repos favorable.
L'homme, par vous contre lui soulevé,
De ce dur maître éprouve la vengeance ;
Il le punit d'une peu libre offense :
Employez l'homme, & de son Dieu vengeur
Faites qu'il aille éveiller la fureur ;
Mettez aux mains l'auteur & son ouvrage :
Que l'un se venge, & que l'autre l'outrage
Par vos seuls soins, pour votre seul plaisir.
Sous le fardeau de mon immense empire
S'il est pour moi quelque instant de loisir,
Je soutiendrai les conseils que j'inspire.
Dieux, vous savez ce que j'avois à dire.
A ce discours, dans les yeux du Divan
On vit briller l'horrible amour de nuire,

L'espoir de plaire à son pervers Soudan.
Pars satisfait, répond le seul Wodan ;
Sois obéi. Clovis va nous combattre :
Si l'homme échoue, un Dieu pourra l'abbattre.
Un sourd murmure applaudit à ces mots :
Et tous ces dieux, artisans de nos maux,
Sur la mêlée, en perçant leur nuage,
D'un vol cruel fondent comme un orage.
Quel doux spectacle a frappé leurs regards !
Dans tous les rangs que ces monstres parcoururent,
Ils sont trempés de ce sang qu'ils savourent ;
Leurs pieds maudits foulent des troncs épars ;
Leur cruauté sonde d'un œil féroce
La profondeur d'une blessure atroce ;
Et leur oreille avidement saisit
D'un flanc percé, d'un mourant qui transit,
Le dernier souffle & la plainte étouffée.
La main alors au carnage échauffée,
L'homme abruti les servoit à souhait.
Pâle, écumant, & n'ayant pas un trait
Qui n'annonçât la rage déchaînée,
Suivi du Rethe à la main forcenée,
Gondioch crie & pousse, est repoussé
Par Arbogaste, adversaire capable
De corriger ce farouche insensé,

Ainsi que lui n'étant trop pitoyable.
Gondmar guidant un profond bataillon
Des guerriers d'Arles & de ceux d'Avignon ;
De Montpellier, de Marseille la noble,
Des montagnards levés près de Grenoble ;
Avoit en tête Aurele & ses Gaulois.
Le héros noir, Martel, contre Lisois
Avoit conduit une Helvétique masse
De bras nerveux, de grands corps sans cuirasse,
Qui de plier ignorent tous l'affront,
Que l'on ne fait tomber que sur le front.
Par-tout étoient Clovis & Sigismond.
A Genobalde, à ce guerrier doux ; sage
Et valeureux, le sort voulut choisir
Pour concurrent l'aimable Vindemir,
Doux, vertueux, vaillant, & de son âge.
Il conduisoit l'Allobroge indigent,
(3) Ces hommes durs faits aux neiges Alpines,
Et ceux du val des montagnes Télines.
Dans tant de mains le sabre diligent
Tranche des jours, & moissonne des vies,
Comme la faux des avoines mûries.
Je n'ai point dit qu'à côté de Martel
Viridomare, au sein du champ cruel,
Au fer aveugle exposant tous ses charmes.

Se signaloit comme ce noir guerrier.
A ses genoux, en vain mouillés de larmes,
Sa jeune épouse, attestant ses alarmes,
De sa main foible ôta trois fois l'acier.
Mais, invincible à la voix qu'il adore;
Des voluptés dont à sa courte aurore
Un époux cher par l'hymen est comblé
Viridomare aux combats a volé.
Au guerrier noir il se fit reconnoître;
Il se jeta dans ses bras étonnés.
Il prit au choc son bienfaiteur pour maître:
Sur les beaux jours qu'il rendit fortunés
Martel veilloit en ange tutélaire:
Il se donnoit le plaisir supérieur
D'agir en dieu, d'assurer un bonheur
Peut-être encor à son bonheur contraire!
Il se rendoit respectable à ce cœur
Qu'il adora: pour le sien quel salaire!
L'amour à peine est un bien plus flatteur.
Son œil rapide, inquiet & vengeur,
Ne fixoit pas un tremblant adversaire,
Qu'il ne revînt chercher le jeune époux:
Il le vengeoit; il recevoit les coups
Tournés sur lui: sous cette ombre terrible
Le beau guerrier devenoit invincible:
Sort par le bras dont il combat couvert,

Son feu l'emporte, & cet appui le perd.
L'ardent Lisois de sa main fulminante
Venoit d'ouvrir un guerrier en deux parts :
Ce malheureux tombe sous ses regards :
Loin de pâlir de la plaie effrayante,
Le bel époux du bras dont elle part,
Poussé d'un dieu, sur sa trop foible tête
Veut attirer la mortelle tempête.
Alors Martel combattoit à l'écart.
Herkoull, qui veut que, tombant sans défense,
Viridomare au cœur du héros noir
Mette en mourant une ardeur de vengeance
Qui de son bras redouble la vaillance,
Au doux guerrier donne le traître espoir
D'abbattre un bras qui va trancher sa vie.
Jusqu'à Lisois il perce avec furie :
Un coup pesant sur son front orgueilleux
Du lion Franc fixe sur lui les yeux :
Le fer suit l'œil : surpris de son audace,
Plongeant son glaive à travers la cuirasse,
Lisois lui dit : mesure tes exploits
A ta vigueur, & reconnois Lisois.
Déja la mort, d'un si beau sang vermeille,
A la bravade a fermé son oreille ;
Et, l'œil éteint, & perdant tous ses traits,

Pâle où brilloient tant de roses fleuries,
Viridomare a vécu pour jamais.
Coupable fer, aveugle fer qui mets
L'éternel sceau sur ses lévres flétries,
Du même coup quelles lévres chéries
Tu fermeras : mais après quels regrets !
Tu vois sa chûte, ô Martel, & tu cries ;
Et devant toi tout tombe massacré :
Ta sourde voix est l'accent des furies ;
Ton cœur bondit, quoique d'horreur serré.
 Lisois l'attend : il voit qu'on le menace ;
Pour le combat il élargit la place,
En moissonnant les guerriers de Martel.
 Monstre abhorré.... cria l'homme cruel,
Quoique ton sang ne puisse satisfaire
Au sang chéri dont s'est rougi ton bras,
Meurs cependant, & que ton vil trépas
Calme un moment la soif de ma colere !
 Oh, dit Lisois, ce sang si vil est cher....
Et je le vends ce prix : son large fer
Avec le mot fond sur l'homme sinistre.
Sur une outarde ainsi du haut de l'air
Fond l'oiseau fier du foudre aîlé ministre.
Mais par Herkoull le coup est amorti.
Ce même dieu du guerrier garanti
Redouble l'ire & la vigueur : il frappe

Le front du Franc, étourdi ſous l'acier ;
(4) Dont par le nez le ſang meurtri s'échappe,
Qui, pâliſſant, ployant ſon chef altier,
D'un œil qui pleure, enveloppé de voiles,
Voit à ſes pieds un champ ſemé d'étoiles.
Alors on vit pour la premiere fois
Un bras frapper impunément Liſois.
D'un meilleur coup le guerrier noir s'apprête
A détacher le tronc d'avec la tête.
Mais, dans le ſein du bataillon, honteux
Qu'on ait frappé ſon grand chef à ſes yeux,
Liſois eſt mis à l'abri de ſa rage.
Tel, de pouſſiere élevant un nuage,
Dans Ottumba, l'Indien brave, mais nu,
D'un rang entier par le foudre abbattu
A l'Eſpagnol déroboit le ravage,
Et s'attiroit l'Européan orage,
Cherchant la mort pour cacher qu'il mouroit :
Tel de Liſois le ſoldat l'enſerroit,
Brûlant de rage, & toujours intrépide,
Quoique confus. Mais Martel qu'un Dieu guide,
Martel que ſuit un troupeau de héros,
Martel plus plein de douleur & de rage
Que n'eſt gonflé le dangereux nuage

Qui par sa trombe a bu les âcres flots,
Fait de la mort par-tout tomber la faux:
Sa voix, son bras, son foudroyant visage
Presse le trouble, attise le carnage.
Tel à Crecy, sous un harnois pareil,
Brisoit les rangs, de sang François vermeil,
Le fils du Roi qui d'une beauté fiere
Eternisa la chaste jarretiere.
Tel fond Martel: il gagne, à pas sanglans,
Un sol caché sous des corps palpitans.
Or du combat telle est par-tout la face:
L'ennemi cede où Clovis frappe & passe;
Mais nulle part il n'est bien renversé,
Et le Franc s'ouvre en maint endroit poussé.
Le Roi bouillant avec douleur l'observe,
Et fait donner l'ordre au corps de réserve.
Il fut formé des bataillons Flamands
Et des sujets du traître Roi du Mans:
De l'Austrasien ils sont les dignes freres;
L'un est sorcier, les autres sont faussaires.
Le magicien, au plus fort du combat,
Machine à part quelque exploit scélérat,
Un des grands coups de la science noire,
Qui détermine une lente victoire.
En ce moment, favorable au démon,
Wodan l'aborde & le Gaulois Pluton.

Wodan lui parle : ô des dieux choix indigne,
Par leur pouvoir mortel jadis insigne,
Vil maintenant ; qu'as-tu fait d'Auberon ?
N'a-t-il reçu la clé des noirs abysmes,
Ne voit-il point d'astre assez lumineux
Qui ne pâlisse à ses ordres sublimes,
N'est-il le Roi des sublunaires dieux *
Dont les flambeaux, le souffle impérieux
(5) Souillent un cœur étonné de ses crimes,
Que pour rester spectateur incertain
Dans un combat dont l'honneur doit dépendre
De son clin d'œil, d'un signe de sa main ?
Où tu parois, quel mortel peut prétendre
A des succès, ou sans ou malgré toi ?
Et tu balance, & ton ame en tumulte,
Reine du monde, examine & consulte,
Peut-être sent la honte de l'effroi !
Rassepis tes sens, sors d'un trouble servile :
Et, pouvant tout, ose au moins le facile.
Clovis pressé, s'il n'est aidé, périt :
Il a recours aux ressources dernieres,
Et son secours dépend de tes deux freres.
Ecoute, & suis ce qu'un Dieu te prescrit.
Il faut nous suivre, & qu'à ta voix Ranchaire

* Nos passions.

Et Cararic, quittant ses intérêts,
Privent Clovis de leur bras nécessaire.
Oseras-tu tenter ce coup vulgaire,
Toi dont le foudre & la mort sont sujets ?
Humilié d'un discours qu'il dévore,
Auberon courbe un front obéissant
Devant le dieu qu'il hait & qu'il honore.
Tels sont les nœuds d'un commerce méchant ! ...
Pour qu'il perçât aisément la mêlée,
Le dieu des morts sur son front obscurci
(6) Mit son noir casque au pennache noirci,
Ombre par qui toute vue est voilée.
Il suit ces dieux parmi l'affreux cahos :
Ses pas troublés ne portent point à terre,
Mais sur des morts, des casques, des chevaux
Qui, forcenés, se roulans sur le dos,
Sont aux blessés plus cruels que la guerre.
Plus d'un mourant sous son pied meurtrier
Meurt, étouffant à son souffle dernier.
Il sort, hideux, ruisselant de carnage,
Tel que sortit d'un baptême apostat
Cet Empereur fanatique, & si sage,
Fumant du bain où son front renégat
Crut du chrétien perdre le caractere.

Le Mage arrive aux tentes de Ranchaire.
Alors les dieux à ſon eſprit mauvais
De leur complot laiſſérent le ſuccès.
Ils penſoient bien : non-ſeulement le Mage
Retint le bras de ſes freres oiſifs,
Mais, ajoutant à ſon traître meſſage,
Par ſes diſcours faux & perſuaſifs,
Il les portoit à frapper par derriere
Clovis bleſſé d'un glaive auxiliaire.
Alors ce Roi, fortement occupé,
Par un courier au viſage frappé,
Reçoit l'avis que Liſois eſt en peine,
Que ſon corps cede... O vengeance!... il eſt mort,
Bleſſé du moins, s'écrie avec tranſport
Le Roi, qui ſait qu'à l'ardent Capitaine
Céder un pas lorſqu'il faut avancer
Eſt plus pénible, eſt choſe moins faiſable
Que poil à poil peler la barbe au diable!
Devers Liſois on le voit s'élancer;
D'un bond hardi, ſon courſier ſaute & foule
Le bouclier, le front du chef hautain,
Et du ſoldat, briſé d'un pied d'airain;
Le mur des rangs ſous ſon poitrail s'écroule:
Et dans les mains du Roi, reſplendiſſant
De ce pavois, le don du Tout-puiſſant,

Flamboie un glaive émule de la peste;
Sifflant acier, pareil au vent funeste,
A Samiel, fils impur de l'Eté,
Qui, fléau craint dans le golfe Persique,
Dissout le corps qu'a, d'un souffle, infecté
Du lourd zéphir la bouche tabifique.
Ne me dis point, Muse, qui veux finir,
Ce qui tomba sous le bras héroïque,
Avant qu'il pût à Lisois parvenir;
Qu'il éventra le gros Bedon Eurique,
Et Roholdan qui, pour sauver ses jours,
Au sang d'un homme eut un cruel recours,
Persuadé qu'une étrangere vie
Acquitteroit la sienne envers ses dieux:
Clovis, fendant son crâne jusqu'aux yeux,
Le détrompa de sa doctrine impie.
Ne me dis point qu'il balafra Ruffieux,
Sans ce malheur ja très-disgracieux;
Qu'il renversa le Goth Récessuinde,
Roch le Ribaud, le fripon Chaidassuinde,
Qui, dans l'Egypte, où l'on pendoit les roux,
Eût expiré de la mort convenable
A sa laide ame, à sa face pendable.
Ne parlons point du furtif Castelroux,
Enfant de l'or & d'une fille mere,
Ainsi que maint qui ne s'en doute guere,

A qui Clovis jusqu'à l'oreille ouvrit
Ce par où l'homme & parle & se nourrit;
Ni de Raoul, ce lourdaut, ce franc âne,
Bravant l'acier s'émoussant sur son crâne,
Tel qu'au Brésil l'ont, dit-on, les humains,
Comme l'avoit le fils du Roi d'Espagne,
Mons Ferragus, l'appui de Charlemagne *.
Il élevoit un gros sabre à deux mains,
Dont il vouloit faire deux Rois de France:
Soudain il sent tomber ce sabre; il va
Pour ramasser son arme en diligence,
Lorsque sans mains mon gros sot se trouva;
Tel que le marbre, antique récompense,
Qu'au pur Dicaste à Thebes on éleva.
En cet état ramasser quelque chose
Lui paroissant avoir son embarras,
Il se recule, & tombe à quelque pas.
Voilà qu'Adlard au nez croche & grêle ose
Devant le Roi planter son minois sec;
Dans sa main choit nez, & menton avec.
Clovis enfin jusqu'à Lisois traverse.
A son oreille, étonnée encor, perce
Un cri martial que poussent ses soldats,
Fiers du secours du monarchique bras.
Lisois s'éveille, & d'abord voit qu'il cede,
Puisque son Roi, qui l'a vu, vient à l'aide.

* Roland.

A l'œil d'un maître il ne parut jamais
Qu'avec le front que donnent les succès :
Que devint-il ! La honte du courage
D'un rouge ardent obſcurcit ſon viſage,
Sort en éclairs de ſes ſourcils froncés,
Donne à ſes yeux des larmes qu'il dévore,
Fait treſſaillir ſes membres courroucés,
Dans ſon grand cœur met plus de trouble encore.

Et votre Roi voit plier enfoncés
Des bataillons jadis ſa confiance,
Dit-il aux ſiens ? ... Votre prééminence
Sur ces ſoldats qui connoiſſent la peur
Eſt donc perdue, ainſi que votre honneur ?
Perdons la vie ; ou qu'un effort vengeur
A notre Roi nous faſſe reconnoître !
Vaincre eſt aiſé ſous les regards d'un maître.

Juſqu'à Martel, en tenant ce diſcours,
Liſois perçoit en égorgeant toujours ;
Et ſon courroux & ſa dextre cruelle
Paſſoient beaucoup la puiſſance mortelle.
Ce qu'il cherchoit eſt au bout de ſon fer :
Ce fer ſanglant tombe, en déchirant l'air,
Sur le cimier du guerrier funéraire ;
Le timbre s'ouvre, &, tombant en arriere,
Martel offroit ſa gorge à découvert ;

Par le chemin à sa fureur ouvert
Le fer se plonge ; une source bouillante
Du Franc vengé rougit la main fumante.
Martel palpite, & du sang qu'il vomit
Souille sa tête, &, se roulant, gémit.
Lui, qui cherchoit la mort à la poursuite,
Se plaint, trouvant ce qu'il vouloit avoir.
Soudain le trouble est tombé sur sa suite.
Mais on la peut briser, non mettre en fuite.
C'est donc alors que du glaive on peut voir
L'effet hideux, l'effroyable pouvoir;
D'un cœur ouvert le sang coulant à l'aise,
Un front fendu, sur les yeux retombant,
Entre deux os un sabre se cassant,
Dans une bouche un fer qui s'emmortaise,
Des intestins échappés de leur flanc,
Odieux objet, blessure Japonoise,
Ici la chair déchirée en lambeaux,
Là les tronçons de membres en monceaux,
Par-tout le sang, la terreur & la rage.
Il est un point où cede le courage:
Lisois y mit ses terribles rivaux.
Alors le Roi, qui voit rompre leurs files,
Sur son sujet tournant des yeux contents,
Lui dit: fais trêve à tes coups éclatants,
Et, signalé par les coups difficiles,

Laisse

Laisse frapper des bras moins importans ;
Des jours chéris, à ton Monarque utiles,
Brave Lisois, sois ménager : je vais
Tenter ailleurs d'égaler tes succès.
Comment tenir contre l'ardeur fougueuse
Dont Lisois brûle au compliment royal !
Mais sous lui seul la bataille est heureuse :
Par-tout le Roi voit tourner tout très-mal.
« Ces noirs esprits de malice & de rage,
Des Bourguignons rehaussant le courage,
S'étant glissés dans leurs cœurs acharnés,
Horriblement brunissent leur visage,
Arment leurs yeux de regards effrénés,
Et, dans leurs traits effaçant la nature,
Des dieux d'enfer leur donnent la figure.
Le Franc, qui voit, dans leur aspect affreux,
Les traits sacrés de ses dieux implacables,
Le Franc, frappé, croit combattre contre eux :
Dans ses rivaux il cherche ses semblables ;
Il n'en voit plus : ces guerriers indomptables,
Par l'œil vaincus, ne vendent plus leur sang ;
Et la terreur change en foibles victimes
Les rangs pâlis de mortels magnanimes,
Armés d'un glaive inutile à leur flanc.
Où la terreur ne fait point ce ravage,
D'autres malheurs triomphent du courage,

Ici l'on marche avant l'ordre attendu;
Un dard, guidé par une main secrete,
En a percé le porteur interprete:
Là l'ordre arrive, & n'est point entendu.
En vain Aurele épuise sa prudence,
Et sa valeur, & celle des Gaulois,
Armé d'un fer, dont l'occulte influence,
Plus que son bras, a part à ses exploits,
Le fier Gondmar, sous qui tout se renverse,
Ouvre les rangs, s'y promene, & disperse;
Rien ne résiste: il en est peu surpris,
Etant de ceux qui s'estiment leur prix,
Au petit moins; & son cœur, qui s'éleve,
Devient tout gros du pouvoir de son glaive.
Tel, aux ressorts de son cerveau rêveur,
Maint politique, arbitre de la terre,
Homme à son gré faisant aller la terre,
Croit que l'on doit l'évenement flatteur
Dont la folie est le réel auteur;
Tel riche amant, qui paye, & qui croit plaire,
Change en faveur ce qui n'est qu'un salaire,
Sur ses attraits mettant l'effet de l'or;
Et tel l'auteur, de sa piece idolâtre,
D'un court succès, qu'il doit au seul théatre,
Sort tout gonflé, mais point content encor.
Devant Gondmar cependant que tout s'ouvre,

Cloderic tâche à pousser jusqu'à lui.
Il blesse, il tue : en tuant il découvre
Le Roi qui vient apporter son appui.
Vaincre à ses yeux ce rival remarquable,
Est un espoir qui brûle tous ses sens.
Son zele rend son bras insoutenable ;
Tout fuit ou cede à ses coups terrassans.

Avez-vous vu par fois, dans une presse,
De ces grands corps aux coudes repoussans,
Fiers de leur taille, aux gens de courte espece
D'un haut-le-corps faire baiser leur dos,
Et, l'écrasant, du peuple ouvrir les flots ?
Tel Cloderic, apperçu du Monarque,
Va se poussant : son maître le remarque :
Il joint Gondmar, le prévient, & tout net
Lui porte un coup qui du glaive magique
Coule & descend sur le dur gantelet.

Ce coup pesant eut un divers effet ;
Gondmar du bras devint paralytique ;
Mais la vertu du glaive diabolique
Fit rompre en trois celui de Cloderic.
Se dévorant d'un oeil de basilic,
Mes deux rivaux, l'un sans main qui remue,
L'autre sans glaive, ont un combat de vue ;
Mais Cloderic le finit le premier :
De son rival il vit pendre l'acier ;

Il s'en saisit, il en casse la chaîne
Et s'en rend maître ; il s'en sert à l'instant,
Et, de Gondmar coignant la tête vaine,
L'œil à l'envers sur son ventre il l'étend :
Puis il se met sur la route sanglante
Qu'ouvre du Roi la dextre exterminante.
Lui seul le suit ; son seul glaive enchanteur
Du fer royal égale la fureur ;
Et, de Clovis s'il peut suivre la piste,
C'est par un glaive à qui rien ne résiste.
Quels coups ce jour, ô grand Roi, tu frappas !
A ses drapeaux la victoire infidelle,
Applaudissant aux œuvres de son bras,
En le quittant se trouvoit criminelle,
Le regardoit, & suspendoit son aîle.
Oh, s'il eût pu, se séparant en trois,
Mettre Clovis en tout autant d'endroits,
Malgré deux Rois, le nombre, & la gent noire,
Il arrachoit la palme à la victoire !
Mais c'est par-tout du trouble à réparer,
Tandis qu'il pousse une route pénible,
Il voit Gondioch, à grands cris, pénétrer
Par trois côtés sa phalange inflexible.
Les Bourguignons, dans le fracas du choc,

Avec fureur crioient : à Gondioch.
Lors Cloderic, voisin du Roi terrible,
Qui sur Gondioch lance un œil foudroyant,
Frappé du nom du mortel effrayant,
S'adresse au Roi : si ton glaive invincible
Peut me céder cet ennemi fougueux,
Digne en effet que ton glaive l'immole,
En me teignant de son sang orgueilleux,
J'acquitterois une ancienne parole,
Et vengerois la mort d'un malheureux.
Clovis l'approuve & lui trace la voie :
Sang noble & vil de son glaive est la proie ;
Gondioch est joint : le Roi, non sans regret,
Laisse sa tête aux coups de son sujet.
Mais Gondioch, qu'un sang si noble altere ;
Sur le héros, prompt comme la panthere,
S'élance, & dit : si tu m'as craint, péris ;
Meurs, si tu peux m'éviter par mépris.
Sur l'écu d'or son sanglant cimeterre
Tombe, étincelle, & brise comme verre.
Cet accident le priva de l'honneur
D'être écrasé d'une dextre royale :
Ce qu'un mort tient sans doute à grand malheur.
Egorge-moi cette bête brutale,
Dit le héros ; car ce tigre Gondioch,

Grinçant de rage ; ayant brisé son glaive,
Qui, méprisé, de forcener acheve,
De sa poignée avoit lancé le bloc
Au noble nez qui sût parer le choc.
Le jeune Franc, tout bleu d'ire griéve,
Voyant l'affront fait à son Souverain,
Serre son sabre à s'en meurtrir la main ;
Et, l'abattant, sacrilége vilain,
Creve, dit-il ; dans l'enfer, ta patrie,
Va t'enfourner, ame de sang pétrie !
Malgré l'effet de l'acier enchanteur,
Du horion malgré la pesanteur,
Qui de Gondioch meurtrit l'offensé hure,
Il tombe à peine, & le fiacre encor jure,
Sous son genou fixant son noir poitrail,
Et du larynx bouchant le soupirail.
Le Franc vengeur, du casque qu'il fracasse,
En l'écorchant, tire la laide face
Que le sang teint d'un brunâtre corail.
Il ouvrit l'œil : soudain le vainqueur pointe
Son glaive aigu justement dans le trou
Que fait la gorge à la poitrine jointe.
Puis il lui dit : vorace loup-garou,
Qui comme l'eau versas le sang de l'homme,
Qui savouras le plaisir d'égorger ;
De tes forfaits tu vas payer la somme :

Buveur de sang, mon bras va t'y plonger;
Ta juste mort, en consolant le monde,
De son horreur n'absoudra point ton nom;
Et, mort maudit, chargé d'exécration,
L'exécration sous la tombe profonde
Bourellera ton âme vagabonde.
Des assistans la vive occupation
Permit au Franc de tenir ce langage.
L'âme féroce, attentive au sermon,
Se remontroit sur l'horrible visage:
Elle pouvoit sentir la mort: le Franc
Ouvre en sa gorge un beau canal au sang;
Parmi ses flots l'ame rouge & sauvage
S'enfuit au diable, & tombe dans l'étang
Où ces fléaux de la terre éplorée,
Rois conquêtans, assassins & héros,
Boivent le vin d'une coupe empourprée,
Sont déchirés des éternels couteaux
Et fouets de fer de spectres leurs bourreaux....
Mais l'enrouement prend qui si long-temps chante,
Et qui dit bien, mais dit trop, impatiente.

Fin du Chant dix-huitième.

REMARQUES.

(1) *La froide horreur.* Je n'ai pu me cacher que cette image est du moins aussi proche du dégoûtant que du pathétique ; mais, comme j'étois persuadé que, si elle n'étoit pas vicieuse, je n'étois pas le premier habile à l'employer, ni le premier mal-adroit qui s'en servît, si elle étoit défectueuse, au lieu de la retrancher, j'ai cherché un exemple qui fût une espece d'excuse, ou une autorité : je l'ai trouvé dans la piece qu'on attribue à Hésiode, & qui a pour titre *Bouclier d'Hercule*, quoique le véritable sujet de ce morceau soit le combat de ce héros, fils de Jupiter, contre Cignus fils de Mars : il est bien vrai que la description du bouclier est une épisode qui l'emporte sur le fond. Il y a apparence qu'Hésiode a voulu donner le pendant du bouclier d'Achille. Longin en a blâmé la description de la déesse *Achlis*, & il y auroit d'autres endroits à relever ; mais en général la description est vive & variée ; il y a une très-grande ressemblance de style avec celui d'Homere en beaucoup d'endroits : & si cette piece passoit pour être certainement d'Hésiode, elle fortifieroit l'induction qu'on tire des œuvres de ce Poëte, contemporain d'Homere, contre l'opinion qui veut donner à Homere l'invention & la perfection de la

poésie. Car il est sûr que, quand on trouve dans un même temps, un style commun dans la poésie, mêmes tours, mêmes épithetes, mêmes idées, c'est une preuve que cet art n'est point l'art d'un seul homme. Comparez la description de Jupiter foudroyant les Titans avec tel morceau d'Homere que vous voudrez; vous trouverez une uniformité de style surprenante: ces peintres sont sortis de la même école. Mais me voilà loin de ma citation. Il y a sur le bouclier une description de bataille: les hommes se mêlent avec furie:

Les Parques, derriere eux,
Noires ombres, grinçant de leurs dents formidables,
Sanglantes, & l'œil noir, terribles, implacables,
Dès qu'un mourant tomboit, avides de son sang,
Se disputoient le droit d'en épuiser son flanc;
Sur un nouveau blessé jetant leur ongle impie,
Dans l'ombre du Ténare elles plongeoient sa vie,
Et derriere leur dos le jetoient sans pitié,
Quand leur cœur de son sang s'étoit rassasié,
Pour revoler soudain dans l'horreur du carnage.

(2) *Le vieux-Thuiston.* Il est visible par l'énumération de ces dieux, que, si on n'a point bâti de Poëme françois sur le plan de l'Iliade & de l'Enéide, ce n'est point faute d'agens merveilleux. Il est sûr même que, si j'avois pu avoir la folie d'Ennius, si je m'étois cru un Homere, si je n'avois fondé, es-

ſayé ce que mes reins pouvoient ou ne pouvoient porter, ſi je n'avois voulu rire (car mon Poëme, que j'ai travaillé en bien des endroits, en quelques autres a été pour moi une diſtraction conſolante), il eſt ſûr que j'aurois viſé à une Enéide. Voici ce qui m'a arrêté. J'ai bien, me ſuis-je dit, les agens de Virgile & d'Homere en équivalens, & je puis m'approprier ceux de Milton. Mais à quel évenement les appliquer ? Comment les faire intervenir dans le Poëme comme cauſes des grands & petits incidens ? Homere avoit une religion qui, ſi elle n'étoit pas la fille de la poéſie, devoit en être la mere : car ce n'étoit qu'abſurdités & agrémens. Sa théologie étoit la théologie de l'imagination ; & jamais ſans doute il ne fut de machines plus commodes entre les mains d'un Poëte que des dieux ſans raiſon. Milton, à la vérité, a employé les dieux du Ciel chrétien ; mais dans quel ſujet ! Dieu, les Anges, & les démons en ſont à nos yeux de naturels agens. Il marche, appuyé de l'autorité d'un Ecrivain ſacré dont il a l'art de ſe faire croire l'interprete. Mais (je tremble de ce que je vais dire, & pourtant mon cœur me juſtifie) ſans cet appui, ſi le ſujet de ſon Poëme étoit une chronique ſans crédit, quel ridicule ne trouverions-nous pas dans la diſproportion des agens & des efforts opérés ! Ces diſcours artificiels du ſerpent, ce dialogue éloquent entre une femme & une bête, ce déguiſement, cette manœuvre inſipide d'un être annoncé avec tant d'éclat, ſe-

roient rire comme de la plus profonde extravagance, sans le respect que nous portons à la source. Or les aventures inconnues d'un Roi qui à la vérité a fondé notre Monarchie, & qui adopta le Christianisme, mais qui fut ambitieux & qui en eut les vices, la cruauté & la dissimulation, ne paroissent pas une matiere bien alliable avec la pureté & la sainteté d'agens tels que les Anges & le Dieu des Chrétiens. On dira : vous êtes maître des évenemens & des caracteres. Mais si j'invente faits & personnages, & que je fasse jouer les uns & les autres avec des personnages d'invention encore, je suis toujours en l'air ; j'aurai de l'ornement & point de fonds, de la peinture, de la sculpture, & point d'édifice. Eh pourquoi donc cette liste d'acteurs inutiles ? Je n'ose dire, car je ne le sais pas, que j'en ai tiré tout le parti qu'en pouvoit tirer un homme qui a fait ces réflexions ; mais je dirai que, voulant mettre mes batailles l'une au-dessus de l'autre, j'ai exprès réservé l'intervention des agens merveilleux pour la derniere, pour l'action décisive ; que j'ai cru devoir montrer cette source de poésie dans un ouvrage qui est plustôt un essai épique qu'une épopée, & que j'ai appréhendé de tenir trop long-temps sur la scene des acteurs si difficiles à manier.

(3) *Ces hommes durs.* Ces vers sont de mon devancier, & leur singularité me les a fait conserver.

L'Allobroge le suit, & les troupes Alpines

Et l'habitant du val des montagnes Télines.

Clovis, *liv. XIII.*

(4) *Dont par le nez.* Peinture fréquente dans le *Boyard & l'Arioste.*

(5) *Etonné de ses crimes.* Expression de Lucain.

(6) *Chez les esprits.* Cette espèce de théogonie a son autorité & son fondement dans Milton, qui pourtant ne dit pas cela. Il parle obscurément d'une différence de sexe parmi les esprits. Dans son catalogue des déités Phéniciennes, il parle de Baalim & d'Astaroth. *Parad. perd. liv. I.*

. . . . couple connu sous le nom général
De Baalim, d'Astaroth, mâle & femelle ensemble :
Car dans sa pure essence un souple esprit rassemble
Ou tout sexe à la fois, ou choisit un des deux.
Dégagé de l'amas des membres, de leurs nœuds,
Appuyés sur des os, ce fragile édifice,
Revêtu d'une chair, quelque aspect qu'il choisisse,
A son gré dense ou rare, obscur ou lumineux,
Il peut, du haut des airs, exécuter les vœux
Que l'amour lui suggere, ou lui souffle la haine. . .

Il est difficile d'entendre ces vers qui sont assez matérialistes. J'ai préféré plus d'exactitude à moins de poésie peut-être.

(7) *Mit son noir casque.* Homere, *Iliad.*

liv. V, parle des propriétés de ce casque. Mars venoit de tuer Periphas. Diomede & Minerve marchent contre ce dieu occupé autour du malheureux Etolien :

Mars sanglant le dépouille : & , pour tromper sa vue ;
Du casque de Pluton Minerve s'est vêtue.

Hésiode parle de ce même casque, & lui attribue la même propriété dans la piece que j'ai déja citée. Le passage est beau.

Là fut de Danaé l'agile fils, Persée.
Il n'atteint point l'écu ; mais, peu distant de lui,
(Incroyable chef-d'œuvre !) il s'y tient sans appui.
Formé d'or, ô Vulcain, par tes mains ouvrieres,
Ses pieds ailés montroient leurs vîtes talonnieres ;
De son baudrier tombe & pend un large fer ;
Lui, comme la pensée, est soutenu dans l'air ;
Son dos est tout hideux des traits de la Gorgone ;
Mais d'un voile d'argent, qui vole & l'environne,
La frange d'or ondoie & d'un pâle éclat luit ;
Ce casque nébuleux, obscur comme la nuit,
Timbre du dieu des morts, presse son front sévere ;
De tout son corps enfin l'attitude légere
Est d'un homme qui craint & qui hâte ses pas.

CHANT XIX.

ARGUMENT.

Description de l'olympique Cour.
Pour le Roi franc Michel à Dieu s'a-
dresse.
Il descend, parle au Prince de la Bresse.
Mort de Rutlan. De Nigrine sot tour.
Du fier Gondmar emportement nuisible.
Sigismond fuit : la déroute est terrible.

TELLE qu'à l'heure où du soleil brûlant
Rien ne soutient le front étincelant,
La jeune alouëtte, humble oiseau né sous
l'herbe,
Sur l'astre ardent pointe son vol superbe,
Et des sons vifs de ses naïfs concerts
Frappe à la fois de la cime des airs
Les cieux voisins & les champs qu'elle quitte;
Du monde ainsi franchissant la limite,
Ma Muse essaie un vol audacieux.

Jusqu'aux doux champs du pur climat des
cieux,
Jusqu'aux remparts de la cour du tonnerre.
Palais sacrés, toîts immortels des dieux,
Vaste empirée, ouvrez-vous à mes yeux:
Mon ame y vole, & j'ai quitté la terre.
Ces champs d'azur, de soleils parsemés,
Dont l'Eternel circonscrivit l'enceinte,
Ces cieux brillans, pour les humains formés,
Voûte où d'un Dieu la fabrique est empreinte,
C'est le sol stable où de la Cité sainte
Sa main puissante assit les fondemens;
Cité dont l'or forme les tours pompeuses,
Où les saphirs, d'éthérés diamans,
Cachent l'argent des portes glorieuses;
Murs rayonnans de la belle clarté,
Non du soleil, ce flambeau périssable,
Mais de la gloire incréée; ineffable,
Du trône ardent de la Divinité;
Il n'est sur eux que cet astre adorable;
Ces murs pour ciel ont le trône de Dieu.
Avec le jour de ce trône il découle,
(Bras qui peux tout, tu le montre en ce lieu),
Un fleuve clair dont l'eau vive, qui roule
Sur l'ambre & l'or, coupe par le milieu
Cette Sion pour les Anges bâtie.

Ses bords rians portent l'arbre de vie ;
Qui, tous les mois donnant ses fruits dorés ;
Est l'aliment des peuples éthérés.
Ville confiée aux sublimes phalanges,
Ce n'est qu'un temple où de saintes louanges
Les chœurs des Saints font entre eux retentir
Places, pourpris, portiques d'or, d'ophir.
Là, compagnons, hôtes, amis des Anges,
Ils ont un libre & divin entretien
Avec ces dieux ici bas leur soutien.
Tel est l'espoir & le rang du chrétien !
Là, dans le temps qu'au milieu du carnage
Clovis déploie un impuissant courage,
Le grand-Archange, à la garde duquel
L'arrêt sacré du choix de l'Eternel
Avoit des lis destiné l'heureux trône,
Là vint Michel. L'éclat qui l'environne,
Propre à son front, ne brille dans personne ;
Et son égal ne se voit plus au Ciel.
Son casque ceint de radiale couronne
Pour l'œil des dieux est même éblouissant.
Son bras, chargé d'un bouclier puissant,
Orbe de feu, s'il marche & le remue,
Par des éclairs annonce sa venue.
D'un œil perçant, de l'horrible combat,
Du haut des Cieux, il avoit vu l'état.

Il attendoit l'instant cher à la France,
Où possesseur de sa chaste beauté,
Clovis, vaincu par sa douce éloquence,
Au joug du Christ soumettroit sa fierté,
Et, de son culte abjurant le délire,
Deviendroit Roi d'un florissant empire,
Digne des soins & du bras protecteur
Du Général des guerriers du Seigneur.

Craignant de voir, par l'infernale adresse,
De ce bonheur reculer le moment,
A l'Eternel, courbé profondément,
L'Archange osa rappeler sa promesse.

Du centre saint de la ville des Cieux,
Sur cent degrés d'albâtre & de porphyre
S'éleve & brille un autel lumineux,
Unique autel de l'olympique Empire:
Iris l'entoure, Iris lui forme un dais
Où l'émeraude offre ses verds attraits.

Un Ange Prêtre, à la tunique teinte
En noble pourpre, en céleste hyacinthe,
A sur son front, de tiare pressé,
Le nom de Dieu par Dieu même tracé;
L'urim sacré décore sa poitrine;
L'encensoir d'or fume & pend de ses mains,
De purs parfums couvrir les vœux des Saints,
Est son devoir, sa fonction divine.

L'Ange & l'autel sont enfermés tous deux,
Comme à l'abri d'un voile nébuleux,
Mais tabernacle auguste, qu'illumine
Le front brillant du Pontife immortel
Et de l'Ephod la lueur purpurine.
Le zele ouvrit la bouche de Michel,
Et sa priere a monté vers l'autel.
L'Ange s'incline : un odorant nuage
Sort de ses mains ; la priere au milieu
Va s'élevant jusqu'au trône de Dieu.
Tu fus instruit de ce céleste usage,
Toi, que l'orgueil précipita du Ciel,
Rival vaincu qu'enchaîne l'Eternel !
Pour soulager ton indomptable rage,
Tu la repais en copiant cet hommage.
A Cachao, ton idolâtre autel
Fume d'odeurs dont le bonze parfume
Des voeux écrits qu'un feu sacré consume.
Mais l'air dissipe ou l'enfer seul entend
Ce que l'erreur de cet hommage attend,
Lorsque des Saints le parfum légitime
Du mont de Dieu toujours atteint la cime.
Ce sommet saint, d'ineffable hauteur,
Où Dieu fixa son trône inaccessible,
(1) Est une mer de lumiere invisible
Par trop d'éclat. Là s'assied le Seigneur

Sur quatre esprits voilés de leurs six aîles
Et parsemés d'yeux sources d'étincelles.
Sous ses pieds sont les tendres Chérubins.
Un choeur courbé de vermeils Séraphins,
Cercle brûlant, environne son siége.
Enfans aîlés, jeunes esprits de feu,
Vous jouissez du sacré privilége
D'élever l'oeil sur la face de Dieu,
Du Roi d'en-haut vous êtes le cortége.
Comme il baissoit ses regards sur Michel,
Il respira le parfum de l'autel.
Dieu fut content. Soudain, de cette vue
Qui du grand tout embrasse l'étendue,
Et qui discerne, au fond de l'Univers,
Un grain de sable entre tous ceux des mers;
Dieu regarda la bataille fatale,
Et vit agir la cohorte infernale.
Il reporta ses regards sur les Cieux:
Prêt à punir, il veut voir sa puissance.
La douce paix regne aux champs radieux;
Mais il s'y voit des objets de vengeance,
Qui, sans troubler l'oeil innocent des Saints,
Sont suspendus sur le front des humains.
Dieu, dans les flancs d'une montagne immense,
Massif d'airain, s'est fait son arsenal;

C'eſt-là qu'il tient les fléaux de la terre ;
La prompte mort ſur ſon pâle cheval,
Cet autre monſtre au courſier roux, la guerre ;
Portant au bout d'un ſanglant cimeterre
Une couronne & le ſceptre royal.
La voûte ici gémit ſous les marteaux
D'Anges commis à forger les carreaux.
(2) D'un feu ſoufré qu'ils ont pris ſur la terre :
(Car c'eſt des Cieux que deſcend le tonnerre ;
Mais ſa matiere eſt priſe d'ici-bas.)
L'un fait former des branches fulgurantes ;
Un autre joint la terreur, les éclats,
A des rayons de grêle & de tourmentes ;
Celui-ci mêle à la fureur des vents
L'obſcurité, les éclairs dévorans ;
Au foudre un autre adaptant ſes quatre aîles
Range avec art ces fléches immortelles.
(3) Plus loin bouillonne un torrent ſulphureux,
Celui qu'on vit, en pluie inévitable
Fondant du Ciel, engloutir ſous ſes feux
De cinq cités la race abominable.
Là ſont debout deux fois ſept demi-dieux ;
Anges créés pour la terreur du monde ;
Anges de mort ; elle eſt peinte en leurs yeux ;
Sept ſont armés d'une coupe profonde,

Cruel calice, & que le Dieu vengeur
A jusqu'aux bords empli de sa fureur :
Sept ont en main les trompettes funebres
Qui, dans ces jours où cessera le temps,
Des cieux détruits, sur eux se replians,
Investiront la face de ténebres,
Détacheront, par leurs accords perçans,
Lune & soleil de leur trône roulans,
Lorsqu'ici-bas la mer, épaisse, immonde,
En sang infect aura changé son onde.
Ici se tient l'implacable Abbaddon,
Géant aîlé : la pourpre de Sidon
Se mêle à l'or sur son puissant corsage ;
Dans l'air altier de son brûlant visage,
Dont l'œil exclut tout espoir de pardon,
Luit la vengeance, & se peint le carnage ;
(4) L'égide horrible est sur son sein brûlant,
L'égide affreuse, ou le meurtre sanglant,
La peur, l'attaque, & l'atroce poursuite,
Et la déroute, & la funeste fuite
Sont enfermés par le bras tout-puissant,
Pâle du feu de la foudre implacable,
De Jehovah cuirasse épouvantable ;
Il s'appuyoit du glaive flamboyant
Qui, parcourant l'Egypte & l'Assyrie,
Dans un temps court, laissa de sa furie

Un témoignage à jamais effrayant.

Autour on voit, chargés de clefs fatales,
Ces dieux commis pour élargir les fers
Des noirs esprits enchaînés sur les mers,
Ou pour lever les herses infernales
Quand Dieu veut bien que ses captifs rivaux
Puissent franchir leurs fumeux soupiraux.

Sur leurs tridens, par qui tremble la terre,
On voit auprès des Anges appuyés :
Leur voix ressemble à la voix du tonnerre,
Au bruit des flots l'un contre l'autre en guerre;
L'airain brûlant semble former leurs pieds.

Sur ces objets l'œil de Dieu se promene :
Il le descend sur ses vils ennemis ;
Et leur audace excite son mépris.
Il ne veut point que la race *Stygienne*
Puisse penser que d'un brillant secours
Il soit besoin contre ses projets sourds.
Aux seuls moyens qu'elle a mis en usage
(Homme, je parle un messéant langage)
Le Tout-Puissant résout d'avoir recours.
Sa voix perçant l'or du brillant nuage
Qui ceint son trône, il appela Michel.

A cette voix un humble & prompt silence
A suspendu tous les concerts du Ciel.
L'Ange guerrier, quittant sa haute lance

De diamant, d'un vol hardi s'élance,
Et, déposant son casque couronné
Droit devant Dieu, son front s'est incliné,
Prêt à tomber devant ce qu'il adore,
Prêt à franchir l'épaule & les genoux :
Dieu l'en exempte, & de ce droit honore
L'Ange élevé, le plus humble de tous.
Ton voeu m'a plu, dit le Très-Haut ; la France
Sous ton appui va fonder sa puissance :
Secours son Roi ; contre ses ennemis
Tourne les coups dont ils se sont servis.
Prince imprudent, le vieux Godégisile
A Gondeband prête son bras facile.
Pars ; va trouver ce Prince des Bressans,
Et dis lui, Roi, sur le déclin des ans,
Du diadême as-tu si peu d'usage ?
D'un Roi cruel, de tout droit délié,
Oses-tu bien te porter pour allié ?
Il est ton frere. Ah son jaloux ombrage
D'un foible frere épargna-t-il les jours ?
Quel fruit crois-tu cueillir de ton secours ?
Quels sont tes droits pour assurer ta vie,
Si ton trépas servoit sa jalousie ?
Ton frere est mort ; ta niece peut mourir.
Un Prince vient, appui de la justice,

Venger l'outrage, & tu t'en rends complice!
Et tu combats qui tu dois secourir!
Ouvre les yeux; sois plus juste & plus sage,
Et place mieux ton aide & ton courage.
L'éternel Roi, levant son sceptre d'or,
Rend le silence à ses lévres sacrées,
Et leurs concerts aux voûtes éthérées.
Le chef des dieux prend son brillant essor
Le long du fleuve aux ondes épurées
Dont le beau cours mene aux portes des cieux.
Sur un gravier de beril gracieux,
D'or, de saphirs, de rubis radieux,
Parmi les champs des éternelles roses,
Serpente au loin la plus belle des choses:
(5) C'est toi, lumiere, écoulement sacré,
Habit divin dont Dieu même est paré.
(6) Le Ciel pour porte a de cette riviere
L'eau qui s'éleve en gerbe de lumiere,
Et qui tombant de son séjour natal
Dans l'Univers en ruisseaux se divise;
Ruisseaux auxquels l'ange du soleil puise,
Où vont remplir leurs urnes de crystal,
Qui de la nuit embellissent les voiles,
Ces Rois aîlés assis sur les étoiles.
L'Archange arrive aux lumineux battans
Que garde un corps de guerriers éclatans.

Leur

Leur cercle s'ouvre à l'aspect du noble Ange ;
Et lorsqu'il sort, la brillante phalange
Chante : où vas-tu, bras droit du Tout-puissant ;
Et, loin du ciel, à quelle heureuse terre
Vas-tu montrer ton front éblouissant ?
D'un Roi qui cede aux malheurs de la guerre
Ton bras va-t-il réparer les revers ?
Vas-tu plonger dans la nuit des enfers
Leur fier tyran qui craint ton cimeterre ?
O le plus beau d'entre les fils du Ciel,
Poursuis ton vol, va remplir ton message ;
Mais que ces lieux, privés de ton visage,
N'aient qu'un temps court à demander Michel !

Parmi leurs chants, loin de l'heureuse plage,
Vers le palais où préside Uriel,
Rasant l'espace où mille soleils brûlent,
Où (qui le sait ?) d'autres terres circulent,
Le saint Génie a fixé son vol sûr ;
Et du soleil il vient voir le vrai guide.

L'Ange, vêtu d'or, de pourpre & d'azur,
Descend du trône où sa gloire réside,
Et du Très-Haut adore l'Envoyé ;
Par le salut chez les dieux employé,

Michel répond aux respects du bel Ange.
(8) Il voit sa cour ; les jours, les mois, les ans,
Les siecles longs, les rapides instans,
Et des saisons le successif mélange.
Le beau printemps y rit, de fleurs paré ;
Là l'été nu porte un épic doré ;
L'automne fuit, souillé par la vendange ;
L'hiver trembloit, de glaçons hérissé.
Mais le saint Chef, par son devoir pressé,
Demeura peu dans la brillante sphere ;
Et, se plongeant dans le torrent solaire,
Il touche enfin notre orbe reculé.
Il cesse alors d'être un guerrier aîlé.
Terre, jadis par les dieux visitée,
Tu les voyois sous leurs traits naturels ;
Mais maintenant, terre trop infectée,
Leur front se cache à tes yeux criminels.
(9) L'Ange n'a plus que la taille éminente
D'un combattant, qui, d'un casque argenté,
Superbe, où joue une aigrette flottante,
Presse le front de sa tête imposante ;
Poli, brillant comme un soleil d'été,
Un pavois luit & pend à son côté ;
Dans sa main libre une lance puissante
De sa démarche accroît la majesté :

Quoique mortel, sa gloire est mal voilée,
Et le mortel a moins de dignité.
D'un pas facile il va dans la mêlée
Vers le vieux Roi, qui, du penchant d'un
mont,
Fondoit déja, pour hâter par son aide
Le succès lent de l'heureux Sigismond.
Mais comme aux ris le sérieux succede,
Ainsi ma Muse, inégale en ses tons,
Quittant ici la langue des Miltons,
Va s'interrompre, & vous conter la suite
De la bataille, en style humain décrite.
Gondioch mort, Cloderic & Clovis
Et Vandalmar, d'Arbogaste suivis,
Sur les Grisons en lions se ruerent,
Et, s'avançant sur tout ce qu'ils tuerent,
Prirent bientôt quatre chemins divers.
Quels cris par eux & contre eux s'éleverent!
On n'entend pas les échos des enfers
Mugir d'un bruit plus sourdement horrible,
Et les damnés, s'entre-arrachant les yeux,
Ne font point voir un objet plus terrible
Que de ce choc le cahos furieux.
Le soleil croit qu'il éclaire les diables
Sortis d'enfer, ou qu'il luit en ces lieux.
Dans tant de faits surprenans, mémorables,

Dans tant de morts étranges, effroyables,
Que raconter ? Ce ſera ton malheur,
Brave Rutlan. Seul eſpoir de ſa mere,
Il n'avoit pu détacher de ſes pas,
Même en courant les riſques des combats,
Même ſoldat, une tête ſi chere.
Les camps d'alors des femmes habités,
Etoient vraiment de guerrieres cités.
Le ſexe foible en leur terrible enceinte
Ne portoit point ſa foibleſſe & ſa crainte.
Plus d'une fois l'épouſe du Germain,
De ſon époux compagne courageuſe,
Le ramena d'une fuite honteuſe,
En lui montrant le cher fruit de ſon ſein,
Comme elle, eſclave ou libre par ſa main;
L'époux bleſſé vit une main chérie
Souvent panſer ſa bleſſure adoucie;
Plus d'une fois, attachée à ſon flanc,
Avec la bouche, une épouſe enhardie
D'un époux pâle oſa ſucer le ſang.
O naturelle, ô ſauvage tendreſſe,
Tu fais frémir notre molle foibleſſe!
Par un effet de cet amour, plus fort
Que les travaux, que l'aſpect de la mort,
Rutlan ſoldat n'a point perdu ſa mere:
Elle avoit ſoin d'orner ſa tête altiere;

Pour le combat il en étoit armé ;
Et, si l'office à son bras alarmé
Parut toujours être une charge amere,
Un doux espoir soutint toujours sa main.
Mais en ce jour, par la crainte abattue,
La seule mort fut présente à sa vue ;
L'espoir n'a pu se glisser dans son sein :
Et le baiser muet, long, mêlé de larmes,
Qu'en a reçu son fils courant aux armes,
Fut ce baiser sombre & désespérant
Dont la douleur presse un front expirant.
Rutlan parti, sa crainte maternelle
Devient terreur, croît, &, la déchirant,
Se fait courage. O, mon cher fils, dit-elle,
Toi dont la vie est liée à mes jours,
Et qu'à revoir je ne dois plus m'attendre,
Quoi, tu mourrois sans moi, sans mon secours !
Ah près de toi je cours pour te défendre ;
Mon foible bras peut un temps te servir...
Si je pouvois au lieu de toi périr !
Je le pourrai : craindrai-je le carnage,
Moi dont le cœur sur le glaive courroit,
Si de la mort ma mort te délivroit !
Moi craindre !... & qu'ai-je à perdre davantage.

Si je te perds ! Avec ces derniers mots
D'une cuirasse elle a chargé son dos.
L'œil de l'amour, pénétrant dans les files,
Cet œil si sûr lui découvre son fils.
Ses pas sont vieux : l'amour les rend agiles.
Couvrant son front & ses cheveux blanchis,
L'airain à tous la rend méconnoissable,
Et cache au fils sa mere secourable.
Nul choc n'avoit, dans ce tumulte affreux,
Pu désunir le couple inséparable,
Quand Arbogaste arrive & fond sur eux.

Rutlan le voit, par un bras invincible,
Prouver qu'en lui sa stature terrible,
Et ce cimier foudroyant, orgueilleux,
Taché de sang, brillant de sombres feux,
Annonce un cœur plus haut, plus formidable.

La mere voit ce mortel implacable :
Elle pâlit. Le fils trop courageux,
Rival jaloux, qu'aveugle l'espérance
De la valeur, de son pouvoir s'avance.
Alors tu cede à l'extrême terreur,
Mere intrépide au milieu de l'horreur.

Le Franc tomboit, l'œil menaçant, l'épée,
Faux de la mort, haute, de sang trempée,
Sur son rival qui frémit & l'attend,
Fier comme lui, moins fort, mais aussi
grand.

De leur combat une mere éperdue
Ne ſoutint point la trop cruelle vue :
Mais oubliant ce fer qui dans ſon bras
Vengeoit ſon fils & portoit le trépas,
Et ſeulement mere en ſon épouvante,
Sa main ſe joint à ſa main ſuppliante
Que du Franc ſourd tranche l'aveugle acier,
Et ſon genou fut près de ſe ployer
Alors que, pâle, en pleurs, & défaillante,
Elle crioit, épargne, affreux guerrier,
Epargne un fils, ou perce avant la mere.
Sa voix aride, & que l'effroi reſſerre,
Fut cette voix, fut cet accent confus
Dont un fils muet, acquérant la parole,
Articula, ne frappe point Cyrus.
Rutlan, roulant ſes yeux irréſolus,
Vole à ſa mere, à la vengeance vole,
Comme d'un foudre atteint de ſa douleur.
Sa mere tombe, ou pliant de terreur,
Ou ſous ſa plaie & ſon ſexe timide.
Rutlan pâlit, & rugit de fureur :
Fils plein d'amour, il ſe croit matricide :
Son œil froncé darde la flamme, humide
De pleurs d'amour, de déſeſpoir, d'horreur :
Son bras cruel, comme l'éclair rapide,
Ecarte ou tue, & nage dans le ſang.

Mais ô fureur !... sur sa mere abattue
Il voit rouler le malheureux qu'il tue :
Du poids affreux pour soulager son flanc,
Rutlan se courbe : un implacable Franc,
Un frere, à qui Rutlan ravit un frere,
De sa francisque ouvrant son casque épais,
Du sang du fils souille la vieille mere.
Hélas, blessée, étouffant sous le faix,
De sa douleur seulement elle expire :
Et, comme si la mort n'eût pu suffire
A son malheur, elle est foulée aux pieds !
Mais détournons mes regards effrayés
Sur un objet plus fait pour mon génie.
De tant de sang vous êtes dégoûté.
On doit savoir que la laide harpie
Qui d'Argentine attrapa sa beauté,
Jurant à faux d'être sa bonne amie,
Sentit son cœur chaudement picoté
Pour le blondin cher à sa concurrente.
Elle craignit, sorciere pénétrante,
Que Genobalde, au combat exposé,
Ne s'y trouvât mal mis, partant lésé :
Elle voulut, connoissant son courage,
Le préserver des éclats du carnage.
Mais, avant elle, on avoit pris ce soin.
De la bataille invisible témoin,

Nageant sur rien, la timide Argentine
Tenoit levé sur la tête blondine
Un bouclier mágnétique, enchanté,
Par qui tout fer, de sa route écarté,
Du sang chéri ne pouvoit plus se teindre.
Elle d'ailleurs du fer n'eût rien à craindre,
Risquant bien moins, dans un choc, par son art,
Que la Venus d'Homere le bavard.
Tenant pourtant la préservante armure,
Elle craignoit, quoique de son fait sûre;
Et Genobalde, entouré de danger,
En apparence, étoit loin d'y songer.
Sur lui le fer pleuvoit en grêle épaisse,
Sans qu'un seul dard parvînt à son adresse:
Comme d'argent, dans un plat émaillé,
A l'air nocturne une piece exposée
Ne reçoit rien des gouttes de rosée
Dont tout autour reluit l'émail mouillé.
Mais la Nigrine, à qui sa concurrente
Cachoit sa main, Fée un peu moins savante,
Trembloit toujours pour l'adonis puceau.
De le tirer hors de la boucherie,
Pour mainte cause, elle avoit forte envie.
Qu'imagina son vicieux cerveau?
Encuirassée, épée au poing, casquée,

Elle portoit homicide maintien ;
Thaïs hommasse, amazone flanquée
D'airain, d'un fer, qu'elle manioit bien,
Se battre & tuer lui coûtoit moins que rien.
(11) Elle sortoit de ces terribles dames
Qui, pour venger sur leurs époux glacés
Le grand grief, crime de lese-femmes,
Commun chez gens du sommeil harassés,
Avec poignards, sous l'oreiller placés,
De leurs dormeurs sans bruit se délivrerent,
Et le matin, veuves, en enragerent.
Nigrine donc se mit à vous sabrer
Si vertement le corps genobaldique,
Que sous ses coups nul ne pouvoit durer.
Le beau guerrier la voit, baisse sa pique,
L'œil scintillant d'une flamme héroïque,
Si courroucé, dans son courroux si beau,
Que l'on se fût de plaisir, sans défense,
Presque laissé transpercer de sa lance.
Si tu m'en veux, mon muguet jouvenceau,
Sans reculer lui dit la guerroyeuse,
Notre rencontre est aventure heureuse;
Car je te cherche : ouvrons-nous un chemin,
Dans un lieu libre où rien ne nous sépare ;
Car pour toi seul, toi seul, je le déclare,

Les tiens ont su ce que pesoit ma main.
A Guyemans, son frere, le blondin
Remet sa troupe, & sort de la mêlée:
Nigrine fuit; & dans une vallée,
Ou trou plustôt, voilà mes combattans.
Or Argentine avoit suivi mes gens,
Toujours cachée. En arrivant Nigrine
Dit au guerrier: quittons la capeline;
Le temps m'est cher; un duel est trop lent,
Quand pour l'armet il faut chercher la tête:
Et, la friponne eut la main toute prête:
Soudain elle ôte, avec souris galant,
Le casque altier qui cachoit son visage,
Visage faux, mais du moins belle image:
Chose à noter; car c'est commun talent
Que se changer; s'embellir, c'est l'ouvrage.
Se décasquant, le guerrier s'arrêta:
Voyant l'éclat du masque qu'il admire,
Sa main levée à l'oreille resta;
Et pardessus le cinabre de l'ire
Dont il bouilloit, le mutin petit sire,
Le vermillon de la honte monta
Sur son visage à la porte du rire.
Notre combat, dit-il, est terminé:
Par le respect mon courage enchaîné,
Contre un rival tel que vous êtes faite

Ou se bat mal, ou se bat en retraite.
C'est un grand tort qu'un excès de respect,
Et fuir, dit-elle, est d'un homme suspect.
Etes-vous donc plein de votre maîtresse
A tel degré, que tout autre œil vous blesse?...
Mais je le crois. Elle dit, & sourit.
Le beau blondin fut un peu sot, & dit:
Moi, ma maîtresse! ... ah je ne m'en connois
Que mon épée! Il est une déesse
Dont, il est vrai, cet œil a vu les traits:
Roi de la terre, à ses pieds je mettrois
Mon diadême & mon ame asservie;
Et, refusé, de douleur je mourrois.
J'ai cru jouir d'une nouvelle vie
En la voyant; mais je ne l'aime pas;
Et l'adorer est bien assez. Hélas,
Reprend Nigrine, avec figure amere,
Elle seroit de la vertu sa mere
La digne fille, auroit-elle inspiré
Respect plus tendre, ou feu plus épuré!
Charmant jeune homme, oh que votre ame est dupe!
Quel penser simple & sot vous préoccupe!
Sans examen, peut-on, avec du sens,
Diviniser animal porte-jupe!
Votre raison se taît devant vos sens:

Mais voyez clair sur la déité pure
Qui vous dérobe un si peu juste encens ;
Vous n'êtes pas sa dixieme aventure.
A ce blasphême, épouvanté d'abord,
Le jouvenceau fut muet comme un mort.
Puis s'irritant, je crains, dit-il, madame,
Pour votre honneur, d'approfondir votre ame ;
Mais, quel que soit votre dessein caché,
Tenez pour vrai comme votre existence
Que mon respect pour l'objet que j'encense
De ce cœur-ci ne peut être arraché
Qu'avec lui-même : & de fuir il fit mine.
Mais après lui la tenace Nigrine
Court, & s'écrie : écoutez-moi : je hais
Comme l'enfer de mal fondés caquets ;
Tout commérage est ma mort, m'assassine ;
Si je n'ai vu, je doute & je me tais.
Quand dans vos feux par trop bon je vous trouve,
Et vous le dis, je suis sûre, & je prouve :
Point de discours ; mais rendons-nous aux faits.
Du bel anneau dont votre main se pare
Je gage bien qu'on vous laisse ignorer
Ce que l'éclat aux yeux instruits déclare :

Sur sa vertu laissez-vous éclairer.
Votre cœur pur est la source qui donne
A ce chaton le feu qui l'environne.
Un jour, un jour, par l'amour aguerri,
Sur votre doigt vous le verrez flétri.
Bref cet anneau, vertueux hiéroglyphe,
Dévoile au net la sagesse apocryphe
De tout visage imposteur & décent.
Or essayez, c'est chose très-faisable,
Sur cette main si pure & vénérable,
L'anneau que fait luire un doigt innocent:
S'il ne s'éclipse, oh je suis médisante;
Mais inférez, s'il devient terne, aussi
Que votre belle avoit le cœur chanci.
Oh vous verrez quelle ombre concluante
Sur votre bague en brouillard s'étendra,
Si son doigt tente une épreuve risquable!...
De vos respects votre front rougira.
Comme Argentine, en s'examinant seule,
Craint & maudit la hargneuse bégueule!
Mais son amant bientôt la rassura.
A ce pouvoir, faux ou peu vraisemblable,
Je ne crois point, dit ce jeune homme aimable;
Mais quand ma bague, injurieux trésor,
Pourroit toucher la vertu comme l'or,

De m'en servir me croyez-vous capable !
Si je pensois, sûr de sa qualité,
D'en essayer être un instant tenté,
Elle m'est chere, elle est pour moi sacrée,
Mais de l'abysme où j'irois la jeter
Elle seroit mal-aisément tirée !
Pour la beauté de son voile entourée
Il étoit temps, mais très-temps d'éclater :
Elle éclata. De la voûte azurée,
Quand tout se taît, par une belle nuit,
Comme soudain un globe tombe & luit,
Eblouissant le pasteur qui sommeille,
Et ne sait plus s'il est jour ou s'il veille,
Telle apparut la subite Argentine,
De ses beaux yeux foudroyant la Nigrine,
Qui, comme chien qui sent son cas véreux,
Soit pour un saut qui met un plat en deux,
Soit pour un vol, baisse, en voyant son maître,
Oreille & queue, & cherche à disparoître,
Qui, dis-je, cherche à s'esquiver sans bruit,
A le cou roide, œil sot, pas lent, & fuit.
L'aimable paire est donc seule. A sa belle
Le jouvenceau, se courbant, renouvelle
Tous ces sermens qu'on redit sans lasser,
Qu'amour prodigue afin de les fausser.

La jeune Fée, ayant puce à l'oreille,
Pour ruiner les travaux de la vieille,
Sur ses discours ramena l'entretien.
Accusateur qu'accusé met en fuite
Pour être cru prend un mauvais moyen,
Dit-elle ; & puis je n'en suis pas réduite
A rendre nette une louche conduite.
Mais j'avouerai qu'à force fausseté
Cette méchante unit la vérité :
Sur votre anneau, sur sa vertu critique,
N'en doutez point, sa bouche est véridique.
Mais que sa touche ait droit de m'effrayer,
Ou que ce doigt tremblât à l'essayer,
C'est un outrage ; &, de vous quoique sûre,
Je vous en veux prouver l'horrible injure.
Donnez l'anneau. Quand au brave guerrier,
Devant témoins, une bouche insultante
Eut reproché qu'il avoit d'épouvante
Dans un combat cédé son bouclier,
Il n'eût rougi de plus belle maniere.
Il se retire, il baisse la paupiere,
Sa main refuse au défaut de la voix
Qu'il trouvera peut-être une autre fois.
Car, quoi, laisser se justifier celle
Qu'il ne met pas au rang d'une mortelle ;
Celle qu'il voit d'un œil si fasciné,

Que, la trouvant enceinte, il l'auroit crue,
Si de ſon cas pour cauſe elle eût donné
L'attouchement d'une fleur inconnue,
Ou trop de goût pour un plat de laitue,
Ou ſonge aidé d'un prolifique vent,
A cet effet, par ſentence rendue,
Déclaré propre en un grand parlement!
Mais il ſe rend : ſa beauté réitere,
Veut qu'on l'écoute, ou promet ſa colere;
Abſolument elle exige l'anneau.
Mon chér Lecteur, tu dis ici: que diable!...
Mais... c'eſt un fait bien peu conciliable,
De voir la Fée exiger un joyau
Pour cœur non chaſte eſſai ſi redoutable!
C'eſt que la Fée avoit un diamant
A celui-ci bien oppoſé vraiment:
Pour que la pierre en fût brillante & claire,
Votre vertu devoit ne l'être guere.
Comme l'on tient que vinaigre au rubis
Rendoit ſes feux devenus amortis,
Ainſi de vice une pointe modique
Rendoit plus net ce bijou ſympathique.
A l'innocence un doigt appartenant
Eût tout taché ſon luſtre rayonnant.
On trouve, Amour, cette eſpece de pierres
Dans les climats qu'on t'aſſigne pour terres;

Ce diamant sert à tes favoris
Pour commercer des vertus indigentes ;
Son lustre faux d'une chûte est le prix.
A tout spectacle, au bal on voit brillantes
Pauvres Venus, roturieres Iris,
Dont l'humble bouge est devenu lambris :
Eh bien leurs nœuds, leurs colliers, leurs branlantes,
Sont du rubis qu'obscurcit la vertu,
Et dont l'éclat à de faux pas est dû.
On le sait bien, & pourtant femme sage
Par fois, dit-on, de leur parure enrage ;
Ce lustre vil lui rend les yeux jaloux :
Tant cœur de femme est né pour les bijoux.
La Fée eut donc anneau de cette espece ;
Et dans sa main certe il dut rayonner.
Quand le puceau, contraint de la donner,
Lui tend la bague, enseigne de sagesse,
Facilement elle y substitua
L'anneau honteux, à l'autre assez semblable :
Puis le blondin d'ailleurs éternua,
Tourna la tête, & fut très-favorable.
A ses genoux d'aise il se répandit,
Tout ébloui de l'éclat respectable
Du sale anneau. Je ne sais ce qu'il dit,
Et sûrement il le sut peu lui-même :

On tient qu'il fut, dans son désordre extrême,
Près de baiser la main qu'on lui tendit.
Mais, diable, il faut gêner sa pétulance :
Plein de bonheur, de se perdre il craignit ;
Car à sa joie onc amant n'atteignit.
De sa beauté la douce complaisance
Plongeoit son cœur dans le ravissement
D'un jeune amour à qui luit l'espérance.
Il entrevit un plus heureux moment
Que ce moment le plus doux de sa vie.
Quelle Lucrece, avec sa modestie
Et sa vertu d'indisputable aloi,
Eût dans son cœur répandu plus d'ivresse !
Heureux à tort ; par trop de bonne foi,
Il l'est autant qu'époux de la sagesse.
Illusion, je suis content par toi !
Oh que jamais ton prestige ne cesse !
Tout est un songe, & Berkeil a raison :
L'or & l'azur dont brille l'horison,
L'encens du lis, le parfum de la rose,
L'atour pompeux de l'oiseau de Junon,
Ce que je vois, touche, entends ; tout m'im-
pose.
Eh, mon ami, bien sot qui te dit non !
Que hors de moi rien de cela n'existe ;
Qu'ai-je perdu, si mon bonheur subsiste ?

Mais je prends bien mon temps pour raisonner,
Lorsque la mort a peine à moissonner
Tous ceux que Mars livre à sa faim cruelle:
Car la bataille, acharnée, éternelle,
Prête à finir, en devient plus mortelle.
Ayant trouvé le Prince des Bressans,
L'Ange guerrier a rempli son message.
« Roi, lui dit-il, sur le declin des ans,
» Du diadême as-tu si peu d'usage?
» D'un Roi cruel, de tout droit délié,
» Oses-tu bien te porter pour allié?
» Il est ton frere: ah son jaloux ombrage
» D'un foible frere épargna-t-il les jours!
» Quel fruit crois-tu cueillir de ton secours?
» Quels sont tes droits pour assurer ta vie,
» Si ton trépas servoit sa jalousie?
» Ton frere est mort; ta niece peut mourir.
» Un Prince vient, appui de la justice,
» Venger l'outrage; & tu t'en rends complice!
» Et tu combats qui tu dois secourir!
» Ouvre les yeux; sois plus juste & plus sage;
» Et place mieux ton aide & ton courage ».
L'Archange alors à ses yeux s'est perdu;
Et dans les airs incliné, suspendu,

Il voit Clovis, le suit dans le carnage.
  L'œil ne sait point, à voir son beau corsage,
Voisin du Ciel & planant étendu,
S'il s'enveloppe, ou s'il sort d'un nuage.
  Le vieux Monarque, interdit, ébloui,
A la voix sainte a soudain obéi :
Il fait, rendant ses soldats immobiles,
Dans le carquois rentrer leurs dards utiles.
On appeloit cependant son secours
Que sans motif il refusoit toujours.
Alors Gondmar, sauvé de la mêlée,
Sentoit chez lui son ame rappelée.
Il fut instruit du refus étonnant.
Vous connoissez sa fougue écervelée :
Au vieux Monarque il marche en fulminant,
Suivi d'un gros de têtes orageuses,
Bien pleines d'ire, en bon sens pas mal creuses.
D'où dit Gondmar naît ce délai nouveau ?
Quand on se bat, quoi, le glaive au fourreau!
Qu'es-tu, Monarque ou timide ou perfide ?
Ciel, est-il temps de planter le drapeau !
Marche en un mot, ou ton refus décide.
De ses desseins, dit le vieillard, un Roi
Devroit rougir s'il s'expliquoit à toi :
Présomptueux, apprends à te connoître.

Un énergique & clair ſurnom de traître,
Par ſir Gondmar à ces mots prononcé,
Fit que ſur lui le Breſſan courroucé
Fond comme grêle ; & voilà le vacarme,
Une civile & diſcordante alarme
Qui, comme un feu, court chez le Bourguignon ;
Et de l'eſpoir le brûlant aiguillon
Qui donne au Franc l'audace impétueuſe
De la valeur prête à ſe voir heureuſe.
Tout ſon malheur parvient à *Sigiſmond* ;
Il le voit trop : cet aſpect le confond :
Il ne peut plus que mépriſer la vie,
Qu'oſer mourir. Cependant la tuerie
Devient pareille au bouleverſement
Sous qui croula Liſbonne anéantie,
Quand aux friſſons du ſolide élément
Se joignit l'onde & la vaſte incendie.
Par ſes accens l'Ange exterminateur,
Qui des éclairs de l'épée immortelle
Sillonne l'air & le fend de ſon aîle,
Fait des démons fuir. l'amas protecteur.
La renommée ayant vu ſa victoire,
Sur le Roi Franc deſcendant dans ſa gloire,
A ſon pennache attacher un laurier,
Prend la trompette & va le publier.

L'inquiétude a devancé sa voie ;
Derriere suit la consternation,
Le désespoir, l'exagération,
Le deuil voilé, le tumulte & la joie.
Quand cet essaim, dans les airs partagé,
Va parcourir la Bourgogne & la France,
Le dur vainqueur, suivant sa violence,
De ses périls, de sa peine vengé,
Fait au vaincu payer sa résistance.
Alors le champ de sang est submergé ;
Par-tout on meurt, sans défense égorgé ;
Le brave alors est frappé par derriere ;
Par le mourant jeté sur la poussiere,
Le vivant tombe au sang d'autrui plongé.
L'œil ne voit plus qu'un sacrifice impie,
Dont une armée est le prêtre & l'hostie,
Un champ l'autel, & mille cris aigus,
Clameurs de mort, les concerts lamentables.
Parmi ces jours, devenus méprisables,
Il est pourtant quelques jours défendus.
Gerbert, vaillant, mais plus superbe encore,
Sourcilleux front qu'un vieux laurier décore,
Ne voyant rien de si grand que son cœur
Ne répugnât à prendre pour vainqueur,
Se trouve enceint d'un globe soldatesque

A qui céder lui faisoit plus qu'horreur.
Céder !... que dis-je !... au brave romanesque
Périr par lui parut un deshonneur.
Possédé donc de la noble folie
Dont maint héros n'est pas peut-être exempt ;
Un sang de feu rend son corps moins pesant,
Le nerf revient à sa main affoiblie ;
Ceint d'assaillans, par de mortels efforts,
En se tournant, il s'entoure de morts ;
Et, maître enfin d'un moment d'existence ;
Il ne s'en sert que pour la terminer.
Lui seul s'abbat, s'enfle de la croyance
Qu'il ne pouvoit choir sous plus de vaillance ;
Et le sot meurt, fier de s'assassiner,
Fier d'un trépas qu'il lui faut se donner.
Tel au Japon le scorpion, qu'enferme
Comme une haie un cercle de fourmis,
Mis en fureur par de vils ennemis
Dont le cordon le picote & fait ferme,
Meurt par son dard, contraint de s'en blesser.
O Vindemir, ta valeur peu flexible
T'auroit été peut-être aussi nuisible,
Si ton bonheur n'eût voulu t'adresser
Le Roi des Francs. Son armure rougie
Lui rappela celle de l'inconnu

Qui,

Qui, dans ſon camp, d'un monſtre prévenu
Par ſon acier rompit la trame impie.
Contre le nombre à combattre obſtiné,
Il étoit prêt d'en être environné;
Lorſque Clovis, charmé de ſon audace,
Cede, dit-il, au ſort, à ta diſgrace,
Prends un vainqueur : je ſuis Clovis; rends-toi
D'un air héros il tend ſon glaive au Roi,
Pour ſa réponſe. Alors la vaſte plaine
Ne montre plus, que pelotons fuyards
Que la peur ſourde à l'aventure entraîne;
L'un de Dijon va gagner les remparts,
Pour y porter la peur de ſa défaite;
De ce nombre eſt le Mage fugitif:
L'autre plus loin va cacher ſa retraite.
Emporté ſeul par ſon courſier rétif,
Sigiſmond fuit, ſans penſée, & penſif;
Sigiſmond fuit ſous une charge égale
De déſeſpoir, de honte & de fureur.
Ainſi, du monde ayant fait le malheur,
En engageant une action fatale,
Cneïus fuyoit les plaines de Pharſale:
Ainſi, tombant le nez ſur mon écrit,
Las de rêver, je m'enfuis dans mon lit.

Fin du dix-neuvieme Chant.

REMARQUES.

(1) *De lumiere invisible.* On a blâmé ce que j'imite ici, dans Milton qui (*Parad. perd. liv. V.*) dit

Alors on entendit, comme d'un mont de feu,
Dont par son trop d'éclat la cime est invisible,
« Anges, fils de lumiere, attention paisible.
„ Trônes, dominations, vertus, principautés,
„ L'irrévocable arrêt se prononce; écoutez.
„ J'engendre dans ce jour &c „.

Et ailleurs, dans le troisieme livre, où il rapporte l'hymne sublime des Anges en l'honneur du Pere Eternel, « vous êtes, y est-il „ dit, assis sur un trône inaccessible, & même

Lorsque de vos rayons
Voilant l'entier amas, à travers de la nue,
Votre superbe temple, il n'échappe à la vue
Qu'un dernier trait brillant par trop d'éclat obscur;
L'Olympe est ébloui: craignant un jour si pur,
Les yeux du Séraphin sont voilés de ses aîles.

Ces expressions semblent trop recherchées; mais, lorsqu'il faut atteindre dans ses pensées les bornes de l'imagination, ne doit-on pas pousser la hardiesse de l'expression jusqu'à ses dernieres limites?

(2) Je souhaite qu'on reconnoisse dans ce morceau la sublime description du foudre par Virgile. *Enéid. liv. VIII.*

(3) *Plus loin bouillonne.* J'ai pris l'idée de cette description dans Chapelain. *Pucelle, liv. II.*

Vers la maison céleste où la Vierge réside,
Un antre étincelant s'éleve en pyramide,
Lui qui de tous les feux est le feu le plus chaud,
Et qui sert d'arsenal aux armes du Très-Haut.
Là se gardent les traits, les lances & les piques
Par qui furent vainqueurs les esprits angéliques,
Lorsque l'esprit d'orgueil, sur l'aquilon monté,
Disputa le saint trône à la Divinité.
Là de pur diamant sont les massives bondes
Dont les mers de là haut sentent brider leurs ondes,
Et qui, pour engloutir la race des pervers,
Leur firent, en s'ouvrant, submerger l'Univers.
Là roulent à grand bruit les tourbillons de flammes
Dont l'ardeur consuma tant de villes infames,
Et, vengeant le mépris des loix de l'Eternel,
Brûla les messagers d'un Prince criminel.
Là resplendit encor cette ondoyante épée
Que dans un lac de sang Solime vit trempée,
Quand au peuple d'Assur l'Ange exterminateur
Fit de ses coups mortels sentir la pesanteur.
On voit là les trois fleaux, guerre, peste & famine,

. . . .

On y voit les trois dards si connus de la terre
Sous les surnoms d'éclair, de foudre, & de tonnerre &c.

On peut m'objecter deux choses, la premiere qu'il est assez singulier de faire de l'Olympe, du séjour de la félicité, un lieu de terreur: & je réponds que rien, à mon gré, n'est plus dans la nature. Le Dieu de paix est le Dieu des armées, le Dieu d'amour est celui de la vengeance, & si le ciel visible est la plus noble image, pour l'homme, du ciel invisible, il est juste de le peindre conformément à cette image. Or cette belle voûte qui roule son azur & ses flambeaux sur nos têtes, les épouvante par les roulements de son tonnerre, & par la lueur menaçante de ses éclairs. Si l'aurore l'embellit, des météores formidables la défigurent. Enfin les raisons poétiques, car je n'en allegue pas d'autres, ne finiroient point sur ce sujet. On dira, en second lieu, qu'il n'est pas merveilleusement difficile de prendre un plan de description dans un mauvais Poëte, & de l'étendre en traduisant Virgile, Homere, &c. & en rimant l'Apocalypse. Réponse. Je n'ai visé qu'à faire une bonne description du ciel, & je ne dis pas que j'aie réussi: mais de paroître habile ou ingénieux, c'est à quoi je n'ai pas pensé.

(4) *L'égide horrible.* Homere, *Iliad. liv.*

Mais la fille du dieu que l'Olympe révere,
De son voile a couvert les parquets de son pere,
Ce voile varié, chef-d'œuvre de ses mains.
Elle prend des combats les habits inhumains,
La cuirasse du dieu qui rassemble la nue,

Et sur son dos l'égide effroyable à la vue,
Aux mille houpes d'or, que borde la terreur,
Où la poursuite atroce, & l'attaque, & l'horreur
Se mêlent aux serpens de l'affreuse Gorgone,
Prodige épouvantable, œuvre du bras qui tonne.

(5) *C'est toi, lumiere.* Milton en parle en termes bien plus magnifiques, lorsqu'au commencement de son troisieme chant il s'écrie avec enthousiasme :

Salut, sainte lumiere, aîné trésor du ciel,
Ou, mieux, de l'Eternel rayon co-éternel.
Qui blâmerois ces [illegible]? Dieu, lumiere invisible,
Dans la lumiere a mis son trône inaccessible :
Il siége donc dans toi, de toute éternité,
Brillante effusion du brillant increé.
Veux-tu que je t'appelle onde pure-éthérée ?
Qui peut nommer sa source ? Avant les cieux créée,
Tu prévins le soleil ; &, comme d'un habit,
Quand, à la voix de Dieu, du fond des eaux naquit
Cet Univers, conquis sur un abysme énorme,
C'est toi qui, dans son sein, couvrois sa masse informe.

C'est bien de la lumiere matérielle dont il est ici question ; car c'est de celle-là dont il déplore la privation.

(6) *Le Ciel pour porte.* Homere met des nuages pour les portes de l'Olympe, dans le huitieme de l'Iliade. Junon & Minerve montent sur un char pour aller au secours des Grecs.

Junon, poussant le char, des rênes se saisit:
En s'ouvrant d'elle-même, alors gronde & mugit
La porte de l'Olympe, où résident les heures
Commises pour garder l'Olympe & ses demeures,
Pour ouvrir ou fermer ses nébuleux battans:
Là leurs coursiers poussoient leurs pas obéissans.

Milton la fait d'une matiere plus solide dans le livre septieme du Parad. perd. Quand le Verbe s'avance pour l'œuvre de la création, monté sur le char de la divinité;

Autour du char formoient un cortége innombrable
Chérubins, Séraphins, trônes majestueux,
Vertus, esprits aîlés, & chars aîlés comme eux.
De l'arsenal de Dieu célestes équipages,
Toujours prêts à rouler, ils sont, avant les âges,
Par millions placés sous deux masses d'airain,
Ornement des grands jours; tous d'eux-mêmes soudain
Accourent; car dans eux l'actif esprit de vie
Attend l'ordre du maître. On entend l'harmonie
De la porte des cieux tournant sur ses gonds d'or
Devant le Roi de gloire, alors qu'il marche & sort,
Dans son Verbe puissant, dans son esprit immense,
A des mondes nouveaux allant donner naissance.

(7) *Il voit sa cour.* Ovide, *Métamorph. liv. III.*

(8) *L'Ange n'a plus.* J'ai eu pour modele, sans croire l'égaler, la peinture de ce même acteur dans le onzieme livre du Pa-

Jadis perdu. Tandis qu'Adam parle à son épouse, l'Ange le joint,

Non sous son front céleste : à l'homme il va parler ;
De l'homme il a les traits. Sur sa brillante armure
D'un militaire habit flotte la pourpre pure,
Telle que Mélibée en teignit ou Sarra,
Dont l'antique héros & le Roi se para ;
Pompe des jours de fête : Iris l'a colorée.
Le feu viril qui joint la jeunesse expirée,
Quand son casque est ouvert, luit sur son front ; du flanc,
Lumineux Zodiaque, un fer terrible pend,
Fer terreur de Satan. Sa main libre a sa lance.
Adam se prosterna : lui, dans sa contenance
Toujours majestueux, parle sans s'incliner.

(9) *Que la Venus.* On sait que Venus, emportant son fils Enée sous les pans de sa robe, fut poursuivie à travers la mêlée par Diomede.

Quand, l'ayant poursuivie, il l'atteint dans les rangs,
Il s'élance, alongeant sa lance criminelle ;
L'acier blesse la main de la foible immortelle ;
Sous son voile divin, des graces travaillé,
La peau fut effleurée ; un beau sang a coulé,
Tel qu'est celui des dieux, Ιχωρ, pourpre très-pure :
Car, ne connoissant point l'humaine nourriture,
Les dieux n'ont point de sang ; leurs jours sont immortels.

Hom. Iliad. V.

Quelque tort que ces vers fassent à l'original, n'aura-t-on pas droit d'en conclure que cet endroit part d'une assez mauvaise imagination : car à quoi tend cette blessure ? J'y appliquerai le passage d'Horace.

Incredulus odi.

(10) *Elle sortoit.* Voyez dans la Thébaïde liv. V. la plainte de Polix. dans l'assemblée des matrones de Lemnos.

Trois hivers ont regné : quel hymen voit-on naître ?
Qui connut d'un lit pur les mysteres si doux ?
Quel sein s'est attiédi dans le sein d'un époux ?
Qui de nous en travail a supplié Lucine ?
Quel flanc touche au mois lent où son vœu se termine ?

(11) *Ainsi du monde.* Je parle ici d'après les idées de Lucain, plus que d'après la vérité. Il dit, *Pharf. liv. III,*

Pour que l'heureux César reçut toute sa gloire,
Pharsale offre à la fois le monde à sa victoire.



CHANT XX.

ARGUMENT.

Des méchans Rois juste punition.
Rapt de Clotilde, & crime d'Auberon.
Lisois se voit maître de sa maîtresse.
Clovis survient, & reprend sa Princesse.
Le conteur met ce couple amant au lit
Fort décemment; & son œuvre finit.

Il finira pourtant l'éternel conte,
Et d'ennuyer enfin l'Auteur a honte.
Lecteur, mon juge, à nombrer mes défauts
Tu perdrois temps, & c'est labeur futile:
Mais, Censeur juste, & sur le tout facile,
Cherche à fixer mon génie à son taux.
Malgré l'ennui du travail des bureaux,
Dans un pays domaine de Neptune,
Où d'Apollon les enfans sont des sots,
Qui ne connoît de dieux que la fortune,
Et dont Barême a fait tous les héros,

Sous les vapeurs du gaudron & des fers;
A des tarifs réduit pour toute étude,
Sous le besoin & le mal affaissé,
Dans l'âge neuf, à moi seul délaissé,
J'ai travaillé, bravant la servitude
De toute regle arbitraire à mon gré.
Le plus beau genre est mon hardi prélude,
Et mon orgueil m'a sans doute égaré.
Mais n'ai-je point des droits à l'indulgence?
Ne fais-je point concevoir d'espérance?

Dès que Clovis eut contre les fuyards
Fait détacher ses légeres cohortes,
Dijon devint l'objet de ses regards;
Dijon qui tient sous ses prochaines portes
L'aimable prix de ses travaux guerriers.
Amant vainqueur, oubliant ses lauriers,
Une autre joie a chatouillé son ame.
Belle Clotilde, ô toi sa seule flamme,
Toi, dans quelque heure assurée à ses feux,
Seule tu fais & ses soins & ses vœux.
Mais un tyran, dont tu dépends encore,
Fait qu'un vainqueur tremble dans ses succès.
Un Roi vaincu, s'il est trop foible, implore;
Mais un tyran a recours aux excès;
Lâche en sa rage, il se rend redoutable
Par les forfaits dont on le voit capable.

Ainsi Clovis, touchant à son bonheur,
N'en vit jamais la perte plus prochaine.
Rien n'arrêtoit sa grande ame incertaine,
Quand ce parti lui sembla le meilleur.
A ses côtés Cloderic, hors d'haleine,
Mais toujours preste, attendoit de l'emploi.
Prends un hérant, vole, lui dit le Roi,
Vers ces remparts que ménage ma haine;
Parle à leur Roi; dis-lui: Clovis vainqueur
Veut mettre un frein à ta juste terreur,
Et pardonner une sanglante offense
Qu'il peut punir: pour appaiser son cœur,
Tu sais quel gage exige sa clémence:
Il est en toi de borner ton malheur;
Fais ton destin: ton vainqueur est traitable;
Mais n'ose pas te le rendre implacable.
Dans la cité le bouillant Cloderic
Vole annoncer les ordres de son maître.
Tandis qu'il part, Ranchaire & Craric
Viennent offrir au Roi d'un discours traître
La fausse excuse & le servile encens.
Par son silence & des regards perçans
Clovis répond; & bientôt son armée
Tient & le couple & leur suite enfermée.
Alors d'un ton dont le crime pâlit,
Soldats, dit-il, vous, soutien de ma gloire,

Vous qui n'avez nuls droits à ma victoire;
Mais que d'autrui le forfait avilit,
D'un attentat que l'ombre ensevelit
Je mets au jour la trame déteſtable.
Soit lâcheté, ſoit complot puniſſable,
Ces traîtres Rois, à mon aide appelés,
D'un œil tranquille ont vu vos rangs troublés;
Et vous devez vos palmes légitimes
Aux dieux, l'appui de mortels magnanimes,
A vos ſeuls bras. Vos pénibles exploits
Ont triomphé du nombre & de ces Rois.
Vous donc, ſoldats, par eux couverts de honte,
Dans leur complot ſi vous ne trempez pas,
Déſavouez d'indignes potentats;
Ou vous, vainqueurs, qu'une vengeance prompte
Tombe à mes yeux ſur de traîtres amis.
Des lâches Rois les yeux vils ſe baiſſerent
A ce diſcours; l'air treſſaillit des cris
Qu'avec fureur leurs cohortes pouſſerent;
Contre leur ſein tous les dards ſe dreſſerent:
Mais, en chargeant les coupables de fers,
De leurs ſoldats Clovis retint la haine.
Sur la plaintive & glorieuſe plaine
Quand ce malheur accable deux pervers,

Dans la cité la crainte irrésolue
D'autres méchans serre l'ame éperdue :
Le Roi vaincu, le Monarque enchanteur
Se font chacun renvoi de leur terreur.

Le Gondebaud, songeant à son ôtage,
Près du vainqueur voudroit en faire usage,
Sacrifiant tous les dangers prédits
A ceux qu'il voit : mais soudain le Roi Mage
L'arrête court par ces propos maudits.
Malgré le Ciel, & contre la prudence,
Tu veux donner au plus actif des Rois
Une beauté qui, flambeau de vengeance,
Contre toi seul élevera la voix
Près d'un époux ravi de lui complaire.
Connois du moins ta terrible adversaire.
Le doux hommage à la beauté rendu
Se joint chez elle au plus solide empire
Que sur les cœurs usurpe la vertu :
L'accorder donc, c'est à ta mort souscrire.
Si dans ces murs, battus dans quelques jours,
Clovis croit voir sa conquête toujours,
La refuser c'est signer ton supplice.
Profite donc du seul instant propice :
Si nous l'avons, qu'elle quitte ces lieux,
Et pour jamais : tandis que ta prudence
Va lui ravir la main du Roi de France,

Sur ce que tente une main effrénée,
J'éclaircirai la ville consternée.
Le pâle Irier, promenant ses yeux durs
Au discours simple & précis, ferme & juste,
Inanimé resta droit comme un buste.
Pris sans replique, il alla la chercher.
Près des tyrans. D'une bouche sincere
Il leur rendoit cette réponse claire:
O mes amis, les tyrans sont des sots
Bornés à l'art de jouer des couteaux.
Déconcerté le trio s'envisage.
Mais le démon, qui d'abord au Roi Mage
A suggéré son avis confondu,
Vient lui parler, de lui seul entendu.
Va, dit Wodan, chercher cette rebelle;
Et ne crains point retard ni refus d'elle.
Il dit: ... le Mage, aux yeux des deux méchans,
Est étranger; ses habits rayonnans
Se sont changés en rude & pauvre bure
Dont une corde est l'austere ceinture;
A l'âpre feu dont brûloient ses yeux creux
Succede un feu de la paix doux symbole;
Son air damné prend de l'air vertueux;
C'est un faux air, on voit bien qu'il le vole;
Sa tempe chauve acquiert quelques cheveux;

Sa bouche impure a perdu ſa parole ;
Il eſt Montan : mais, des traits du reclus,
L'étonnement de les avoir reçus,
Et ſa noire ame, altere un peu l'image.
La muette voix lui dicte ſon meſſage ;
Et lorſqu'Irier ſemble un tableau parlant,
Que, ſans mouvoir, l'autre à l'air reculant ;
Le ſycophante en ſouriant les quitte,
Va vers le temple, où, ſacrilége Hermite,
Il aborda la royale beauté,
Comme au deſert, ſous un front emprunté,
L'eſprit immonde aborda le Meſſie,
Alors qu'en butte à ſon adreſſe impie
Dieu, qu'il tentoit, en fut même emporté
Sur le ſommet de ſon propre habitacle.
Tel, ſous l'habit qui ſied au tabernacle,
On vit marcher l'inceſte révéré,
Quand Borgia, ſcandale conſacré,
Du chef des Saints fut l'obſcene vicaire
Et de l'Egliſe un époux adultere.
Ainſi Pâris fut changé par Venus,
Et, pour ravir la fatale étrangere,
De Ménélas prit les dehors connus.

A mes avis hâtez-vous de vous rendre,
Reine, fuyez, dit le Mage empreſſé :
Obéiſſons : le Ciel veut nous défendre.

Votre esclavage encor n'est point cessé;
J'en suis garant: c'est vous perdre qu'attendre.
Elle obéit, & suivit l'imposteur.
Mais quelle fut sa muette terreur,
Quand elle vit l'abominable Hermite,
Qui l'a d'abord à ses amis conduite,
A Gondebaud étaler ses succès;
Et le tyran, que sa présence agite,
Dire, « volez à vos coursiers tout prêts;
« Qu'elle me fuye; & toi, tête proscrite,
» Source des maux que ma bonté mérite,
» Ton Souverain ne sait plus pardonner,
» Pour mieux te joindre en ce jour il t'exile!»
Le Mage part; & tu le suis, tranquille,
Pâle beauté, sans pouvoir te donner
De cris plaintifs le secours inutile.
Le char du Mage à la porte attendoit,
Radieux char qu'invisible rendoit
L'art dont Ismen se servit dans la fuite,
Quand sur le sien au conseil d'un Soudan
Il conduisit l'indompté Soliman.
Le magicien, qui n'étoit plus Hermite,
Plaça Clotilde, & partit comme vent,
Aussi rapide, & non moins invisible.
Sur la poussiere on démêloit pourtant

De pas & roue une trace insensible.
Tandis qu'il fuit, au pied d'un chêne verd
Il apperçoit un guerrier de grand air,
A ne le point envisager en face;
Car il l'avoit de la morne couleur
D'une absorbée & cruelle douleur,
Avec un cou ployé sous la disgrace.
Rimeur pensif, géometre profond,
N'eurent jamais mine si retirée.
Vous devinez que c'étoit Sigismond.
Las de piquer sa bête déchirée,
Las de s'enfuir, il s'étoit arrêté,
Pour savourer, étant moins cahoté,
Son désespoir, pour se bien ronger l'ame.
Ce grand revers qu'il se voit imputé,
Les cris publics, la satyre, le blâme,
Son nom détruit, le bonheur d'un rival,
Percent son cœur d'un aiguillon égal.
Tantôt, frappant sa tête ensevelie
Dans ses deux mains, il semble avoir envie
D'être Acephale; homme pétrifié,
L'instant d'après, il semble avoir pris pié
Près de celui de l'arbre qui l'appuie.
Le magicien qui l'apperçut, perçant
L'herbe de yeux, bellérophonisant,
Suspend sa course & de son char s'élance.

Comme l'éclair, sa perfide prudence
A comploté le plus hardi forfait.
A ce guerrier que je trouve à souhait,
Rendons la vie, arrachons sa tristesse,
Dit le sorcier : qui trouve une maîtresse
Doit oublier qu'il vient d'être battu ;
Et, si sur lui ce rien nommé vertu
N'est trop puissant, faisons que de sa gloire
Le fier vainqueur déteste la mémoire,
Et qu'un vaincu chérisse son malheur.
Du doux trésor cherché par la victoire
Osons le faire heureux usurpateur.
Frustré du prix qu'attendoit sa valeur,
Du sort trompé confondant le caprice,
Qu'il le retrouve, & se rende justice.
Et, restant droit, le monstre vicieux,
Dont l'ombre offusque un rêveur soucieux,
Fit du héros lever sur lui les yeux.
Quoi, lui dit-il, un malheur réparable
Honteusement vous réduit, vous accable,
Vous qui cherchez le nom de courageux !
Mais savez-vous tout ce qu'a d'indulgence
A votre égard ce destin outrageux ?
Le grain subit de ce ciel orageux
Vous jette au port contre votre espérance.
Laissez la plainte au tyran de la France :

Il est vaincu. Suivez-moi ... Sigismond
D'un coup d'œil morne & refusant répond.
Le Mage presse, & l'emporte, & le mene
Sous le couvert qui lui cachoit la Reine.
De cet objet être le possesseur,
C'est, lui dit-il, être vraiment vainqueur;
Et je le rends votre agréable proie.
Mais, Sigismond, quoique une ombre de joie
Dans a surprise ait effleuré ton cœur,
Un air d'effroi sur ton front se déploie.
A cet aspect il rougit & se taît,
Lançant au Mage un œil non satisfait.
Dans sa terreur Clotilde anéantie
Au choc nouveau se ranime, & s'écrie:
Quoi, Sigismond, ce crime t'appartient!
A ce cruel, à ton pere il convient
De tourmenter une esclave Princesse;
Mais veux-tu, toi que je distinguai d'eux,
Jusqu'à ce jour toi noble & vertueux,
De leurs complots partager la bassesse!
Livrée aux mains de ce vil ravisseur,
Dois-je de toi craindre une autre fureur!
Fils que l'on plaint, voudrois-tu que la terre,
Sur tes forfaits, pût absoudre ton pere!
Reine, dit-il, & sa noble couleur

Manifeſtoit ſa honte & ſa douleur ;
Vous me craignez ; vous êtes excuſable ;
En me montrant un ſoupçon qui m'accable ;
Vous m'outragez ; votre injuſte terreur,
Sans m'irriter, me couvre de rougeur.
Fils malheureux d'un pere inexorable,
Qui m'a tranſmis & ſon ſang & ſes torts,
De moi tout peut vous paroître croyable :
Mais envers vous que j'oſe être coupable,
Moi, pour vos pleurs déchiré de remords,
Quoique innocent !... &, fixant le Roi traî-
tre,
Quoi juſque là tu m'as pu méconnoître !
Cette beauté pleure & ſe plaint de moi,
Et tu choiſis un témoin tel que moi !
Mais ſais-tu bien que ton aveugle audace
N'a qu'un moyen pour obtenir ſa grace ?...
C'eſt d'obéir à l'ordre de ces yeux
Dont elle a fait couler les nobles larmes.
Confus, mais fier de ſes magiques armes,
Fort du ſecours d'un ſavoir odieux,
Le magicien pâlit d'ire, & replique :
Chef fugitif, mépriſable vaincu,
Que ſuit la haine & la douleur publique,
Il te ſied bien d'inſulter ! Mais ſais-tu
Que qui pouvoit de ta chûte fatale

Te consoler peut l'augmenter aussi ?
Nuire ou servir, la puissance est égale.
De dépit noir & tremblant & transi,
La main au glaive, & levant haut la tête,
A riposter le Prince ardent s'apprête.
Mais il me faut suspendre mon récit,
Pour vous conter qui les interrompit.
Retournons donc au Monarque de France.
Tandis que, calme en son impatience,
De Cloderic il attend le retour,
L'esprit brouillé du fracas d'un tel jour,
Tandis qu'il va du côté de sa tente,
Un bruit qui sort de celle de Lisois
Le fait rester. Je n'ai pas dit, je crois,
Ayant de faits moisson trop abondante,
Que dame Aglauré, à la mort de Martel,
Ayant voulu venger le noir mortel,
Par son amant fut faite prisonniere.
Quoiqu'il la crût homme sous la visiere,
A sa valeur, à sa stature altiere,
Et par instinct, Lisois pour son captif
Prit tout-à-coup un soin tout attentif;
Et par son ordre on le mit dans sa tente.
On l'y voulut d'une armure gênante
Débarrasser; mais il y résista.
Lisois survint, le vit, & débuta

Par même ſoin. La dédaigneuſe belle,
De ſon refus célant le vrai motif,
Dit qu'un guerrier à ſes armes fidele,
Et s'en rendant la gêne naturelle,
Aimoit leur poids. Oh, dit le franc naïf,
Je ne ſens rien de cet amour maſſif:
Je ſais porter un airain néceſſaire
Tant qu'il le faut; mais, par noble chimere,
N'oſer quitter cet habit oppreſſif,
C'eſt ſe changer en mulet volontaire;
J'aime à le voir au croc après l'affaire.
Dans un combat, la gloire eſt pour celui
Qui bravement ſe ſert de ſon armure,
Non pour le niais qui la couche avec lui:
Et que gaiement on dorme ſur la dure,
Je le veux bien; mais c'eſt faute d'eſprit
Que ſe coucher à terre auprès d'un lit,
Par la raiſon qu'on peut de couverture
Manquer par fois; c'eſt, par ſotiſe pure,
Se faire mal dans la peur d'en avoir.
Ainſi, ma foi, mettons-nous à notre aiſe;
D'un dur étui ſortons, ne vous déplaiſe.
Et galamment il ſe mit en devoir
De décaſquer ſon priſonnier farouche,
Qui, reculant, & la main ſur le fer,

Lui

Lui répondit d'un ton mutin & fier :
Avec ceci d'ordinaire on me touche.
Lisois sourit, & dit : votre vainqueur
Hors du combat n'a plus l'ombre d'aigreur ;
C'est sous son toît un ami qui vous traite ;
Pour votre cœur il vous offre le sien ;
Nous allons vivre en union parfaite ;
Et vous n'aurez d'autre lit que le mien.
L'injuste peur que la belle avoit eue,
A certains mots, d'être un peu reconnue,
A ce discours, pour femme décisif,
Fut certitude. Ainsi, piquée au vif,
Pour étourdir l'audace familiere
Du sieur Lisois, elle ouvrit la visiere.
Elle savoit, la guerriere beauté,
Qui fierement du fer faisoit usage,
Qu'afin de voir son courroux redouté
Sa meilleure arme étoit son beau visage.
Puis elle dit : sachant ce que je suis,
Me trouves-tu faite pour un outrage ?
J'aurois cru voir respecter mes ennuis ;
Mais la victoire est chez vous insolente.
Et sa prunelle étoit haute & brillante,
Jugez !... c'étoit l'œil de la majesté.
A ses genoux Lisois précipité
Ferma soudain sa bouche menaçante.

O sort, dit-il !... madame... en vérité,
Vous me... je suis... confus, quoique enchanté :
J'ai mérité ce courroux légitime :
Je suis un sot : je me suis dit vainqueur
Devant les yeux qui le sont de mon cœur.
Mais votre casque à lui seul fait mon crime :
Si j'ai tenu mes trop libres propos,
C'est que dans vous je n'ai vu qu'un héros ;
Et ces gens-là sont un peu mes égaux.
Mais convenez que la noble alliance
De tant d'attraits à si haute vaillance,
Dans la nature est si singulier cas,
Qu'il est permis de ne s'en douter pas ;
O belle, ô reine, amazone adorable ;
O déité, qui de ma bouche aurez,
Et de mon cœur, le nom que vous voudrez...
De tous les deux, dit la dame intraitable,
Je ne veux rien qu'un silence parfait :
Non par mépris (car, brave & si bien fait,
Portant œil fier, haute physionomie,
Maintien comme elle, & martials appas,
Lisois l'avoit un petit amollie)
Non donc, dit-elle, en le prenant plus bas,
Non par mépris ; vous n'en méritez pas ;
Mais de Clovis un sujet si fidele

A ce qu'il faut pour me trouver cruelle;
Et, si sur vous ma bouche a du pouvoir,
Si je vous plais, je ne veux le savoir
Qu'en obtenant liberté la plus prompte
De fuir ces lieux où tout parle d'un Roi
Qui sur mon front a fait monter la honte,
Que je déteste autant qu'il est en moi,
Dont par l'enfer & la voûte éthérée
Je me croirois encor mal séparée.
 Ceci glaça l'impétueux amant.
A ce propos, outrageux pour son maître,
Lisois alloit répondre, & peut être
S'embrouiller fort, quand il le vit paroître.
Clovis, témoin caché jusqu'au moment,
Fixa d'abord le visage charmant
De qui la bouche avoit si librement
Sur son sujet déclaré sa pensée.
 Son œil perçant eut bientôt démêlé
Sous le harnois un sexe mal voilé.
Beauté, dit-il, contre moi courroucée,
M'apprendrez-vous mon tort ou mon malheur?
Sans repliquer, la paupiere baissée,
Dans le maintien de la froide hauteur,
Elle sembloit Ajax auprès d'Ulysse,
(1) Ou Domitius aux yeux de son vainqueur.

Alors le Roi, par un hazard propice,
Se rappela l'aventure du bois :
Il en parla : la muette colere
Ne put durer ; on retrouva sa voix
Pour prononcer une replique altiere,
Pour soulager la gêne de son cœur.
Le Roi superbe, alors rendu flatteur,
S'excusa tant ; du sort, de son caprice,
Il sut si bien accuser la malice ;
A ses discours la bouche d'un vainqueur
Et d'un Roi jeune ajoutoit tant de force,
Que la fierté fut prise à leur amorce ;
Mais à ces mots sur-tout dits avec feu.
Clovis, voyant qu'il triomphoit un peu,
Finit ainsi : vous m'imputez le crime
D'avoir cherché votre injuste courroux ;
Tandis qu'à tort injurié par vous
Je ne vous rends que la plus haute estime :
Et jugez-en : vous voyez ce héros ;
(C'étoit Lisois que regardoient ces mots)
C'est mon ami, l'appui de ma couronne,
Et le premier des biens qu'elle me donne :
Ma main vous l'offre ; & je vous jure en Roi
Qu'un plus beau don n'est point en ma puissance.
Que ce présent efface mon offense ;

Que mon ſujet vous appaiſe envers moi !
Ceci pouvoit irriter l'orgueilleuſe ;
(Une ame haute eſt ſi capricieuſe !)
Mais de Liſois l'œil tout étincelant,
Et les couleurs de ſa tête amoureuſe,
Du Roi vainqueur l'excuſe aſſez flatteuſe,
Et puis l'amour qui ſaiſit ſon inſtant,
Mirent le feu ſur ce moins fier viſage
Qui, malgré lui confus, ſembloit content.
Elle gardoit un ſilence très-ſage,
A repliquer voyant trop d'embarras ;
Puis elle dit : fille, je ne veux pas
Réſiſter plus qu'une nombreuſe armée ;
Noble vainqueur, ma colere eſt calmée.
Pour votre don... ne le refuſez pas,
Dit le Liſois d'une bouche enflammée,
Qui certe alloit s'épandre en beaux diſcours ;
Quand vint Montan, qui trancha net leurs
cours.

L'eſprit d'en-haut à ce voyant Hermite
Du traître Mage ayant appris la fuite,
Avoit dit : pars ; ſers de guide à Clovis ;
Conduis ſes pas ſur mes ſecrets avis :
Vous rejoindrez le raviſſeur impie.
Cet ordre ſaint amenoit donc Montan.
O Roi, dit-il, ta clémence eſt trahie ;

Et tu ſerois le jouet d'un tyran
Qui te craint trop ſans le Ciel qui t'appuie.
Quand Gondebaud proteſte, à ton ſujet,
De vos diſcords qu'il veut céder l'objet,
Il tremble & ment: par ſon ordre ravie,
Loin de Dijon ta noble beauté fuit;
De ta conquête il écarte le fruit.
Mais ſuis mes pas; c'eſt le Ciel qui m'envoie:
Viens au forfait ravir ſa ſainte proie:
Seul tu ſuffis. Pour vous, brave Liſois,
Que cette ardeur qui vous porte à nous ſuivre
Reçoive un frein, ſonge à d'autres exploits:
Devant ces murs, que la terreur vous livre,
Rendez le camp prêt à ſe préſenter.
Oui, dit le Prince; & tu peux te flatter
Que, du tyran ſi tu préviens la fuite,
Si dans mes mains il eſt remis par toi...
Oh, mon ami, tu connois bien ton Roi!...
Perds cet eſpoir, grand Roi, lui dit l'Hermite:
Gondebaud fuit; & ce vil Potentat,
Vieux Souverain d'un belliqueux état,
Qui, commençant aux ſources de la Seine,
Pour frontiere a l'intérieur Océan,
Croit tout perdu, dans l'effroi qui l'entraîne,

Et, d'un revers frappé comme un tyran,
Sans respirer, fuit des bords de la Seine
Jusqu'aux remparts abreuvés par les eaux
De la Durance unie au lit du Rhône :
Effet du crime, atterré par les maux,
Fier dans le calme, & glacé quand il tonne.
Clovis pressoit son cheval à ces mots.
Pour le vieillard, glissant d'un vol facile,
La terre fuit sous son pied immobile.
Comme un brouillard coule sur un marais,
Tel il précede ; & sa marche hâtive
Rend d'un cheval qui devance les traits
Le galop lent, la vîtesse tardive.
Montan arrive ; & du char ravisseur
A son aspect fuit le voile enchanteur.
Clovis survient : la bride échappe au Mage.
Sigismond, pâle, & reculant d'un pas,
D'un œil rival & surpris l'envisage ;
Et malgré toi, Reine, tu t'écrias ;
Ton front se baisse ; une rougeur céleste
Parmi tes lis allume un feu modeste.
Les deux héros, se mesurant des yeux,
S'alloient parler sur le ton sérieux.
Déja leurs bras, tombant en courbe oblique
Le long d'un corps en posture tragique,

Du côté gauche atteignoient l'instrument ...
Mais le vieillard dit d'un ton véhément :
Roi, que fais-tu ? Ta colere est injuste ;
Et d'un rival tu suis l'emportement,
Quand tu ne dois à ce guerrier auguste
Que ton estime : au crime il s'opposoit :
Ce que Clovis eût fait il le faisoit.
Toi, Sigismond, quelle fureur te guide ;
Et qu'oses-tu devant un œil timide ?
Quel est ton but ; & quel espoir nouveau
Fait ressortir ton glaive du fourreau ?
Non, couple fier, puisque le glaive arbitre
A prononcé sur votre différend,
A vous aimer ayant un si beau titre,
Aimez chacun un rival aussi grand.
Le Bourguignon, de qui la voix décele
Une douleur qu'il veut cacher en vain,
Répond : trouvant l'occasion si belle
De réparer les crimes du destin,
Par un combat pouvant venger la perte
Que je subis par un combat fatal,
Pourrois-je perdre une ressource offerte,
Quand il ne faut que frapper un rival ! ...
Mais mon malheur m'est enfin trop visible...
Je ne crains point ton bras, quoique terrible,
Vainqueur altier : je cede à ton bonheur.

On voit en moi le fils d'un cruel pere ;
Et de mes feux la crainte est le salaire :
Je vois qu'en toi l'on accueille un veng
Je sais céder à ma disgrace amere,
Et, rejeté, craindre encor de déplaire.
A tes succès je ne m'oppose plus :
Au plaisir bas d'être sans fruit nuisible
Mon cœur trop fier ne fut jamais sensible.
Triomphe, jouis du prix de tes vertus.
Puisqu'il te faut céder toute victoire,
Ce qui du moins console ma douleur
C'est qu'un vaincu sauve encor de sa gloire
Quand c'est toi seul qu'il nomme son vainqueur.

A cet aveu fait de si bonne grace,
Clovis rougit, confus de son bonheur ;
Et d'un rival il comprit la disgrace.
A ce rival il tend les bras, l'embrasse.
Noble ennemi, digne de ma valeur,
Toi qu'a vaincu le sort & le malheur,
Et non mon bras, dont la belle ame efface
De mes lauriers la moins noble splendeur,
Sois mon ami : vas retrouver ton pere ;
Sois entre nous juste médiateur.
Oubliant tout, ses torts & ma colere,
Et tous ces droits que donne un sort prospere,

Je ne veux plus que te prouver combien
Mon cœur aspire à l'estime du tien.
Tout pénétré du propos héroïque,
Sigismond part, mais s'éloignant réplique:
Faut-il par toi perdre tout, & t'aimer!
Et son regard, qu'il ne peut réprimer,
Se tourne encor sur ce qu'il abandonne,
Veut voir sa perte: il la voit, & gémit.
De fiel bien noir le Roi Mage blémit:
De la vertu la langue qui l'étonne
L'a sur son char par l'oreille attaché.
Mais de partir il eût en vain tâché:
Montan en paix n'eût pas souffert la chose.
Voilà Clovis cependant qui revient:
De s'éclipser Auberon se souvient.
Mais le vieillard, tandis qu'il s'y dispose,
Dit: ô Roi juste, il faut à la vertu
Rendre toujours l'infortune légère;
Et tu l'as fait: au forfait abbattu
Il faut payer sa récompense amere;
Punis ce traître. Auberon à ces mots
Sourit, bravant l'Hermite & le héros.
Hôte des bois, dit-il, & toi, qui, maître
De l'Univers docile sous ta loi,
Verrois ton sceptre impuissant devant moi,
Tu me menace, & te flatte peut-être

De m'effrayer : ah, tu n'as pas appris
Que ton courroux ne vaut que mon mépris !
Soudain voilà... comme d'émail rapide
Un petit homme, au fond de l'eau plongé,
Nage & s'éleve au haut de ce fluide,
Du poids du doigt quand il est allégé,
Voilà le Mage élevé vers la nue ;
Non pas suivant l'équilibre de l'air,
Mais sur les bras d'une foule cornue
Qui prête l'aîle à son féal très-cher.
De ce succès à tort le Mage est fier ;
Car, étendant une main formidable
Aux noirs auteurs du prestige coupable,
Montan fait fuir les appuis du pervers.
Comme le plomb son corps descend des airs,
Et retentit sur la terre rougie
Du sang chassé des membres confondus :
Masse sans forme, où du superbe impie
Rien n'est entier, tous les traits sont perdus.
Jointe aux démons dans leurs feux descendus,
L'ame aux enfers s'enfuit de compagnie.
Tel, du sommet du rocher Aventin,
Marcha dans l'air sur le peuple latin,
Et, par les vœux du Prince de l'Eglise,
Tomba celui qui mourut dans Arize.
Lorsque Clotilde, au spectacle sanglant,

Sur le héros porte un regard tremblant ;
Que ce héros est frappé de surprise,
Roi, dit l'Hermite (il s'éloigne en parlant)
Le sage Aurele & son ami vaillant
Sauront par moi l'approche de leur Reine ;
Et je me rends à mes antres chéris.
Ressouviens-toi que de sa gloire vaine
Clovis sans moi perdoit l'aimable prix.
Mais moi, qui suis-je, & d'où vient ma
science ?
A ce bras vil qui donne sa puissance ?
De doux accens, plus touchans que les miens,
T'annonceront le Dieu dont je la tiens.
Reçois ce Dieu ; que celui qu'il décore
De tant d'éclat s'y soumette & l'adore !
Ainsi qu'un songe, il dit, & s'éclipsa.
Brûlant d'amour, auprès de sa Princesse
Le Roi vermeil, l'heureux Roi se plaça ;
Et sur ce char d'horreur & de détresse,
Au lieu du rapt qui hâtoit sa vîtesse,
Meilleur cocher, l'amour vif s'élança.
Quoi, c'en est fait, disoit dans son ivresse
L'amant royal ! . . . je vous obtiens, ô vous,
Par qui je suis le premier Roi du monde !
Quoi, délivré de ma terreur profonde,
Je ne puis plus avoir que des jaloux :

Et ce destin, de qui la loi sévere
Par tant de maux fait payer sa faveur,
A plus haut prix n'a pas mis mon bonheur!
Ah les tourmens qui déchiroient mon cœur
Sont oubliés, quand j'en vois le salaire!
Ciel! dieux!... ma main touche une main
si chere!
Quelle beauté; qu'un sceptre lui convient;
Et sur ce front de la décence même
Qui ne diroit qu'il faut un diadême!
Reine!... à quels droits ce nom vous appar-
tient!
Et, non moins prompt que le discours qu'il
tient,
Le char pompeux roule sur la poussiere.
Déja Lisois & son ami prudent,
De son approche instruits, ont dans le camp
Reglé l'apprêt d'une pompe guerriere.
Sur le sommet du pavillon royal
Luit l'oriflamme, éclatante banniere,
De la victoire instrument & signal.
D'autres drapeaux dont le récent outrage,
L'or teint de sang, les lambeaux glorieux,
Du soldat fier flattent les sombres yeux,
Sont enlacés, avec un art sauvage,
A des pavois, des casques orgueilleux,

Portant encore un sanglant témoignage
Des durs efforts, du prix qu'ils ont coûté :
Et ce concert discordant & heurté,
Fait pour charmer l'oreille de Bellonne,
Déja prélude, & rudement résonne.
D'un regard noir rehaussant sa fierté,
Le soldat ferme est en lignes posté.
A ce coup d'œil, dans l'ame qui frissonne
Une horreur noble entre, & devient plaisir.
Comme, en un bord paré pour une fête,
Lorsque des mâts on a doré le faîte,
Qu'un pavillon qu'étale le zéphir
Couvre la pouppe & va balayer l'onde,
Qu'autour des mâts banderolles, pavois,
De leurs couleurs offrent l'aimable choix,
Rien n'est plus beau ; sous la plaine profonde,
Dans l'ombre seule, on croit voir le palais
Du moite dieu des royaumes muets ;
Mais des nochers la marine allégresse ;
Tous ces sabords de leurs canons garnis,
Et cet amas de cordages noircis
Sur cet objet répandent la rudesse,
Et les regards sont choqués & ravis.
Bientôt le char apparut aux amis
Sortis du camp : ils volent à leur Reine :
Clovis les voit, & s'arrête : tous deux

Sont accueillis; l'œil de leur Souveraine
Lit ſur leur front l'amour reſpectueux,
Et le bonheur qu'ils ſentent de ſa joie.
Elle ſourit : ſes traits majeſtueux
Sont plus ſereins ; ſa douceur s'y déploie.
 Dans l'heureux camp enfin le char guidé
Par le héros, des deux chefs précédé,
Entre parmi l'harmonie effrayante
Des chants de joie & des concerts de Mars.
Les boucliers gémiſſent ſous les dards.
Ombrageant l'air de leur ſoie ondoyante,
Tout eſcadron baiſſe ſes étendards.
L'honneur bruyant trouble tes purs regards,
Auguſte Reine: une aimable épouvante
Pâlit ton teint, attendrit ton ſouris.
 Elle deſcend ſous la royale tente.
L'Ange d'hymen, qui du divin pourpris
Eſt deſcendu, portant ſa douce chaîne
De fleurs & d'or, & ſon ſacré brandon,
Tenoit levé le coin du pavillon :
Il le referme ; & vers le haut domaine
Il prend ſon vol, quand, par Heſper conduit,
Luiſoit au ciel l'ornement de la nuit.

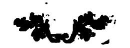
Fin du vingtieme & dernier Chant.

EPILOGUE.

C'ÉTOIT ainsi que ma craintive haleine,
A d'autres tons cherchant à s'élever,
Pour s'enhardir crut devoir s'éprouver ;
Lorsque Thomas, d'une voix bien plus pleine,
Mais inégale & point formée encor,
Fit résonner la trompette & le cor ;
Quand du génie étonnant & blâmable
Qui connut tout & n'approfondit rien,
De l'Univers vagabond citoyen
Comme du Pinde, une bile implacable
Avoit noirci le cynique cerveau ;
Quand plate piece au théâtre applaudie
Prouvoit sur nous ce que peut le nouveau ;
Quand du Camoens une émule hardie,
Digne d'encens, mais (pardonne Venus)
Ayant besoin de conseils ingénus,
D'un grand sujet égaloit la noblesse
En liant mal des vers précis & beaux,
Et grossissant ses notes, par paresse,
Des sujets neufs des plus piquans tableaux ;
Lorsque Buffon, ce peintre si sublime,
Génie admis à contempler son sein,

A la nature ôtoit son voile enfin ;
Quand, dans un style ennemi de la lime,
Gai, vif, obscur, pathétique, & confus,
Noyant le vrai dans des écarts diffus,
Un politique, *ami* sur-tout *des hommes*,
Hormis ceux-là qu'on nomme Financiers,
Nous rappeloit au plus doux des métiers,
A mieux peupler cette terre où nous sommes
Foulés au point qu'on s'égorge à milliers (2);
Quand on croyoit enfui dans l'Allemagne
L'aimable choeur de la docte montagne,
Et qu'il falloit qu'un Poëme charmant
Fût pris du vieux ou nouveau Testament ;
Lorsque loin, mais très-loin de Lafontaine ;
Le jeune Aubert en fables instruisoit,
Se rendoit neuf, &, voyant qu'il plaisoit,
Tout uniment complimentoit sa veine
Dans le journal que lui-même faisoit (3) ;
Quand, pour le bien de l'actif agricole,
Spéculatifs instruits à l'Opéra,
Par ton de mode (& la mode en dura)
De labourage osoient tenir école ;
Lorsque ce Suisse, à qui de bonnes gens
Ont fait accroire, en le croyant eux-mêmes,
Qu'en beau langage il heurtoit le bon sens,
Nous accabloit de feuilles anathêmes

Qu'il préservoit, par la main du bourreau,
D'aller tomber dans la main des beurrieres (4);
Lorsque Piron, moraliste nouveau,
Purifioit ses rimes ordurieres,
Dictoit des loix sur l'honnête & le beau,
Et de Priape abjuroit les bannieres (5);
Lorsque Gresset croyoit pieusement
Qu'une comete annonçoit maladie
A tout chrétien faiseur de comédie,
Et détestoit Sydnei publiquement;
Quand Palissot, de l'Encyclopédie,
En plein théatre, accusoit l'Editeur
D'enseigner l'art qui conduit aux galeres,
Et certes étoit un effronté menteur (6);
Quand sur le Pinde, en leurs fureurs ameres,
Se déchaînoient écrivain contre auteur,
Et quand en prose on prouvoit des chimeres,
On discutoit de magnifiques riens,
Je pris courage, & débitai les miens:
Beaucoup plus sot que mes heureux confreres,
Je lus maint livre, & par fois très-fumeux,
Pour ennuyer probablement comme eux.



REMARQUES.

(1) *Domitius*, Gouverneur de Corfinium, s'empoisonna d'abord à l'approche de César, & s'en repentit dès qu'il fut informé de l'humanité avec laquelle il traitoit les prisonniers. Son médecin, qui l'avoit trompé, lui apprit qu'il pouvoit profiter de la clémence de César. Il alla la mériter en se rendant. Lucain tourne autrement son aventure, & le fait livrer par ses troupes, *Pharf. liv. II.*

Mais de lâches soldats (ô crime !) ouvrant leurs portes,
Traînent leur chef captif. Orgueilleux citoyen,
Tu le vois à tes pieds. Mais, dans un haut maintien,
La valeur d'un front droit s'offre au glaive, & menace.
César voit qu'on le brave & qu'on craint une grace.
Vis malgré toi, dit-il, & vis par mes bienfaits;
Va prouver que César sait user des succès :
Sers d'espoir aux vaincus : ou tente encor la guerre :
Vaincu, de mon pardon je n'attends nul salaire.

(2) Ce que je dis ici de l'Ami des hommes, qui a beaucoup & bien vu, quoiqu'il laisse encore bien de ses assertions sans preuve, n'empêche pas que je ne révere profondément cet apôtre de l'humanité, plein d'entrailles & de chaleur, que je ne sente sa naïve beauté

de son style, à qui l'incorrection est pardonnable, & sied même quelquefois.

(3) Peut-être M. l'Abbé Aubert n'a-t-il point de part aux éloges que lui donnent les petites affiches; mais le public a quelque droit de le soupçonner. Au reste il n'est injuste qu'envers Lamotte qui assurément ne lui céderoit que parce qu'il est plus spirituel que lui. Ce pauvre Lamotte a fait une bien mauvaise Iliade, a bien peu de poésie de style, bien peu d'harmonie: pourtant, ou j'ai le tact épais, ou beaucoup de Poëtes naissans, qui rougiroient de la comparaison, seroient heureux de lui ressembler. Ses fables sont sur-tout une de ses meilleures parties. Ces gens de goût ont un mépris bien généreux pour les gens d'esprit: Dieu me préserve du malheur de l'être; mais je sens que je me consolerois. M. Aubert a peut-être le pas sur Lamotte; & je lui jure qu'en ce cas il doit en être flatté.

(4) Il est incontestable que, quand M. Rousseau se sert, pour appuyer ses sophismes, des vérités de la morale, il les exprime aussi bien qu'il les applique mal. Mais voilà son talent unique. Diffus, inconséquent, contradictoire, il n'a fait que des ouvrages sérieux dont le fond est absurde; &, quand il a voulu faire un Roman, il a été obscene, gigantesque, & rapsodiste ennuyeux. On a écrit, on écrit encore que cet homme est éloquent: la tête m'en tourne. Cicéron a dit que l'art de bien parler étoit l'art de bien raisonner; &

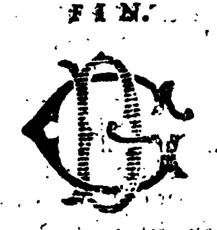
il est avoué que M. Rousseau n'a pas encore raisonné une fois de sa vie. Tout l'esprit qui brille dans les déclamations que Séneque nous a conservées ne les garantit pas d'un très-juste mépris : & quelles déclamations plus futiles que toutes les œuvres du citoyen de Geneve ! Qu'un conte de Fée soit bien extravagant, & d'un style convenable à un conte ; j'en ferai cas ; parce que, sur ce titre, je me serai attendu à trouver d'ingénieuses bagatelles. Mais qu'un homme, traitant l'importante matiere de l'éducation, par exemple, me donne sérieusement un systême digne des petites maisons ; & que le résultat d'un traité si grave soit plus bisarre que la *Barbe bleue*, j'avoue qu'il n'y a point d'effort de raison qui puisse maîtriser le profond mépris que j'ai pour un tel auteur.

(5) Je suis bien éloigné de blâmer M. Piron d'avoir changé de style ; & sans doute il est malheureux pour lui que ce changement prête à l'épigramme. Le *Sallon* est fort singulier dans sa bouche ; mais c'est un bon ouvrage. O mœurs, il faut donc toujours venir vous rendre hommage !

(6) Si l'amour de la vérité, que M. Palissot auroit cru blessée par les Encyclopédistes, l'avoit engagé à composer sa farce trop célebre, il seroit toujours fort singulier que, pour venger des vérités sacrées, il eût choisi une voie proscrite par elles. L'intérêt de la révélation, & même de la Religion naturelle, est très-indécemment défendu sur le théatre ;

& ce n'eſt pas le tribunal où l'on puiſſe citer des eſprits forts. Mais M. Paliſſot a proteſté bien haut qu'il n'avoit jamais prétendu impliquer M. De Voltaire dans la piece des *Philoſophes*. Je le crois aſſez borné, s'il le veut, mais non pas au point de ne ſentir pas que M. De Voltaire a été plus hardi dans ſes aſſertions qu'aucun Encyclopédiſte. S'il n'eſt irrité que contre des propoſitions téméraires, il falloit les réfuter : ſi la haine des propoſitions s'étend ſur les Auteurs, c'étoit M. De Voltaire qui devoit être accablé. Sa Comédie eſt donc le fruit d'une haine perſonnelle ; il a donc fait ſervir le fantôme de la Religion au deſſein de calomnier des gens qu'il hait. Cela eſt odieux. Oh la vilaine voie pour faire du bruit !

FIN.

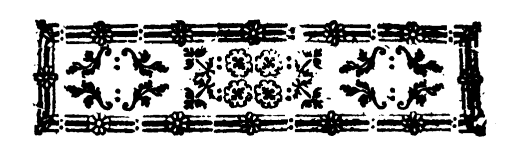


DIALOGUES

DE QUELQUES

POËTES ÉPIQUES.

DIALOGUES



DIALOGUE PREMIER.

Que plaire est la seule regle.

VIRGILE, HOMERE, ARIOSTE, OVIDE.

VIRG. QU'avez-vous, divin Homère? Vous me semblez chagrin : vous quittez cependant une compagnie fort amusante.

HOM. Je fuis ce fol d'Arioste & ce jaseur d'Ovide qui m'ennuyoient & me rompoient la tête.

VIRG. Ils sont donc bien changés ici-bas, & depuis peu même : rarement l'ennui marche à leur suite.

HOM. Je ne sais ; mais tous les deux se sont mis dans la tête qu'ils ne sont pas plus irréguliers que vous & moi : ils ont voulu me prouver qu'ils sont de bons Poëtes épiques. Vous avez entendu raisonner Aristote, & la nation critique ; vous savez que l'Epopée a des principes ; vous avez assez de connoissances sur le Roland & les Métamorphoses : dites-moi si les prétentions d'Ovide & de l'Arioste ne sont pas plus absurdes que le plus incroyable

incident de leurs Poëmes.... Mais, à travers l'éternelle nuit de notre demeure, ne vois-je pas l'un & l'autre s'avancer vers nous ?

VIRG. Mes yeux faits à l'obſcurité croient les diſcerner : ce ſont eux.... Eh bien, venez vous convaincre Homere de la régularité de vos ouvrages ?

OVID. Oui, Virgile ; & c'eſt vous que nous prenons pour juge : écoutez nos prétentions. Je ſoutiens qu'il n'y a d'autre regle que celle de plaire ; que je plais ; & que par conſéquent je ſuis Poëte épique comme Homere : non pas tout ſemblable ; mais reſſemblant dans les points eſſentiels du moins. Car, quoiqu'il n'en convienne pas, les grands rapports nous ſont communs : il récite en vers, & moi auſſi ; il fait agir les dieux avec les hommes, j'en fais autant ; s'il eſt tout plein d'aventures & de combats, je ne ſuis qu'incidents & j'ai quelques combats ; il peint des caracteres, j'en deſſine encore plus : que dis-je ?... Ajax, Ulyſſe, Diomede, Enée, ſes acteurs ſont les miens. En vérité il y a un eſprit de chicane à me refuſer pour compagnon : & je vois, moi, que nous avons entre nous

Des traits qui ne ſont pas
Les mêmes, ni divers, comme il ſied à des freres.

Ovid. Métam. liv. III.

ARIOS. Pour moi, je lui reſſemble ſi fort, que je crois faire tort à ſes lumieres en indiquant ce parallele palpable. Une femme

brouille son héros avec Agamemnon ; une femme brouille le mien avec la raison. A-t-il un acteur à qui je ne puisse en opposer un autre ? S'il nomme Agamemnon, je réponds Charlemagne ; si l'invulnérable Achille, moi l'invulnérable Roland ; si le sage & vieux Nestor, moi le sage & vieux Sobrin : Diomede & Ajax n'ont pas plus de valeur que Rodomont & Mandricard ; le beau Pâris l'est moins que Médor, & Angelique vaut bien Hélene : j'ai l'équivalent de l'aventure d'Ulysse chez Polypheme, chez Eole, Circé & Calypso : en morts, en blessés, en duels, en batailles, je tiens une balance assez égale...

HOM. Voilà un sophisme bien séduisant ! Lucain, Chapelain, Stace, le Moine, cet absurde Pulci, cet extravagant Boyard, vont, en raisonnant de la sorte, venir se ranger à côté de nous. Vous disputé-je que vous avez fait des Poëmes, & que ces Poëmes ont des acteurs ? Je vous soutiens que vous n'avez point observé les regles de l'Epopée ; & vous ne direz peut-être pas que nous n'y sommes pas conformes Virgile & moi.

OVID. Mais je me tue à vous dire que ces regles sont des visions de Commentateur, regles de chevalerie errante ; que la plupart de ces regles nuiroient à vos Poëmes ; que ce sont elles qui quelquefois sont conformes à vos Epopées ; mais non vos Epopées à elles ; & qu'il n'y en a pas une seule que je ne puisse vous démontrer ou fausse par sa généralité, ou puérile... Tenez, prenez à votre gré

celle que vous croirez la plus sûre : je parie vous faire broncher au premier pas ; que vous ne pourrez me définir ce qu'on appelle Poëme épique, sans que je vous arrête. Qu'est-ce qu'un Poëme épique ? Répondez.

HOM. C'est, si vous voulez, * *le récit en vers d'aventures héroïques* : ou, pour parler plus exactement **, *c'est le récit poëtique d'une action merveilleuse.*

OVID. Si vous vous en tenez à la premiere définition, voici ma réponse. Le récit des aventures d'un homme qui, long-temps éloigné de sa maison, trouve, quand il y revient, ses biens au pillage, sa femme investie d'amans, les filles du logis apprivoisées avec eux ; le récit des aventures d'un homme qui faillit à être mangé vif deux ou trois fois, qui manque d'être changé en pourceau, & qui a la nompareille douleur de voir ses compagnons subir cette métamorphose hideuse, qui, chez lui, déguisé & traité en gueux, est obligé de disputer les reliefs de sa table à un autre gueux en possession de s'en nourrir ; un tel récit sera tout ce que vous voudrez, excepté un récit d'aventures héroïques : ou le mot *héroïque* aura un sens fort ample. Qu'abandonnez-vous, de votre définition ou de l'Odyssée ?

ARIOS. *Si* vous dites que l'Epopée est le

* Définition de Voltaire, dans l'Essai sur la poésie épique.

** Définition de l'Abbé Batteux dans le Cours de Belles-Lettres.

récit poétique d'une action merveilleuse, je réponds que l'Iliade est le récit d'une *passion*, non d'une *action*. Que vos Commentateurs injurient ceux qui font cette simple objection; qu'ils se tournent de tous côtés; il est plus que palpable que vous chantez la *naissance*, *la durée* & *la fin* d'une *colere*: c'est donc le cours d'une passion & les évenemens qu'elle occasionneque vous chantez, & non une action. Mais souffrons le renversement des termes, & accordons que c'est une action que vous chantez: je prétends qu'elle n'est point merveilleuse, ou qu'elle l'est dans un sens ridicule. Si on soutient que tout ce qui se fait avec l'intervention des dieux est *merveilleux* (sentiment qui rendra merveilleux dans votre ouvrage bien des incidens qui ne le sont pas), peut-être rendra-t-on par cette voie votre sujet merveilleux: que si le mot *merveilleux* est assigné, comme il doit l'être, à un de ces évenemens faits pour étonner, faits uniques dans la nature, & avec lesquels l'intervention des dieux s'allie tout naturellement, alors vous m'avouerez que ce n'est pas le sujet de l'Iliade qui sera merveilleux. Le dévouement de Codrus, le courage vertueux de Léonidas, seront de ces sortes de sujets. La chûte d'un premier homme, à laquelle sera attachée celle de toute sa postérité, pourra être regardée comme un sujet vraiment merveilleux. Mais une pique de deux chefs pour une captive est en soi le plus naturel des évenemens. La conséquence

en eſt terrible, étonnante, merveilleuſe même: ſoit; mais l'action n'en ſeroit pas moins improprement appelée merveilleuſe. Je ſuppoſe que la vraie cauſe de la guerre du Triumvirat fût le dépit de Fulvie: quelque ſanglante qu'ait été cette guerre, quelque grand que ſoit le prix demeuré au vainqueur, ſi un épique eût chanté tout naturellement cet évenement, comme l'épigramme le préſente, eût-on dit qu'il chantoit une action merveilleuſe? Si on me préſentoit un Roi qui renonçât aux charmes de ſon trône, pour aller venger le ſang des défenſeurs ou des conquérans d'une terre conſacrée par le ſang d'un Dieu, & ſouillée par de profanes poſſeſſeurs, cette action extraordinaire, ſublime dans ſon motif, vaſte dans le projet, de la plus noble difficulté dans l'exécution, mériteroit le nom de merveilleuſe; mais votre ſujet, excellent d'ailleurs, que je ſuis bien éloigné de blâmer, eſt bien éloigné de reſſembler à cela. Au reſte pourquoi raiſonner avec vous contre une définition que vous défendez ſans la croire juſte?

HOM. Du moins, ſi ç'avoit été mon avis, la force de vos objections ne m'eût pas diſſuadé. Vous croyez peut-être, vous, Ovide, m'avoir mis dans un étrange embarras, quand vous êtes allé chercher mon Odyſſée, & choiſir ſes aventures les moins nobles, pour prouver que ma définition faiſoit tort à ce Poëme: mais, ſi je vous repliquois que je n'ai voulu définir que la grande Epopée; qu'à la rigueur, comme on reconnoît deux ſortes de Drames,

on peut admettre deux sortes d'Epopées ; que je parlois de la premiere espece, & que mon Odyssée est de la seconde ; si je vous faisois cette replique, quelle seroit la vôtre ?

OVID. Moi je passerai par toutes les divisions & subdivisions qu'au besoin il vous plaira créer : mais souffrez une petite réflexion. Il faut que ces Critiques, Commentateurs, Législateurs poétiques, s'ils y voient si bien, n'y voient guere loin. Vous ne trouverez que chez quelques-uns d'eux des traces de la distinction que vous hasardez : « à la rigueur on » peut admettre deux sortes d'Epopées ». Ces mêmes génies, qui ont si habilement séparé le Drame en deux branches seulement, qui n'ont pas pu se cacher (car le gros bon sens ne l'ignore pas) qu'on peut mettre en *récit* bien plus de sujets qu'en *action*, n'ont pas eu la force d'en conclure hardiment qu'il y avoit plusieurs sortes d'Epopées. Il y a plus ; si ces oracles qui redressent le génie n'étoient point aveugles, ou s'ils ne se fermoient les yeux ; ne verroient-ils pas que l'Iliade & l'Odyssée ne peuvent jamais entrer dans la même classe ? Ils aiment mieux déshonorer leur nation, en soutenant que des aventures burlesques, ou comiques pour le moins, sont nobles & héroïques, que d'élargir leurs principes. Il n'y a incontestablement qu'une seule Epopée, parce qu'ils l'ont voulu. Un homme qui vaut tous les Commentateurs, a dit qu'en fait de tragédie on ne citeroit pas *l'Avare*. Non, sans doute ; mais qui traiteroit de la poësie dra-

matique, citeroit l'Avare comme Radamiste. Ne croyez pas cependant que j'eusse plus de foi aux poétistes, quand ils distingueroient deux ou trois sortes d'Epopées. Ne vois-je pas, avec leurs regles dramatiques, quantité de Drames françois excellens, qu'on ne sait comment nommer ? Je ne parle point de ce genre mitoyen entre la Tragédie & la Comédie, qu'ils prétendent écraser par leurs lourdes plaisanteries; mais de Tragédies célebres, à qui ils ôtent ce nom, qu'il est effronté de leur disputer. Ecoutez-les; la bonne Iphigénie, celle de Racine, n'est point une Tragédie. De leur sublime autorité, ils ont décidé qu'une Tragédie doit par sa conclusion laisser une douleur profonde dans l'ame du spectateur. Il s'ensuit de-là que l'Iphigénie n'est réellement point une Tragédie, qu'elle n'en peut pas être une; puisqu'il est indubitable que la mort de cette Princesse, que les regles demandent, révolteroit le spectateur, & la critique même, qui pourtant blâme. On fortifoit de sa tranquillité, quand on voit qu'un des chefs-d'œuvre du premier tragique du monde ne peut soutenir l'attaque des regles. Faut-il donc les craindre, ou s'en rire ? Si quelqu'un donnoit cette définition d'un héros : « un héros est celui qui, par ses grandes qualités, est tellement l'appui de sa patrie, » qu'il n'en peut jamais être le danger; ainsi » Camille & Scipion sont des héros : il manque quelque chose à Thémistocle, & Coriolan n'est qu'un brave »; on lui diroit : votre

définition est fausse ; car Turenne & Condé sont incontestablement des héros, & tous deux ont été dangereux à la France. Le démenti qu'on donneroit au moraliste, toute piece irréguliere, qui plaît constamment, doit le faire donner au critique...

ARIOS. Pourquoi suivre cette réflexion ? Si on ne s'est pas rendu à l'autorité & aux raisons de celui * qui l'a fait valoir, il est inutile de vouloir la persuader. Puisqu'il y a des ouvrages incontestablement estimables, quoique contraires aux regles, & même parce qu'ils y sont contraires, qui ne veut pas permettre qu'on s'en départe, ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Mais examinez ces regles par un autre endroit ; par leur origine. Si les Poëtes étoient à naître, aussi seroient les poétiques ; & par la raison seule on n'eût jamais deviné les regles du Madrigal. Aristote a promulgué ses loix d'après votre Iliade. Ce fait établi, permettez-moi de faire une assez simple supposition. Imaginez-moi, avec mon même génie, à la place d'Homere, composant le Roland dans le siecle où parut l'Iliade. Comme il a des beautés, & qu'on ne connoît rien de semblable, voilà d'abord des admirateurs, & tout aussi-tôt des censeurs, & puis enfin des juges qui creusent dans mon ouvrage, & en tirent des principes que leur vanité, qui veut les rendre irréfragables, fait passer sous mon nom. Unité de sujet, unité d'action, d'intérêt, toutes les regles qu'on a déduites

* Voltaire.

de vos Poëmes ne sont pas les dogmes qu'on tire du mien. Il est, je crois, assez clair que qui bâtiroit une poétique sur le Roland contrediroit souvent Aristote. Je suppose à présent que vous, Homere, ou vous, Virgile, paroissez dans mon siecle : vous suivez l'impulsion de votre génie, & vos Poëmes naissent ce que nous les voyons, à quelques usages, moeurs, & expressions près. De quel oeil verriez-vous un critique opposer à vos ouvrages les principes tirés du mien, vous faire un crime de leur unité, de leur simplicité, de leur sérieux continu & du reste des caracteres qui nous différencient ? Ne sentiriez-vous pas le génie révolté s'écrier : quelle loi raisonnable peut nous assujettir à la marche d'un autre ? Pourquoi vouloir que nous tendions au beau par ses sentiers ? Quelle nation sera libre, si ce n'est celle des Poëtes ? Ces plaintes j'ai droit de les faire, moi, & tout autre Poëte, en qui on est forcé de reconnoître du génie, & contre qui on n'a que des regles. Ou je me trompe, Virgile, ou vous n'êtes pas mal disposé en notre faveur.

VIRG. Je vous crois tout prêt à croire Homere, qui me paroît avoir une réponse accablante.

HOM. Quoi vous êtes ému d'une vaine supposition qui tend à détruire les moins douteuses verités ! Quoi on n'aura jamais prononcé le mot d'art ou de science, sans concevoir une suite de principes sur lesquels un homme travaillant produit tel ou tel ouvrag

la poésie aura toujours été regardée comme un des plus beaux arts, & elle n'aura point de principes invariables! L'unité de sujet n'est plus qu'une regle arbitraire, tandis que je la vois dictée par la nature générale & universelle comme elle! A des suppositions je réponds par des faits. Si ceux qui ne connoissent pas seulement les regles de nom, éprouvent cependant du dégoût dans l'endroit où elles sont violées, c'est une preuve qu'elles sont fondées sur des vérités immuables. Or écoutez ceci. Nos inclinations ne sont point changées par la mort; &, n'ayant plus que le plaisir de l'entretien, nous le faisons du moins rouler sur ce qui nous occupoit là haut. Un Poëte françois me récitoit n'a guere une de ses Tragédies, si belle que tout le peuple des morts fit autour de nous un amphithéatre innombrable pour nous écouter. La piece fut entendue avec ravissement jusqu'au quatrieme acte; mais là l unité manqua, & l'attention avec. Corneille m'assura que le même effet n'avoit jamais manqué d'arriver au théatre. Eh bien?...

ARIOS. L'exemple & les raisonnemens ont sur ce sujet le malheur qu'ils ont dans bien d'autres cas; c'est-a-dire que, par la vieille raison « que tout dit a son contredit », ils trouvent d'autres exemples & d'autres raisonnemens qui les détruisent. Il y a duplicité de sujet dans l'Andromaque françoise: & trouvez-moi Tragédie *simple* & *une* qui excite une attention aussi soutenue. Homere, croyez-

moi ; dans tout art & toute ſcience le point important & déciſif, celui ſur lequel on juge, & ſur lequel on a droit de juger, c'eſt l'exécution. Le livre le mieux lu eſt ſans contredit le mieux fait dans ſon genre.

OVID. La preuve. Combien de gens préferent, combien du moins égalent l'Iliade à l'Enéide. Si cependant nous réflechiſſons ſur la beauté, la nobleſſe, & l'étendue du ſujet de Virgile, comparé au vôtre, ne devroit il pas y avoir une prodigieuſe diſtance entre vos deux ouvrages ? Pourriez-vous ſeulement entrer en parallele ? Qu'eſt-ce que votre héros, vis-à-vis d'un Prince accompli qui conduit les débris d'une nation antique & fameuſe, à travers des périls de tout genre & des travaux ſans nombre ; qui établit ces reſtes d'un peuple vaincu, chez & malgré des peuples aguerris, pere, Pontife, Roi de cette heureuſe famille, la tige des Souverains du monde ? Cette ſupériorité de ſujet laiſſe pourtant Virgile votre égal. Concluons-en, avec Arioſte, que tout eſt renfermé dans l'exécution.

VIRG. Homere, vous repliqueriez à cela, je le vois : mais accordons quelque choſe à ces Meſſieurs. Que voulez-vous leur faire ? Quand ils attaquent les regles, le bouclier du ſuccès les garantit : & puis il ſeroit difficile de dire qu'il ne peut y avoir plus d'une bonne conſtitution de Poeme. Les métamorphoſes ne pouvoient ſuivre la marche de l'Enéide : falloit-il abandonner ce ſujet ? Et, ſi Ovide a pu faire un Poëme récitatif d'une forme nou-

velle, pourquoi l'Arioste n'aura-t-il pas eu le même droit ? Disons que la conduite de nos ouvrages, qu'il faut étudier, non dans les commentaires où elle est défigurée, mais dans nos ouvrages mêmes, est simple, aisée & claire ; qu'elle est peut-être le meilleur modele à suivre, mais non le seul.

DIALOGUE II.

Le Peintre & le Poëte
De tout oser toujours eut un pouvoir égal.
Horace, *poëtique.*

ARIOSTE, LE TASSE, BOILEAU.

*LE TAS. Eh-bien, vous êtes assez amoureux d'un vers, pour ne vouloir pas convenir que j'ai autre chose que du clinquant ! Votre

* Je ne prétends point détruire la critique de Boileau ; c'est une chosefaite : ni défendre le Tasse ; il n'en a plus besoin. On a lu son ouvrage ; & Voltaire l'a vengé de Boileau. D'ailleurs je ne pourrois prétendre à l'honneur de défendre un Poëte que je ne connois malheureusement que par sa traduction. Tout ce que je dis ici doit passer pour une transition un peu longue. Mais si j'avois droit d'élever la voix, je demanderois à un de ses détracteurs sur quoi fonde il décide que le Tasse ne doit aller que bien loin après Mil-

décision sur mon compte est pourtant aussi juste que celle d'un Poëte qui diroit qu'un sot peut préférer avec impunité

Le clinquant de Corneille à tout l'or de Sophocle :

car il pourroit défendre ce vers comme vous avez fait le vôtre. Il commenceroit par avouer que Corneille étoit né pour la poésie, & pour la haute poésie ; mais, venant à considérer l'usage qu'il a fait de ses talens, il trouveroit de la déclamation dans ses meilleures pieces,

ton. Est-ce parce que son poëme, moins sublime, mais bien mieux soutenu, moins savant, mais hors de comparaison pour l'élégance, dont les défauts sont agréables, lorsque ceux de Milton sont monstrueux, stupides ou dégoûtants, est-ce pour ces raisons qu'il lui est inférieur ? On peut vanter le rôle d'Agamemnon, comme celui d'un bon Général, & railler celui de Godefroi, comme celui d'un Prieur ou d'un Abbé ; tandis qu'il est sûr que les bienséances du caractere de Général ont été observées avec scrupule par le Tasse, & qu'Agamemnon n'est le chef d'une entreprise que pour redire à tout propos qu'il faut s'enfuir, chef sans autorité, bas devant Achille, bravé par Diomede. Cet homme est sans doute admirable, & il faut jeter du ridicule sur Godefroi ; mais j'avouerai que ce ridicule ne me semble pas aller directement à son but, & qu'il retombe. On reproche au Tasse de ne point intéresser à son sujet. Il a rendu Aladin odieux ; & ne lui a donné que des crimes pour défense, que des furieux pour défenseurs, & il en a fait le tyran d'une ville opprimée. Dans l'armée qui attaque cette ville sont les vertus & les caracteres ou brillans ou aimables. S'il y a des gens qui ne s'intéressent point à un sujet disposé avec tant d'art, ce n'est pas trop la faute du Tasse. Celui qui a imaginé le caractere d'Herminie est accusé de ne pas savoir peindre l'amour ; parce qu'il

Il lui reprocheroit de préférer les maximes au sentiment, de courir quelquefois après les pointes, & il finiroit enfin par dire : « & tout » cela qu'est-ce autre chose que du clinquant » opposé à de l'or ? » Vous savez que les morts sont assez indifférens pour une mémoire qui fit tout le trouble de leur vie, & que le trait satyrique a fini par vous blesser avec quelques autres. Mais, puisque dans un loisir sans fin nous pouvons perdre des paroles, dites-moi un peu en quoi vous me trouvez si fort superficiel. Mon plan est-il vicieux, ou mon sujet peu noble ? Mes caracteres sont-ils inégaux ou monotones, mes fictions ennuyeuses, mes descriptions manquées ? La Jerusalem enfin

parle peu naturellement dans une situation qu'on n'a jamais bien saisie. Renaud & Armide sont plongés dans le délire de la volupté ; ils sont rassasiés de leur bonheur : les expressions de ces instans ne sont jamais simples, & un peu de galimatias n'est pas contre nature. Mais le caractere d'Herminie, l'original du caractere d'Eriphile dans Iphigénie, passera toujours pour l'ouvrage d'un homme qui sait parler au cœur. Je sais combien il est peu important que Milton ait le pas sur le Tasse, ou le Tasse sur Milton ; mais je voudrois qu'un homme de lettres, à qui le Tasse a dû nécessairement faire plaisir puisqu'il a du goût, & qui releveroit vraisemblablement un homme qui parleroit avec mépris d'Homere, se souvînt que le Tasse peut être aussi cher à quelques-uns qu'Homere ou Milton le sont à d'autres ; qu'il n'y a point de suffrages favorables à Milton, que le Tasse n'ait reçus dans un aussi haut degré, qu'on en citera plus de traductions, & sur tout plus de lecteurs : raison très-forte en matiere poétique ; car elle est même bonne en matiere scientifique.

n'est elle qu'un colifichet ? M'avez-vous jamais bien lu?

BOIL. Peut-être ferez vous croire que j'ai parlé sans connoissance de cause ? Mais vous-même oubliez-vous de quels personnages vous meublez un Poëme épique ? Ne vous souvient-il plus de ces deux inutiles nommées Olinde & Sophronie, dont la passion est décrite avec tant de mignardise & si mal à propos ; de cette coquette Armide, actrice bonne pour votre voisin l'Arioste ; de l'inconcevable rôle d'un sorcier bon chrétien ; des revenans de la forêt enchantée ; des aventures romanesques de Renaud, & de tant d'autres puérilités qui justifient mon vers & au-delà ? Je vous passe, comme vous voyez, les bluettes du style, & l'étendue fleurie des descriptions.

LE TAS. Voilà un beau champ pour la contestation ; & votre bile veut s'évaporer. Mais quand je passerois condamnation sur tout ce que vous m'objectez, il me reste encore assez de beautés pour vous faire rougir de votre décision : à moins qu'un Poëte ne soit censé tout-à fait vicieux dès qu'il a quelques défauts ; principe dur, & dont vous vous trouveriez mal. Si je me piquois de la sincérité dont vous faisiez votre grand mérite, je vous dirois que vous avez jugé mon Poëme au hazard, & que vous avez défendu votre jugement en écolier. Car prouver que j'ai quelquefois du clinquant, & en conclure que mon Poëme est du clinquant, comme celui de Virgile est de l'or, voilà une maniere de rai-

sonner qu'on ne pardonneroit pas à un Logicien de trois mois. Et, pour vous en mieux faire sentir l'injustice, supposez que quelque Italien s'avise de dire qu'il ne faut point égaler

Le maigre Despréaux à ce fertile Horace :

la France avec raison lui reprocheroit ce vers; mais voici comme il se défendroit. Boileau est né pour la poésie ; mais vous trouvez toujours chez lui des Auteurs attaqués ; Cotin & Chapelain sont comme le refrein de ses satyres ; il ne peut parler sans médire ; s'il loue le Roi, il entremêle à ses éloges, non celui d'un fat, quoiqu'il y parle de lui-même, mais des traits contre les autres panégyristes : il est inégal & borné ; il commence un Poëme par rire, & le finit par une allégorie pieuse : il a fait la satyre sur l'équivoque, & l'ode sur Namur. Or l'Auteur de tout cela comparé à Horace, ne semble-t-il pas bien maigre ? Voilà du fiel, de l'injustice, & pourtant un raisonnement qui vaut bien le vôtre.

BOIL. Messer Torquato, vos prétendues malignes apostrophes, ne font pas plus de mal à mes œuvres, que de bien à votre Poëme ; & quand vous me dégraderiez, il ne feroit pas plus beau, pour cela, d'introduire un perroquet poëte & musicien, & dix Princes chrétiens devenus brochets d'un coup de baguette, & ...

ARIOS. Et les compagnons d'Ulysse, dans Homere qui n'a point de clinquant ; &

le voile d'Ino, l'outre des vents, le Moly; le Nephentes, Charybde & Scylla, les chiens d'airain d'Alcinoüs, qui ne vieillissoient pas, les....?

BOIL. Puisque Arioste parle, voilà une tête solide celle-là : il faut me taire.

ARIO. Solide ou non, cette tête veut s'instruire. Je vous entends blâmer le rôle d'Armide, & d'autres fictions : voudriez-vous m'assigner les limites des fictions, & me désigner quels caracteres peuvent entrer dans l'Epopée?

LE TAS. Homere a peint depuis le redoutable fils de Saturne jusqu'au boiteux Vulcain, depuis le maître des peuples, Agamemnon, jusqu'à l'opprôbre des hommes, Therfite. L'exemple d'Homere vaut un raisonnement. Qu'on raille, qu'on trouve peu de noblesse dans un caractere; s'il est soutenu, s'il remplit agréablement un de ces vuides attachés au sujet le plus heureux, il est dès-lors épique, & à sa place.

BOIL. Cette regle n'est apparemment pas sûre; mais elle est commode.

ARIOS. Mais de bonne foi, Boileau, est-il si nécessaire que vous le croyez, qu'un Poëte combine avec tant de soin ses caracteres, mette un frein si gênant à son imagination, qu'il se dise à chaque instant « que dira le « Lecteur sensé? »

BOIL. Moi?... point du tout: j'imagine qu'on peut coudre ensemble des aventures sérieuses & extravagantes, terribles & badines,

tragiques & burlesques ; j'approuve fort des chevaux aîlés, & des arbres qui parlent ; je suis charmé de suivre un Poëte dans des contrées où un guerrier seroit

Seul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles :

tout cela me ravit ; sur-tout parce que je crois qu'il n'y a que l'apparence de la folie, & que dessous ces imaginations bizarres sont cachées de grandes vérités.

LE TAS. Eh pourquoi pas ? Nous avons cela de bon, nous autres Poëtes ; nos ouvrages disent tout ce qu'on veut. Car, par exemple, vous savez bien que, quand Homere appelle Neptune le dieu qui ébranle la terre, il donne à entendre par-là que la mer est cause des tremblemens de terre ; il a été démontré tout récemment là haut que l'Iliade étoit la recette du grand œuvre ; & il y avoit longtemps qu'on soupçonnoit que le rameau d'or désignoit la pierre philosophale : aujourd'hui cela est sûr, pour ceux qui veulent croire.

ARIOS. Je ne veux pas me défendre par ce moyen que je puis employer à bon droit, & je veux soutenir la cause de la pure imagination. Dites-moi, Boileau, que pensez-vous de l'Œdipe de Sophocle ?

BOIL. Quelle distance entre cette question & ce dont il s'agit ! Mais avec Arioste il faut s'attendre à des écarts. Je trouve l'Œdipe un des sujets qui remplissent le mieux l'idée que je me suis faite de la Tragédie, dont le but

eſt, ſelon moi, de conduire à la pitié par la terreur.

ARIOS. Mais ſi quelqu'un s'en venoit vous dire que le fondement de cette Tragédie eſt un roman peu vraiſemblable; que ce drame, par ſa concluſion, laiſſe une idée accablante & dangereuſe même, puiſqu'il repréſente les hommes comme ſoumis à la malignité d'un deſtin noir & inévitable; que, tandis que l'imagination approuve Œdipe hurlant de douleur & s'arrachant les yeux, la raiſon lui oppoſe que ſa douleur eſt peu fondée, & qu'il doit ſe conſoler d'un crime, ou qui n'eſt pas, ou qui retombe ſur les dieux; ſi on vous diſoit cela, perſiſteriez-vous dans votre ſentiment?

BOIL. A votre air confiant, j'attendois quelque objection terrible; mais vous n'avez pas ſeulement effleuré la Tragédie que vous menaciez. Car que m'importe à moi, qui, à l'aide d'un fond romaneſque, aurai répandu un pathétique dont aucune ame ſenſible ne ſe défendra, dans une piece pleine d'excellentes ſituations, que vous veniez argumenter contre mon ſujet? Il n'apprend rien... Eh, mon ami, j'ai dû vous émouvoir d'abord, & en dernier lieu vous émouvoir encore. Inſtruiſez-vous chez le Philoſophe, le Moraliſte ou l'Hiſtorien, & venez pleurer avec moi. Laiſſez votre raiſon avec votre argent à la porte du ſpectacle, & entrez avec un cœur: qu'il ſoit mon juge: je récuſe tout autre, à quelques ſcenes près où vos lumieres auront leur compétence. Mais, ſi le cœur prononce

sur l'Œdipe, quel est celui qui ne sera pas brisé par ce retour naturel « si j'étois déchiré » des remords d'Œdipe, si j'avois tué mon » pere, ou souillé le lit de ma mere » ! Si vous donnez tant de droits à la raison, ce qu'il y a de plus funeste va se réduire à rien par ses subtilités. Que Thieste boive la coupe écumante & tiede du sang de son fils : l'idée en fait pâlir. Raisonnez : vous m'allez dire qu'il n'y a qu'une extravagance dégoûtante dans la vengeance d'Atrée, & nul surcroît de malheur pour Thieste. Son fils n'en meurt ni plus ni moins, quand son pere boira quelques gouttes de son sang. La grande objection à faire à une Tragédie, c'est la froideur. En raisonnant, je vous prouverai que vous avez tort de bâiller à l'Othon, & d'admirer ce chef-d'œuvre de Rodogune où il y a du roman : mais, si je m'en rapporte à la conclusion du sentiment, je jugerai avec équité l'une & l'autre de ces pieces.

ARTOS. On ne croira jamais que vous ayez assez peu prévu les conséquences, pour me dire quelque chose d'aussi favorable à mon but. Car écoutez ceci : si une Tragédie qui n'apprend rien, dont le sujet n'est pas des plus vraisemblables, est néanmoins une bonne Tragédie, parce qu'elle présente une situation terrible ; dans la poésie récitative, où les limites de la vraisemblance sont bien moins étroites, je ne vois plus de fiction qui ne soit admissible, pourvu qu'elle produise une situation, des peintures, ou des saillies.

S'il n'eſt queſtion que d'émouvoir ou d'occuper l'imagination, ſi l'on peut braver les plaintes de la raiſon, je ne vous écouterai plus contre les fictions du Taſſe, & contre les miennes, que quand vous me prouverez qu'elles ne ſont pas même amuſantes : car me dire qu'elles ne ſont pas nobles, ſérieuſes, inſtructives, vous le concevez, c'eſt ne me rien dire. Il faut être perſuadé que l'eſſentiel d'un Poëte eſt d'amuſer, & que le vrai Poëte eſt celui qui mêle un peu d'utile à beaucoup d'agréable ; ſi tant eſt que l'agréable innocent n'ait pas ſon utilité. Qui apporte à la lecture d'un Poëte un cœur froid & une cervelle métaphyſicienne, eſt auſſi ridicule que le ſeroit un Prédicateur dans un bal. Que vous doit le Poëte ? Cela ſeul, exciter en vous des ſentimens, & ſatisfaire cette belle faculté de l'ame qui bâtit des châteaux en Eſpagne. Vous froncez le ſourcil ; & le peu d'eſtime que vous avez pour mon ouvrage vous fait rejeter un principe qui lui eſt favorable. Mais apprenez de moi, que c'eſt un ouvrage bien eſtimable que celui qui porte l'empreinte d'une imagination rare. Rien de ce qui ſemble aiſé ne ſemble bien admirable : mais la facilité qu'on ſuppoſe à compoſer comme moi, eſt la plus trompeuſe des apparences. Que l'on me donne l'équivalent du Roland. Tout homme rêve, imagine ; tout homme eſt un peu Poëte : mais celui qui imagine éminemment eſt extraordinaire, comme Newton qui a calculé ſupérieurement parmi des milliers de calculs.

teurs. Si l'on ſavoit quelle rude tâche c'eſt que de paroître ingénieux & amuſant en donnant carriere à ſon imagination ! Et d'ailleurs pourquoi mépriſer les fruits de cette imagination, cette divine faculté de l'ame par laquelle nous jouiſſons au double de ce bonheur clair ſemé ſur la terre ! Admirons, il eſt trop juſte, une plaine chargée d'une moiſſon utile ; que cette terre où croît notre vie ſoit foulée avec reconnoiſſance ; voyons avec des regards ſatisfaits ce vallon où paît un troupeau ſoutien de nos jours : mais ne ſourirons-nous pas à la vue de cet eſpalier paré de ſes fruits vermeils ou dorés ; mais pourrons-nous ne pas contempler avec joie cet animal familier & fidele, taillé délicatement par la nature, cet oiſeau qui n'eſt qu'harmonie, celui-ci que couleurs, cet autre que légereté ? Croirons-nous que celui qui a pourvu ſi richement à l'utile, eut dû ſe diſpenſer de prodiguer l'agréable ? Eh quoi, le grave Phyſicien ne croira pas déroger à la nobleſſe de ſes occupations en admirant la variété & les nuances des couleurs d'un colibri ; l'oiſeau mignon & lointain lui paroîtra dans la nature un auſſi juſte objet de contemplation que ce ſoleil qui fait tout vivre : & un Poëme, imaginaire dans ſon ſujet à la vérité, mais varié comme la nature, amuſant pour tous les âges, d'une élégance preſque inimitable, modele de poéſie, recueil de deſcriptions finies, ne ſera point un ouvrage eſtimable ! Il faut, je l'avoue, dans un Poëme irrégulier,

les qualités que je viens de citer ; mais, si elles s'y trouvent, je ne vois point à quel rang il ne peut pas prétendre. On est allé se forger des monstres, qu'on appelle solidité, justesse, proportion, décence * ; on s'est persuadé que le même homme ne devoit pas faire trembler & faire rire. L'imagination suit dans les airs un cheval aîlé ; & on a fait un ridicule de s'accommoder au vol de cette imagination. L'homme a de la raison ; mais c'est sa partie foible : &, comme on n'est jamais plus friand d'aucun éloge que de celui qu'on mérite le moins, il fait tous ses efforts pour qu'on le croie raisonnable : aussi voyez les titres dont il décore des savans qui l'ennuient ou le maigrissent ; &, sans sortir de notre sujet, parce que les enchantemens & les chevalureux exploits sont particulierement la pâture de l'imagination, il a une secrete peine à avouer son goût pour un ouvrage qui en est plein !

BOIL. Voilà ce qui s'appelle un raisonnement suivi avec une merveilleuse adresse. Un homme a dessein de me prouver qu'en fait de fiction on peut tout se permettre ; il s'est en effet tout permis : & il n'a pas l'habileté de me déguiser que mal lui en a pris auprès des Lecteurs sensés. Auriez-vous encore le compliment du Cardinal d'Est sur le cœur ? En vérité, Arioste, vous auriez dû soutenir l'opposé de votre avis : car puisque

* C'est-à-dire convenance de personnages : ce n'est pas la vertu de ce nom que je veux qu'on blesse.

avec tant d'excellentes parties vous n'avez pu mettre les Paladins à côté d'Achille & d'Enée, il est démontré qu'il faut du poids & de la mesure dans ses inventions.

ARIOS. Que dites-vous ? Quel Poëte au contraire doit craindre de trop oser, quand il me voit divinisé comme Homere & Sackespeare ; tandis que Virgile & le Tasse sont restés de simples mortels ! Au reste, au milieu de toutes mes hardiesses, j'aurai ici celle de vous avouer que je ne me trouve pas plus extravagant que Virgile, Homere, ou tout autre épique. Les hommes sont singuliers : contez-leur gravement & d'un air persuadé de pures sotises ; ils battent des mains, ils ouvrent de grands yeux applaudissans : dites-leur les mêmes fadaises avec moins d'appareil, agissez de meilleure foi avec eux ; ils seront moins satisfaits. Employez de grandes machines pour leur raconter que de vieux vaisseaux se sont changés en belles nymphes : cela sera bien autrement beau, que si vous leur décrivez comment des feuilles d'arbres deviennent des vaisseaux, parce qu'on le prendra sur un moins haut ton. Hercule arrachant un rocher monstrueux, & étouffant un larron qui jette feu & flammes par la bouche, si on fait ce récit en grands vers magnifiques, ne passera que pour une noble fiction : &, si je dis moi, en riant, que Roland tue un gros monstre marin en lui jetant une ancre dans la gueule, on dira : quelle extravagance ! Mais pesons l'une & l'autre fiction : ai-je un

grain de folie de plus? Et, quand je ferois plus fol, dès qu'on me lit avec plaisir, c'est un éloge. Vous autres François, qu'on ne soupçonneroit pas de ce défaut, vous êtes raisonnables à l'excès sur votre Parnasse: les maximes, les vérités, voilà où l'on vise dans vos poésies: & si la mode en continue, je veux que personne n'ose y entreprendre un Poëme récitatif, sans se sentir les talens de Tacite. Il faut, pour plaire, des évenemens vrais, des caractéres dessinés avec précision, sur le ton politique; le Poëme, né de l'imagination, ne doit plus être qu'un élégant oracle de la vérité & de la raison. Eh, pour Dieu, dites-moi pourtant, lorsqu'un diseur de vérités, bien utiles & bien seches, lorsqu'un Ecrivain raisonnable aura fatigué ma cervelle, si je veux me délasser, à qui aurai-je recours; si ce n'est au délire ingénieux d'un Poëte: &, s'il devient animal raisonnant lui-même, qui déridera mon humeur?

BOIL. Arioste n'a pas l'œil assez perçant pour voir un milieu entre des maximes froides & des contes d'enfant.

LE TAS. Mais peut-être l'a-t-il assez pour voir que, la vérité une fois blessée, le plus ou le moins ne causent pas de grandes différences; & que, menteur pour menteur, le plus effronté vaut quelquefois mieux que le plus adroit. Si l'on pensoit bien raisonnablement, on liroit très-peu; car on ne liroit que des choses indispensables à savoir: & alors que liroit-on? Mais, puisqu'on lit pour satis-

faire sa curiosité, & pour remplir le vuide d'un esprit inquiet & mélancolique quand il est livré à lui-même, choisissez entre le plus sublime Philosophe & le plus frivole des Poëtes: ce sont autant d'instans ravis à l'ennui. Newton est bon pour de certaines cervelles, & Richard sans peur pour quelques autres. Le livre bleu & le livre sublime n'ont d'autre différence que celle de n'être pas propres pour les mêmes têtes.

BOIL. Par exemple, je ne me doutois pas qu'il fût aussi beau d'avoir fait Peau d'âne, que l'Art poétique.

ARIOS. Je ne le crois pas, moi qui suis Poëte; mais si un Géometre vous écoutoit, il riroit, & trouveroit de la proportion entre les deux ouvrages. De votre côté vous pourriez bien mettre un traité géométrique en balance avec un almanach, les œuvres de d'Alembert avec celles de Nau. Ainsi jugeons-nous: nos goûts & nos connoissances, toujours très-bornés, & très-respectés par nous, décident de nos jugemens & de notre estime. Quel est le premier de vos Poëtes françois? Si je pouvois faire cette question là-haut, Corneille, me diroit un génie mâle, & qui pardonne tout pour le sublime: Racine, celui à qui le noble suffit, & que le pathétique enleve, & qui ne veut point de chûtes: Rousseau, diroit l'amateur de l'exactitude, de la pompe, & de l'énergie: Voltaire, ceux que l'universalité étonne, & que les éclairs éblouissent: Lafontaine, ceux à

qui tout genre est indifférent, & qui adjugent la palme à la perfection dans un seul genre. Il me semble que je serois de cet avis. Ayez de l'imagination : je n'ai guere que des beautés. Soyez phlegmatique : vous me tolérez. Dire si j'ai réellement trop osé, & le prouver, j'y vois de la difficulté. Dire que quelques-uns me trouvent trop hardi & trop libre dans mes fictions, j'en conviens, en repliquant que, si je supprimois ces endroits, j'ôterois ce qui plaît à d'autres. Qu'un Poëte prenne de moi ce conseil : quand vous sentez les vers couler de source dans une fiction, gardez-vous d'écouter votre raison contre elle. Tout l'art de la poésie consiste à chercher des chemins où l'esprit marche à l'aise. Adieu : vous me faites raisonner ; j'ai la migraine.

DIALOGUE III.

Du Merveilleux : s'il en faut : quel il peut être.

BOILEAU, LUCAIN, CAMOENS, MILTON.

BOIL. JE trouve dans votre Poëme un style poétique & peut-être trop ; plusieurs belles images, quelque fiction, avec un peu de

monotonie ; un plan qui prouve que vous aimiez votre patrie, & qui est trop étroit ; car il rend la Lusiade intéressante à-peu-près pour le seul Portugal. Mais, dites-moi, comment, avec du génie, car vous en aviez, avez-vous pu employer un aussi absurde merveilleux ? Je ne vous le passerai jamais : je pense ici comme sur la terre, & je ne puis approuver,

En un sujet chrétien,
Un Auteur follement idolâtre & payen.

CAM. Vous n'avez pas lu mon traducteur françois, je le vois ; car vous auriez appris avec lui que, quand j'aurois mis en œuvre tout le Paradis, mon Poëme n'en feroit pas plus édifiant qu'il ne l'est avec ce merveilleux que vous blâmez.

BOIL. Ecoutez : votre traducteur est érudit, & traducteur : en matiere de goût, son autorité est très-suspecte. Mais soyez de bonne foi...

CAM. Mais, vous qui blâmez, voudriez-vous bien me dire ce que je devois faire ? Selon vous le merveilleux est nécessaire.

Sans tous ces ornemens, le vers tombe en langueur ;
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur ;
Le Poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide &c.

Art Poét. *Chant III.*

Immédiatement après ce vers, vous proscrivez

le merveilleux qu'on peut tirer de la Religion Chrétienne.

De la foi d'un Chrétien les mysteres terribles
D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles:
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire & tourmens mérités.

A quelques pas de-là vous dites :

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre & payen.

D'où il résulte une petite difficulté. Vous voulez du merveilleux ; vous ne voulez point celui que fourniroit le Christianisme ; vous ne voulez point celui de la fable : franchement on ne voit pas trop le moyen de vous satisfaire.

Boil. Rien de plus facile pourtant. J'ai toujours joint l'exemple aux préceptes : seul moyen de leur donner du crédit ; car dogmatiser orgueilleusement & ne rien produire, ou produire des bêtises, fut & sera toujours le partage d'un sot. On doit donc, en suivant mon exemple, chercher le merveilleux dans l'allégorie ; personnifier, comme moi, les vertus & les vices. Voyez comment la discorde, la piété, la molesse animent le Lutrin !

Luc. Ma foi je ne vois guere de difficulté où vous en trouvez. Eh, passez-vous de ce merveilleux ; pensez : il est inutile, parce qu'il

s'allie mal avec la vérité brillante & solide. De faux diamans sont ternis par les fins : ayez des diamans.

BOIL. Je serois de votre avis, si je n'y voyois un inconvénient qui m'a toujours semblé terrible pour un Auteur : c'est de n'être pas lisible ; & cela avec du génie, une expression admirable pour la clarté & la précision, & des maximes neuves, hardies, éblouissantes.

LUC. Mon Poëme, je l'avoue, ne soutient pas une longue lecture ; mais, si j'avois employé l'allégorie, il seroit un peu plus ennuyeux : elle vous a réussi ; cependant votre Poëme étoit-il moins bon sans elle ? Il y a là-haut un Poëme françois, badin comme le vôtre, bien mieux dénoué, dans lequel un perroquet porte chez des Religieuses la rumeur que le lutrin excite parmi vos Chanoines. Sans *merveilleux*, ce Poëme est un petit chef-d'œuvre. Et puis reste à savoir si ce qui orne un Poëme court & badin feroit bien à un long Poëme sur un sujet noble & pathétique ; si la flûte de Pan siéroit dans les mains qui lancent la foudre. Ce qui est encore de fait du moins, c'est que dans cette même France il est un Poëme dont l'allégorie ne fait pas la partie brillante. Ce sont des personnages bientôt effacés de l'esprit que des vices ou des vertus personnifiés : & quand vous en faites des acteurs, comme on ne sait trop ce qu'ils sont, on ne voit pas bien ce qu'ils peuvent faire. L'allégorie est bonne pour une courte

& rapide image : telle eſt l'apparition de la patrie à Céſar aux bords du Rubicon, dans ma Pharſale. Mais ceux qui veulent du merveilleux veulent qu'il ſoit partie principale dans le plan de l'ouvrage. Ainſi tous les obſtacles qu'éprouve Enée, tous les ſecours qu'il reçoit, partent médiatement ou immédiatement de la haine ou de l'amour de Junon & de Venus. A la place de Junon, mettez la haine perſonnifiée : cela n'a plus ni ſel ni grace ; le perſonnage eſt froid ; parce que l'eſprit imagine aiſément qu'il peut exiſter une déeſſe orgueilleuſe, & qu'elle haïſſe un héros ; mais il ne conçoit guere qu'une paſſion humaine ſoit une déeſſe puiſſante animée contre un héros. En vérité pourquoi s'être fait un point eſſentiel de ce merveilleux ? Il eſt beau de vaincre la difficulté ; mais il eſt puérile de s'en faire. Le grand mérite du merveilleux, comme je le conçois, c'eſt qu'il lie d'une maniere ſatisfaiſante les événemens d'un Poëme. L'homme, naturellement ſyſtématique, n'entend rien ſans vouloir remonter aux cauſes. Le mot le plus ami de la langue c'eſt *pourquoi* ou *comment*. Or c'eſt cette avidité de connoître les cauſes, que ſatisfait le merveilleux. Enée eſt jeté par une tempête à Carthage ; c'eſt Junon qui l'a cauſée. Didon en devient épriſe ; c'eſt l'effet des ruſes de Venus. Il part ; c'eſt l'ordre de Jupiter. Sans ce merveilleux, tous ces faits étoient des aventures ; mais par lui ils ſont liés : l'eſprit humain y ſaiſit des principes & des conſéquen-

ces ; il voit clair, & ne ſent point ſes bornes dans la connoiſſance des évenemens ; il eſt ſervi à ſouhait. Mais ſi quelqu'un ſavoit, ſans dieux & déeſſes, lier les pas de ſon héros, comme on le fait par leur ſecours, ſon Poëme n'en auroit qu'un mérite de plus.

MIL. Chantre de Pompée, vous n'y entendez rien. L'effet du merveilleux, bien manié, eſt d'ennoblir, de paſſez le terme, de ſurnaturaliſer les évenemens : & c'eſt encore, légiſlateur du Parnaſſe françois, une nouvelle raiſon contre l'allégorie dans un grand ſujet. Je ne vois point qu'un incident en ſoit plus frappant, plus ſur-humain, pour avoir été cauſé par une vertu humaine perſonnifiée. Votre exemple ici eſt pour moi, quoiqu'il ſemble me condanner. Je veux que l'agent merveilleux ait une ſupériorité exceſſive ſur l'agent humain qu'il aide ou qu'il dirige ; parce qu'alors le ſoin qu'il prend de cet agent humain l'éleve & l'ennoblit. L'inſtrument d'une main immortelle ſemble devoir être quelque choſe de grand : & cela eſt ſi vrai, que le merveilleux de votre Lutrin ne plaît qu'autant qu'il eſt conforme à cette regle. Entre l'idée qu'on ſe forme de la diſcorde, de la nuit, & celle d'un perruquier, d'un bedeau, d'un ſacriſtain, d'un vieux chantre ; il y a une diſproportion infinie. Mais que l'acteur humain s'ennobliſſe, que ce ſoit un homme pieux & vénérable ; alors le jeu des vertus qu'il poſſede, eſt froid & ennuie. Que je diſe qu'Achille, prêt de frapper Agamemnon,

écoute la voix du respect, ou de la prudence; ou de la sagesse, & qu'il étouffe son ressentiment; je ne dis rien de bien extraordinaire: mais si du ciel je fais descendre la fille de Jupiter, celle qui fait le destin des armées, le conseil du roi tonnant, qui, invisible à tous, saisit ce héros aux cheveux, lui parle, & enchaîne sa colere, j'attache & j'étonne.

BOIL. Qui êtes-vous, vous qui parlez si fermement?

MIL. Celui qui, sur cette matiere, est le plus capable de prononcer: on me nommoit Milton.

CAM. Vous avez eu ici bas le même malheur que là-haut: vous êtes d'un si difficile entretien, que vous avez été lent à faire des connoissances. C'est depuis peu que vous & vos ouvrages ne m'êtes plus inconnus.

BOIL. Eh bien, quels sont donc, selon vous, les acteurs merveilleux de l'Epopée? Car apparemment vous les y croyez nécessaires.

MIL. Oh sans doute: je dois tout mon lustre à des agens surnaturels.

BOIL. Et ces agens sont?

MIL. Michel, Raphaël, Satan, Béelsebuth.

BOIL. Vous avez donc fait des Pastorales du jour de Noël, de vieux Cantiques, ou des tragédies de la Passion.

MIL. J'ai fait le Paradis perdu; c'est-à-dire, de l'aveu de l'Europe, la plus sublime Epopée qu'elle connoisse depuis Homere. O

Juge railleur, si vous aviez connu mon Poëme, vous auriez effacé ces vers qui excluent Satan de la poésie. Connoissez la majesté & le brillant de ces acteurs proscrits par vous. Voici comme je peins cet Esprit de révolte, ce Satan, bien autrement terrible que Pluton, dardant ses regards perçans à travers les files guerrieres des anges maudits rangés en bataille au fond de l'enfer, pour délibérer paisiblement : ce qui est susceptible d'objection, quoi que mes adorateurs disent ; mais ce que je peins si bien, que l'on m'excuse de le faire un peu mal-à-propos. Je dis donc qu'au milieu de cette nombreuse armée, attentive à l'ordre de son chef, Satan, *Paradis perdu, liv. I.*

Par sa taille éminente effaçant ses sujets,
Se tient comme une tour. Il n'a point dans ses traits
Perdu tout le brillant de sa belle origine :
Sa forme, encor marquée à l'empreinte divine,
Présente en ses débris un Archange : le mal
Obscurcit un éclat autrefois sans égal.
Tel paroît le soleil, quand, ouvrant sa carriere,
L'épaisseur d'un brouillard offusque sa lumiere ;
Ou quand, toute la lune éclipsant ses rayons,
Sa lueur fait pâlir la moitié des nations,
Et laisse craindre aux Rois des complots prêts d'éclore :
Tel de l'être flétri l'éclat domine encore.
Par un profond sillon, que le foudre a creusé,
Son front audacieux est tout cicatrisé ;
Dans sa livide joue on voit l'inquiete rage ;

Mais sous ses noirs sourcils veille un sombre courage,
Un orgueil réfléchi ; son œil cruel & fier
Montre de la pitié, montre un remords amer.
A l'innombrable aspect de ces Anges sublimes,
Coupables ou plustôt complices de ses crimes,
Dans la félicité si distingués jadis,
Aux douleurs à jamais adjugés, & maudits,
Il contemple à regret des millions de rebelles
Chassés pour son complot des splendeurs éternelles,
Punis pour lui, privés de leurs traits radieux,
Constans à suivre encor la voix d'un orgueilleux,
La voix qui leur ravit les célestes campagnes.
Tels les chênes des bois, ou les pins des montagnes,
Par la foudre du ciel à demi-dévorés,
Soutiennent, en montrant leurs fronts déshonorés,
Leurs troncs majestueux sur la terre brûlée.

L'obligation où je suis de vous mettre ces vers dans la langue commune des enfers, leur ôte le nerf & la grace qu'ils ont dans l'original ; mais, si vous n'avez considéré que l'essentiel de la peinture, elle a dû vous satisfaire. Ne croyez pas que l'enfer ne me fournisse que ce seul acteur : c'est l'enfer payen qui est stérile auprès du mien. Il ne faut pas sans doute comparer Æaque & Radamanthe, ou telle autre puissance du Tartare, à ce lieutenant de Lucifer. Voyez s'il n'en est pas un digne substitut. *Parad. liv. II.*

Assis, après Satan, à la plus haute place,
Belzébuth se leva dans un grave maintien.

De l'état, à sa taille, il parut le soutien.
Les intérêts publics, les peines relevées
Sur son front imposant sont fortement gravées:
Et, quoiqu'ils soient flétris, dans ses augustes traits
D'un conseil souverain on lisoit les décrets.
Plus robuste qu'Atlas, d'une épaule à suffire
Au fardeau continu du plus puissant empire,
A son premier regard l'attention le suit,
Et le Sénat devint calme comme la nuit,
Où l'air sur le midi d'une ardente journée.
Trônes, principautés, famille des Cieux née,
Olympiques vertus, &c.

Je suppose en cet endroit les démons tenant conseil sur leurs affaires.

BOIL. Voilà deux personnages, je l'avoue, assez éblouissans, & à qui on ne peut donner trop d'éloges s'ils agissent comme ils sont peints.

MIL. J'en aurois dix autres à vous présenter; mais jugez sur ces deux.

BOIL. Et dans le Ciel trouvez-vous abondance de personnages?

MIL. Mon imagination est plus rétrécie; mais je sais faire des Anges des êtres encore supérieurs à l'oiseau Cillenien & à Iris messagere des dieux. Tenez, que pensez-vous de ce Séraphin? J'imagine qu'envoyé par l'Eternel, pour converser avec Adam comme avec un ami, Raphaël a fendu la plaine des airs, au grand étonnement de tous les oiseaux qui l'ont pris pour le Phénix, allant déposer ses cendres

dans le sanctuaire du soleil ; idée bisarre, comme bien d'autres, qu'il faut me passer : & je dis : après que (*liv. V.*)

D'Eden il touche enfin la cime orientale,
Il revient à sa forme : auguste Séraphin,
Six aîles ombrageoient son corsage divin ;
Les deux dont s'honoroient ses épaules vêtues
Sont en manteau royal sur son sein rabattues,
Deux tombent sur ses reins comme un cercle étoilé,
Et, de leur duvet d'or superbement voilé,
Il paroissoit orné d'une riche ceinture
Que peignoient des couleurs de céleste teinture ;
Sortant de son talon de plumes décoré
Deux forment à ses pieds un cothurne azuré &c.

Cela vaut Mercure. Remarquez que je n'ai fait que versifier l'Ecriture. C'est chez elle que j'ai puisé le merveilleux, & ce n'est que chez elle qu'on doit l'aller chercher à mon exemple. Elle fournit non-seulement les personnages, mais même les fictions. Telle est celle-ci, fondée sur un passage de S. Paul & un autre de l'Apocalypse. Satan, que je suppose voler vers le soleil, & de cet endroit, où son œil, sans obstacle, commande au loin, promener ses regards, (*liv. III.*)

Satan bientôt découvre un ange glorieux,
Celui que vit aussi dans l'orbe radieux
Le disciple chéri d'un amour si sensible.
Son dos étoit tourné, mais sa gloire visible

Une tiare d'or, & de rayons brillans,
Ceignoit & son front pur & ses cheveux flottans
En dociles anneaux, en boucles immortelles,
Sur son dos relevé par de superbes aîles.
Il paroît absorbé dans un penser abstrait,
Ou fortement rempli de quelque grand projet.
L'esprit impur flatté conçoit l'espoir perfide
De trouver, quand il doute, en son voyage un guide,
Vers le séjour de l'homme : asyle où vont cesser
Ses travaux fatiguans, & nos maux commencer.
Il change son aspect, dont un danger peut naître,
Ou quelque long délai, s'il se laissoit connoître.
Le voilà Chérubin, non d'un haut rang ; de ceux
Qui montrent sur leur front la jeunesse des cieux,
Sur ses membres dispos (tant sa feinte est habile),
Il répand toute grace à ses complots utile.
Les plumes dont l'éclat couvre son dos aîlé
Etalent un or pur, à cent couleurs mêlé ;
Ses cheveux ondoyans, qu'une couronne presse,
Autour d'un front riant flottent avec souplesse ;
Il a l'agile habit au voyageur séant ;
Un argentin roseau soutient son pas décent.

Tandis que vous m'écoutez avec attention, & que nous en sommes sur le ciel chrétien, il faut que je vous offre ce tableau : je ne le donne ni comme fini, ni comme un des plus brillans de mon Poëme pour le commun des yeux ; mais, même en lui reconnoissant des défauts, je le donne comme un recueil, je voudrois dire une pépiniere de fictions gra-

cieuses, qui toutes ont leur germe dans l'Ecriture. L'Eternel, dans mon troisieme Chant, ordonne aux esprits bienheureux de le chanter lui & son Fils.

Le Tout-Puissant cessoit de s'expliquer à peine ;
Du chœur des bienheureux éclatent les transports.
Dans les éclats hardis de leurs perçans accords,
Tels que seroient les chants d'une foule infinie,
Subsiste la douceur, l'heureuse mélodie
Attachée aux accens d'un organe immortel :
Une volupté sainte a saisi tout le Ciel ;
Du séjour fortuné les régions antiques
Retentissent du bruit de leurs brûlans cantiques.
Prosternés vers le trône où leurs Rois sont assis,
Ils déposent aux pieds du Pere & de son Fils
Leurs diadêmes d'or rehaussés d'amaranthe.
Amarante immortelle, ici d'abord naissanthe,
Près de l'arbre de vie Eden te vit briller :
Bientôt (l'homme du mal ayant pu se souiller)
La terre te perdit ; & pour jamais rentrée
Dans les jardins du Ciel, ta natale contrée,
Tu fleuris pour les yeux des seuls prédestinés.
Là ta tige est l'honneur des vallons fortunés,
Et l'ombrage odorant de tes suaves calices
Couvre les bords chéris où le lac de délices
Roule, pur comme l'ambre, & par ses eaux nourrit
Les célestes bouquets qui tapissent son lit.
L'immortel coloris de ta pourpre éclatante
Des Anges embellit la tresse rayonnante ;
De guirlandes jonché, des roses qu'il produit,

Comme une mer de jaspe, alors le ciel reluit.
De leurs bandeaux brillans ils recouvrent leurs têtes,
Prennent leurs harpes d'or; harpes qui, toujours prêtes,
Telles que des carquois pendent à leurs côtés.

Je vous ai un peu chargé d'exemples : c'est qu'en poésie, avec un exemple bien saisi, on avance plus vers le véritable but, qu'avec des tomes de raisonnemens. Il ne nous en reste qu'un bien simple à faire : le merveilleux payen est absurde, l'allégorie froide & de nul effet; le mien frappe l'imagination, est fondé sur la croyance commune : c'est donc le seul à adopter.

BOIL. Je vous ai déja dit que je trouvois ce *merveilleux* éclatant; mais il y a une difficulté, & un péril extraordinaire a l'employer. Quels risques ne court-on pas, pour peu qu'on ait une imagination vive, de blesser le respect dû à la source de ce merveilleux! Et puis, quoi que vous en puissiez dire, notre ciel est bien uniforme : séjour de la félicité, qui consiste dans une paix éternelle, vous n'y voyez que deux objets; un Dieu incompréhensible, & des sujets unis constamment dans une profonde adoration. Nulle diversité de vues & d'intérêts. Vous voilà par conséquent privé de l'avantage qu'on avoit dans le ciel payen, où chaque parti avoit ses dieux favorables & ennemis. Vous connoissez ces vers :

Ovid. Trist. *liv. I.*

Souvent pressé d'un dieu, d'un autre on est aidé;

Phébus veut sauver Troye, & Vulcain la détruire ;
Venus sert les Troyens que Junon veut proscrire.

MIL. Sans doute ; & pour observer la décence, & pour jeter de la variété dans le merveilleux, il faut du travail, & sur-tout du génie. Avec l'un & l'autre, les choses changent de face ; vous trouvez, non des contrariétés, mais des différences dans les agens bienheureux ; vous nuancez leurs caracteres ; vous distinguez leurs emplois. Il faut lire, relire & creuser la Bible & mon Poëme. Voilà quelle doit être la poétique d'un homme capable d'une Epopée. Ainsi quand mes beautés ne l'emporteroient pas sur mes défauts, l'utilité de mon Poëme doit rendre bien excusables ceux qui à mon sujet passent les bornes de l'estime ordinaire. Des censeurs ignorans peuvent me ridiculiser : mais des génies, tels qu'Addisson, Pope, &c. m'admirent ; cela est consolant, & peut faire voir en passant combien on peut se fier à des gens qui osent dire au public « voilà ce que vous devez admirer » ou mépriser ; je suis la regle du goût ; &, » quoique j'écrive comme un sot, vous devez » croire que je juge infailliblement ».

BOIL. Vous n'aimez pas les périodistes, ce me semble ?

MIL. Je sais qu'il faut que tout le monde vive, chenilles & autres. Je voudrois cependant, pour la police littéraire, qu'il fût dit à tout nouveau venu qui se présenteroit pour juger les Auteurs : « Mon ami, quiconque lit,

» juge, bien ou mal. Vous vous bornez donc » à faire ce que tout le monde fait. Il faut » qu'au moins vous vous acquittiez supérieu- » rement de ce vulgaire & facile emploi. Que » s'il vous arrive seulement trois fois d'insul- » ter un vraiment bon ouvrage, vous méritez » punition ; car vous n'êtes rien, & vous in- » sultez publiquement un homme estimable ». Or, selon moi, cette punition ne se borneroit pas à lui imposer un éternel silence ; car ce n'est pas punir, mais c'est servir un sot, que de lui dire de se taire....

BOIL. Vous n'êtes pas ingénieux, mais vous êtes bien âcre dans vos digressions. Sortons en, & dites-moi si vous admettez les Saints comme acteurs merveilleux.

MIL. Je m'en servirois rarement, & je ne les emploierois jamais que comme intercesseurs, bien venus auprès de l'Eternel. Et vous devez en sentir la raison. Tout respectables que sont ces agens, ils ont été & ils sont encore des hommes : & je veux dans l'agent merveilleux une nature supérieure à l'humaine. Suivant nos idées communes ce sont les Anges qui gouvernent les spheres célestes, les élémens, les mers, & les empires : eux seuls donc peuvent vraisemblablement agir en souverains. Les Saints n'ont pour eux que des vertus, & le Ciel pour récompense : les Anges sont les soldats, les ministres du Très-Haut ; & le Ciel est leur patrie. Mais là-dessus je donne un avis qu'on peut contredire sans m'offenser.

CAM. Il est encore une branche de merveilleux, dont nous n'avons point parlé; je veux dire la magie. Homere Anglois, vous êtes ici mon oracle: que pensez-vous des personnages de magiciens & de magiciennes?

MIL. Je les crois tout contraires à produire le merveilleux. Quelle est l'idée que nous avons d'un magicien? Celle d'un homme qui n'a de pouvoir, que par son autorité sur les démons: idée qui avilit l'homme criminel qui commande, & l'esprit servile qui obéit, & qui les rend tous deux d'assez méprisables machines: aussi voyez l'impression que fait leur jeu dans un Poëme!

LUC. Je ne réfute point vos raisons, par d'autres raisons; car je veux que notre entretien finisse; mais je vous réponds qu'on ne croira point a cette décision, si on a lu le sixieme chant de la Pharsale. L'imagination frémit autant du spectacle que je lui présente, que du plus terrible cachot de vos enfers.

BOIL. Et si donc, Lucain!... à peine avez-vous un morceau plus vicieux dans tout votre Poëme.

LUC. Je n'en disconviens point; & avec cela je vous soutiens qu'on ne peut pas réfléchir sur l'aventure de Sextus, sans dire: un magicien peut faire un grand effet dans un Poëme.

BOIL. Je veux bien, pour vous confondre, entrer dans un certain détail, & vous prouver que votre exemple est la meilleure raison qu'on puisse alléguer contre les magiciens. Après que vous vous êtes fatigué à décrire tous

les évenemens étonnans ou funestes qui ont signalé les lieux choisis par vos fiers rivaux, pour asseoir leurs camps, vous dites que l'inquiétude s'empare de tous les cœurs, & de celui de Sextus entr'autres, *Pharf. liv. VI.*

Sextus, indigne fils d'un pere nommé Grand,
Qui des flots Silléens bientôt pirate errant
De ces lieux triomphans souillera la mémoire....

Ce Sextus, aiguillonné par la crainte, veut, dites-vous, connoître un avenir qui le tourmente ; mais ce n'est point par une voie permise.

Il n'interroge point les trépieds de Delos,
Ni l'antre Pythien, ni les savans échos
* De la sainte forêt notre antique nourrice ;
Il ne va point chercher l'oracle d'un auspice,
Ce que peuvent du Ciel annoncer les carreaux,
Les fibres d'une hostie, ou le vol des oiseaux,
Ou les cieux observés selon l'art d'Assyrie,
Ou tout autre moyen caché, sans être impie.

Ce n'étoit pas trop la peine de nous dire ce que Sextus ne fait pas. Vous poursuivez :

Instruit par les leçons de Mages odieux,
Il fait ce que d'en-haut détestent tous les dieux;
Des manes du dieu noir il connoît l'affreux culte:
Le ciel en fait trop peu pour que l'on s'y consulte :

* *Dodone.*

L'endroit même le sert dans sa foible fureur.
Son camp étoit voisin des retraites d'horreur
Où nul forfait n'échappe à l'Œmonide obscure.
Tout ce qu'on ne croit pas est sa science impure.

Tout cela, qui ne va point au fait, est déja bien long : mais quand Lucain se fourvoie, c'est pour aller loin. A ces écarts en succede un autre, sur la nature de la contrée, & sur le pouvoir qu'ont les sacriléges chants des magiciennes. Si cela étoit court du moins, si vous vous contentiez de dire

Ces dieux, sourds aux soupirs des peuples gémissans,
D'une race execrable écoutent les accens,

pour courir tout de suite au fait ! Non : il faut que vous entonniez quarante grands vers, tous pleins de prestiges magiques, dont quelques-uns sont aussi précisément & énergiquement décrits, qu'ils sont déplacés. En resterez-vous-là ? Point du tout : vous vous avisez de questionner les dieux sur leur obéissance à des évocations.

Quel travail pour ces dieux qu'obéir à des chants !
A n'en point exaucer quel péril ! Dieux puissans,
Quels traités souverains de leurs nœuds les enchaînent?
Ecoutent-ils leur choix, ou des loix qui les gênent?
Les honoreroit-on par un culte aussi noir ?
Seroient-ils effrayés ? Ces sons à leur pouvoir
Rangent-ils tous les dieux ; ou leur vertu suprême

Soumet-elle un seul dieu qui, gouverné lui-même,
Comme on le lui prescrit gouverne l'Univers ?
Les astres à leurs voix sont descendus des airs ;
La lune en son éclat, d'une parole impie,
Rougit, pâlit, & perd sa lumiere amortie ;
Comme si, lui cachant son frere lumineux,
La terre de son ombre enveloppoit ses feux ;
Jusqu'à ce qu'approchant, par des sons travaillée,
Elle jette sur l'herbe une écume souillée.

Je sais qu'en cette maudite langue d'ici-bas je fais du tort à vos vers ; mais vous m'avouerez que, quelque beaux qu'ils soient dans l'original, ce ne sera jamais pour cela qu'on admettra des magiciens dans un Poëme, & que de pareilles beautés ne couvrent point l'absurdité du personnage.

LUC. Non : mais si le rôle d'un magicien peut effrayer, si son caractere & ses opérations étonnent, si par leur moyen le Poëte peut déployer de la poésie & de la haute poésie, il est bon pour l'Epopée. Or écoutez à votre tour. Voilà, quoi que vous en disiez, un tableau qui peut faire impression.

Dans ces rits criminels d'un peuple détesté
L'inhumaine Ericho voit trop de pureté ;
Son art souillé par elle atteint au plus haut faîte ;
Il lui semble honteux que sa funebre tête
Soit soumise à des toîts, captive entre des murs ;
Elle va disputer des sépulcres obscurs
Et leurs caveaux deserts aux ombres qu'elle en chasse,

Chere aux dieux de l'Erebe, à ses yeux tout s'y passe;
Elle connoît du Styx les synodes muets,
Mais ne sait rien du Ciel fermé par ses forfaits.
Cette face profane, au soleil inconnue,
Est décharnée, immonde . . . horriblement tissue,
Sa chevelure charge un front pâle & plombé.
Si par un voile noir le ciel est dérobé,
L'Emathienne alors, abandonnant ses urnes,
Va jouir de l'air triste & des éclairs nocturnes.
Foulant un champ fécond, ses pieds l'ont dévoré;
Il n'est point d'air infect qu'elle n'ait respiré.
On n'entend point sa voix rendre les dieux propices;
Sa main n'offrit jamais de justes sacrifices;
Un funebre flambeau sur des autels lui plaît,
Et son encens coupable aux bûchers fut soustrait.
Il n'est point à sa voix de dieu qui ne réponde;
Tout cede à la premiere, & l'on craint la seconde.
Elle a souvent sous terre enfoui des vivans;
Et la mort dans des corps qui n'avoient pas leurs ans
Est entrée avec peine &c.

BOIL. Vous voilà échappé: il nous faudroit essuyer l'énumération des vols que fait cette sorciere aux tombeaux, aux bûchers, aux potences: je vous avertis pour ces messieurs, qu'ils sont las.

LUC. Du moins ils écouteront cette noire description. Je parle toujours des mœurs d'Erictho.

Sa main craint peu le meurtre, alors que du gosier
Il lui faut le sang vif qui coule le premier.

Au meurtre elle a recours, quand ses tables funestes
Veulent d'un corps tranché voir palpiter les restes.
Ainsi l'enfant, mais non par le cours naturel,
Est arraché du flanc pour brûler sur l'autel.
Et quand elle a besoin de fantômes sauvages
Elle en forme : tout mort est propre à ses usages.
Elle a cueilli la fleur d'un visage naissant,
Rasé de sa main gauche un pâle adolescent.
D'un parent expiré plusieurs fois l'Œmonide
Pressa les yeux chéris d'un baiser parricide :
Sa bouche ouvrit sa bouche ; & sa dent a cherché
Une langue collée au palais desséché.
Dans cet organe froid murmurant des mots sombres,
Le mort d'un noir secret fut chargé pour les ombres.

BOIL. L'animal !... il m'a soulevé le cœur. Vous appelez cela du pathétique ; mais c'est bien du dégoûtant, je vous en avertis.

LUC. Oui : par la raison que le ridicule est toujours sur les frontieres du sublime, & l'horrible à côté du terrible.

BOIL. Mais quand toute cette tirade seroit achevée, n'excédez-vous pas un Lecteur qui attend Sextus chez l'Œmonide ? Vous l'y conduisez enfin : il s'explique, comme vous devriez réciter, précisément : on lui répond par des maximes belles, mais lassantes ; & la sorciere propose de chercher un cadavre pour l'interroger, non de ceux dont le soleil a brûlé les membres, mais un mort encore tiéde. Elle cherche parmi plusieurs guerriers

tués dans l'endroit ; & vous dites ; modestement parlant,

Si sa voix eût voulu rappeler sur la terre
Et rendre tous ces morts aux travaux de la guerre,
Par le monstre puissant l'Erebe étoit vaincu,
A l'Averne arraché ce peuple eût combattu.

Après celà suit une longue description du lieu où va ressusciter le malheureux qu'elle a choisi. Car

D'un funebre lacet l'impur crochet fait suivre,
Et parmi les rochers traîne un mort qui va vivre.

Sextus à l'appareil terrible s'effraie, circonstance que j'approuve fort dans un morceau que je n'approuve pas. La réprimande de la magicienne est tout-à-fait dans son caractere; rien de mieux que ce vers :

Quoi, lâche, vous craignez des fantômes qui tremblent !

Mais vous retombez encore dans de longues descriptions magiques. Enfin Ericthô a tout préparé, & parle.

Sa voix murmure alors : cet accent redouté,
Plus que toute herbe, agit sur les dieux du Lethé.
A ces sons discordans, sous qui l'oreille tremble,
Dans une voix humaine il n'est rien qui ressemble;
L'aboyement des chiens, le hurlement des loups,

La plainte de l'orfraie & le cri des hiboux *,
L'onde qui, par des chants, se brise gémissante,
Les lions rugissans, la couleuvre sifflante,
Le bruit des bois émus, & la foudre en éclats,
Sa voix est tous ces sons &c . . Eh que n'est-elle pas !

Reste à savoir si cela laisse une idée bien claire, & si ces vers disent ce qu'ils semblent vouloir dire.

LUC. Si je suis fertile en écarts, vous l'êtes en réflexions qui pourtant ne portent pas coup : car enfin, si je donne trop aux préparatifs, c'est un défaut ; mais il n'en sera pas moins vrai, si mon dénouement étonne, que de soi la magicienne étoit un fort bon personnage. Je n'en ai pas tiré, si vous voulez, un parti merveilleux ; donc je suis un mal adroit. Mais il est visible, parce que j'ai cité de mes vers, qu'avec des retranchemens je faisois un excellent tableau poétique. La conclusion du spectacle va prouver encore mieux qu'il renfermoit en lui de grandes beautés. Passons le discours d'Erictho ; en voici tout l'effet.

Soulevant, à ces mots, une tête écumante,
Près du mort, à ses pieds, elle voit l'ombre errante
Qui craint des membres froids son antique prison,
Qui recule à l'aspect de la corruption,
Et fuit un sein percé d'une large blessure.
Ah, malheureux, quelle est ta lugubre aventure

* *Vers de Brebeuf.*

Mort, tu ne peux mourir. Ericho, frémissant
Qu'à retarder ses vœux le sort soit si puissant,
D'un serpent vif frappa le cadavre immobile ;
Et par la terre ouverte, à ses chansons docile,
Elle crie au séjour du silence éternel.
Tisiphone . . . . .

BOIL. Encore des discours ? Vous avez bien peur d'arriver au fait.

LUC. Comme vous d'approuver ; mais pourtant vous essuierez la fin de ce discours. M'obéit-on, dit Erictho,

. . . . . . M'obéit-on ; ou bien
Faut-il nommer celui * dont la terre tremblante
N'entend jamais le nom sans frémir d'épouvante ;
Celui qui de Meduse envisage les traits,
Et déchire Erinnis avec ses propres fouets ;
Dont l'enfer est le ciel ; qui du profond Tartare,
Interdit à vos yeux, tient le sceptre barbare ;
Qui parjure le Styx ?... Soudain le sang glacé
Lave, en s'attiédissant, le cadavre blessé,
Et court par les rameaux des veines renaissantes ;
Le cœur bondit, frappé par des fibres mouvantes ;
Et, les nerfs reprenant leur antique ressort,
Une nouvelle vie est mêlée à la mort.
Tout le corps en palpite ; il se tend & se dresse,
Non d'un effort tardif où parut la souplesse ;
Il roidit & se tient ; il ouvre un œil errant ;
Son air n'est point encor ranimé, mais mourant ;

* *On croit que c'est Demogorgon.*

Sa rigidité reste & sa pâleur immonde ;
Il se taît, interdit de se revoir au monde :
Seulement pour répondre il a reçu la voix.

Il me semble qu'il sera vrai malgré vous que, lorsqu'on opere une si terrible merveille avec un magicien, ce personnage peut passer pour propre à la poésie.

BOIL. Mais....

LUC. Mais contre un fait concluant il est honteux d'avoir des raisons. Une bonne tête ne croit point à la magie, y trouve des contradictions, la derniere absurdité : le Poëte en convient, à l'aide d'un magicien fait de bons vers ; &, si le raisonneur vétille, il tourne le dos & rit. Vérités & erreurs, connoissances savantes & traditions populaires, tout est indistinctement entre les mains du Poëte. C'est à lui à sonder ses forces, & à voir quelles machines il saura mieux faire jouer. Je vais vous le démontrer par une autorité plus puissante sur vous que mes raisons, par l'exemple du chantre d'Enée.

MIL. Virgile n'a jamais employé la magie que dans une pastorale ; mais il n'en a point gâté son grand ouvrage.

LUC. Il a fait bien mieux ; il a raconté un fait plus incroyable qu'un conte de magie. Enée, qui raconte ses aventures à Didon, dit qu'après avoir bâti une ville dans la Thrace il sacrifioit à sa mere & à Jupiter. Près du rivage où je sacrifiois, dit-il, écoutez ceci, (Enéid. *liv. III.*) :

Un tertre s'élevoit au sommet hérissé
De cornouiller sauvage & du myrte enlacé.
Pour couvrir mes autels de verdure naissante,
J'essayai d'arracher cette forêt ployante.
Par quel prodige affreux je me vois détourné !
Du premier arbrisseau le pié déraciné
Distille une liqueur corrompue & sanglante :
La terre en est souillée. Une froide épouvante,
L'horreur glace mon sang pressé dans ses canaux.
Je poursuis d'ébranler d'autres souples rameaux,
Et de chercher d'où naît cette horrible merveille. . .
Un sang noir coule encor d'une branche pareille.
Incertain, je priois les Nymphes de ce lieu
Et celui que le Gete adopta pour son Dieu,
De me rendre prospere un si triste prodige.
Mais quand, plus attaché sur la troisieme tige,
Je lutte du genou en pressant le gazon,
(Le dirai-je ?) une voix, un lamentable son
Du fond de ce tombeau vers moi s'ouvre un passage.
Enée, épargne un mort que ta main pure outrage ;
Pourquoi le déchirer ? Troyen, il t'est lié.
Le sang de ces rameaux ne sort point de leur pié.
Ah, fuis ces bords cruels, fuis ces plaines avares :
Crois Polidore, ici couvert de traits barbares ;
Cette moisson de fer est crue en dards aigus.
Dans l'effroi qui rendoit mes vœux irrésolus,
Ma voix meurt, ma main tombe, & mon front se hérisse.
Craignant dès-lors pour Troye un destin peu propice,
Voyant ses murs pressés, Priam remit jadis
Avec de grands trésors ce Polidor son fils

A nourrir en secret au maître de la Thrace.
Le nom Troyen détruit, leur fortune étant lassé,
Sous l'étendard vainqueur ce traître Roi rangé
Rompt tous droits, fait meurtrir Polidore égorgé,
Et ravit les trésors. De l'or soif sacrilége,
Que n'ose point tenter un cœur quand tu l'assiége !

Demandez à Virgile d'où venoit cette voix prodigieuse. Notre ancienne opinion sur les morts est contenue dans ces vers qu'on attribue à Ovide.

Tout homme a quatre parts, ame, ombre, manes, corps,
Qui tous quatre ont chacun un lieu qui les enserre.
L'ombre est près du tombeau, le corps est mis sous terre,
L'ame appartient aux Cieux, les manes aux dieux morts.

Virgile a cru apparemment qu'on attribueroit à l'ombre de Polidore la plainte qui épouvanta Enée ; ou peut-être a-t-il cru, puisqu'il n'explique rien, que tout ce qui donne lieu d'étaler des images est bon, quoique déraisonnable, pour celui dont tout l'art consiste à piquer le cœur ou à occuper l'imagination. Quand je parle ainsi, je suis croyable. Qui de vous me vaudroit pour l'esprit & la raison ? Oui, Boileau, la Pharsale que vous n'avez jamais bien connue, & dont vous avez tant médit, contient bien plus de vérités & de brillantes maximes dans un seul chant, qu'on n'en

M iv

pourroit exprimer de toutes vos œuvres fondues ensemble.

Boil. Ah, ah!... Et vous êtes donc aussi de mes détracteurs? Je sais que j'ai un peu passé de mode; mais je suis fait pour reprendre faveur.

DIALOGUE IV.

Sur les libertés de la versification.

ROUSSEAU, VIRGILE.

Rous. Non; cela est exactement vrai. Vous savez qu'ici-bas cette maladie incurable de tous les hommes, que les Poëtes & les femmes cachent moins que d'autres, la vanité, n'a plus aucune prise sur nous. C'est donc comme je le pense, & comme il est vrai, que je vous dis qu'il est impossible de vous faire connoître le mérite de mes ouvrages. La pensée n'est que la moitié de leur beauté. L'harmonie & l'exactitude de mes vers, mérite sensible à des seuls François, fait l'autre moitié de leurs agrémens. Mon nom, assez brillant pour que j'en sois content, je le dois à l'étude que je me suis faite d'être régulier dans ma versification. Jugez par-là si je vous accorde-

rai qu'il faut mettre la poésie françoise plus au large, & la dégager d'une partie de ses entraves. L'exemple de mes succès, celui de la chûte de quelques génies qui ont voulu se cabrer contre le joug du vers, me rendront opiniâtre à soutenir qu'on ne peut être bon Poëte françois, qu'en rimant richement, & en observant à la rigueur les étroites loix de notre versification.

VIRG. Et quand je vois, moi, la monotonie de vos vers, quand je vois votre poésie propre aux seuls ouvrages de médiocre étendue, quand je vois qu'il est presqu'impossible d'avoir chez vous un style lié & périodique en vers, quand je ne trouve guere que des oreilles françoises sensibles à vos vers les plus harmonieux, je dis que, pour corriger ces défauts, il faut rendre les regles moins gênantes.

ROUS. Voilà, mon cher Virgile, ce que diroient avec vous là-haut bien des génies qui croient pouvoir tout changer en mieux. Prétention chimérique! Qu'on brise toutes les regles, on ne rendra jamais la poésie françoise plus harmonieuse qu'elle ne l'est dans les vers de Racine, dans ceux de Boileau, & dans les miens: &, puisqu'on ne peut pas mieux faire que nous, il faut faire comme nous.

VIRG. Boileau n'a fait que des vers didactiques, & un Poëme court & badin: il ne lui a fallu que de l'exactitude, de l'aisance, & de la précision dans ses vers. Racine, comme Poëte tragique, a dû viser au sentiment; & le sentiment *projicit ampullas & sesquipedalia*

verba : il a donc dû être égal, soutenu, lié, & *insinuant*. Pour vous, plus brillant que l'un & l'autre, majestueux & sonore, vous savez bien que vous n'avez fait que des strophes ; & que de tous les genres le vôtre, celui de l'ode, est celui qui demande la symmétrie la plus sensible. Mais il est un genre, celui de la poésie récitative, où c'est un grand soulagement pour le Lecteur que de lui faire oublier qu'il lit des vers. Il est donc permis encore de hasarder des conjectures. La poésie épique rassemble tous les genres ; & je sais que dans tous les genres vous me fournirez des morceaux excellens & d'une versification exacte : il semble donc qu'elle n'a pas plus de privilége qu'aucune autre poésie pour s'affranchir des regles du vers. Mais considérez que le Poëte récitatif doit être le plus continu des Poëtes. Il est de fait que vos plus beaux vers ne soutiennent point la continuité de la lecture. Il faut donc que la versification épique ait ses libertés : & il en est de si justes & de si raisonnables, qu'il est ridicule que vous nous les refusiez.

ROUS. Quelles sont ces libertés ?

VIRG. Que l'hémistiche puisse être transposé quelquefois, ou même omis ; que les vers puissent de temps en temps enjamber ; que les rimes puissent être un peu éloignées...

ROUS. Je m'en doutois : & voilà notre poésie, en quatre lignes, ramenée à celle de Du Bartas & de Ronsard. Oh, mon cher Virgile, juger de notre versification par la vôtre,

c'eſt le moyen de tomber dans de profondes erreurs ! L'enjambement du vers, beauté dans votre poéſie, eſt inſupportable, dans la nôtre à la plus épaiſſe oreille : violer l'exactitude des rimes, tranſpoſer l'hémiſtiche, c'eſt faire ce qu'on veut, mais non pas des vers. Ces longues & ces breves de votre langue jetoient toujours de l'harmonie dans vos vers ; ſouvent l'irrégularité produiſoit l'harmonie : mais en France, où il n'y a point de proſodie bien ſenſible, où un vers eſt compoſé de douze ou treize ſyllabes, coupées par le milieu, altérez cet ordre ; le vers eſt détruit.

VIRG. Voilà ce qu'il ſeroit long & difficile de contredire. Heureuſement l'expérience vient ici au ſecours de la raiſon. Le Poëte le plus parfait que vous ayez, dans ſon genre s'entend, c'eſt Lafontaine : & la verſification la moins fatiguante, comme la moins réguliere, c'eſt la ſienne ; elle chatouille l'oreille, comme ſon ſtyle le cœur ; il eſt...

ROUS. On paſſe les défauts de la verſification de Lafontaine, en faveur de ſes beautés ; mais ſes défauts n'en ſont pas moins reconnus pour tels.

VIRG. Ce ſont de bien chimériques défauts que ceux qu'un Lecteur paſſe ſans être arrêté. Paſſez-vous un vers déclamateur à Corneille ? Vous le lui pardonnez ; mais il vous arrête tout court. En eſt-il de même de Lafontaine, qui fourmille de défauts prétendus, & dont la lecture enchaîne ? Liſez la fable de l'homme & de la couleuvre, par exemple.

L'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats, être bon aux méchants
C'est être sot : meurs donc : ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put &c.

Et plus bas, dans le discours de la vache,

Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin ;
Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître !
Mais je suis attachée : & si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ! &c.

Voilà ce que je demande qu'il soit permis de faire, à un auteur sérieux, à un traducteur de l'Enéide ou de l'Iliade, à un véritable Epique.

ROUS. Quoi, Virgile, vous ne voyez pas que c'est la convenance du sujet & du style, tous deux familiers, qui font passer cette versification de conversation !

VIRG. Quoi, pour mettre un Auteur familier à son aise, vous lui permettrez de faire des vers qui, selon vous, n'en sont pas ; & celui qui visera au sublime, aussi difficile à attraper du moins, qui aura l'imagination tendue par le desir d'étonner, & gênée par la modestie de votre langue, sera encore surchargé des entraves de la plus monotone versification ! Est-ce qu'il n'est point aussi de négligences sublimes ? Mais que vous dis-je là ? Savez-vous bien que mon avis, à moi, est

que tout Auteur doit avoir sa versification à lui personnelle, comme son génie ?

ROUS. Et même il pourroit se faire aussi une langue à lui particuliere.

VIRG. Ce n'est pas à vous qu'il convient de faire cette raillerie : mais ce que je dis est d'expérience. Nous sommes trois Poëtes didactiques latins, Lucrece, Horace & moi. Nos génies different moins que nos versifications, qui toutes trois semblent pourtant bonnes.

On pourra vous souffrir une honnête licence ;
Vos noms, vos termes neufs, auront du crédit, si,
Sagement transplantés, leur sol est grec : aussi
Rome défendra-t-elle à Varius, à Virgile,
Ce qu'à Plaute on souffrit. Si je m'acquiers un style,
Peut-on me l'envier &c. (Horace, *Art poëtique.*)

Voilà la versification d'Horace : ce n'est pas là la mienne.

Au printemps, quand zéphir attendrit les campagnes,
Quand on voit fondre en eaux le front blanc des montagnes,
Que le bœuf gémissant, courbé sous son timon,
Me traîne un soc qui luise usé par le sillon,
Ce champ remplit les vœux du laboureur avide
Qui deux fois sent l'hiver suivre un soleil aride :
Les greniers ont rompu sous leurs riches moissons.
Virg. Géorg. *liv.* I.

Le critique qui s'en viendroit, ces vers en

main, prouver à Horace que la poésie didactique est susceptible d'une versification réguliere, n'en obtiendroit que son ris satyrique pour réponse; ou il lui répondroit: mes satyres sont irrégulieres pour les vers; celles de Juvenal sont d'une versification magnifique; Perse a limé la sienne: ces gens-là ne m'atteignent pas.

ROUS. Mais comment, avec tant de sagesse, pouvez-vous m'opposer un si foible sophisme? Ne vous appercevez-vous pas que la versification défectueuse se trouve toujours, même dans vos exemples, jointe au style familier? Et cela est simple: celui qui semble causer avec vous doit fuir toute espece de justesse ou de symmétrie trop sensible; mais qui veut m'étonner doit ne me choquer par aucun défaut. Le sublime est selon moi le parfait.

VIRG. Vous avez tort. Le sublime, c'est tout ce qui excite dans l'homme une admiration mêlée d'étonnement; & ce n'est point par la régularité qu'on parvient à cela. Entendez bien mon sentiment. Je voudrois que dans les morceaux graves & nobles on affectât la régularité: il ne faut point de faux pas dans une démarche majestueuse. Mais dans le pathétique, dans les endroits sublimes, dans le courant d'un récit, mettez les regles sous vos pieds, écoutez votre cœur, obéissez à votre imagination, écrivez sous la dictée de l'esprit. En un mot il n'est assurément pas plus facile de faire des vers françois que des latins.

Ayez donc pour vos contemporains l'indulgence qu'on eut pour moi, & que vous approuvez. Si j'ai bien fait de contracter quelques mots, de rompre des césures, d'alonger le vers d'une syllabe, si quelques libertés ne m'ont point fait tort, pourquoi en feroient-elles à un épique françois ? On ne conviendra point qu'il est un plus grand génie que moi, & on lui refusera les mêmes aisances ! Mais que dis-je, des aisances ? Est-ce donc prendre une liberté, ou rendre service à vos vers, que de contracter, par exemple, des syllabes en *ion*, syllabes traînantes, contractées dans la prononciation, & inséparables de la langueur dans le vers ? L'enjambement, défaut de convention, que l'usage peut adoucir, & qui vous donneroit, si vous pouviez vous y faire, des chûtes, des suspensions agréables, devroit mériter des éloges à qui le hazarderoit. Vos rimes sont peu nombreuses ; leur retour fatigue : approuvez donc celles qui sont peu riches. Je ne vous dis pas que vous admiriez un Poëme sans rime chez un peuple qui rime ; je crois cet ornement essentiel à votre poésie : mais je vous dis : François, s'il paroît un Poëme d'une versification un peu libre, riez-en d'abord ; car ce spectacle est un peu étrange : mais examinez après si cette nouveauté hardie a d'autre défaut que celui de choquer un usage peut-être défectueux, & si elle ne peut pas être utile.

Rous. Ma foi, Virgile, je vous réponds que, si un Poëte travaille sur les principes que

vous venez d'expoſer, on commencera par rire, mais on ne fera point d'examen.

VIRG. Ecoutez: je ſais très-bien que ſi un génie médiocre, ce qui eſt naturel, prend toutes les libertés que je ſouffrirois, on rira de ſes vers, & , ce qui n'eſt pas également juſte, on bernera ſes principes: ſi par hazard un grand homme tente l'entrepriſe, il ſera ſifflé de même; & puis à la longue on dira: mais il avoit raiſon. Tant pis, en tout cas, pour les rieurs.

ROUS. Ma foi, tant mieux. Augmenter la facilité de verſifier, c'eſt augmenter ces vermines litéraires qui ſont déja trop nombreuſes. Il ſeroit à ſouhaiter que faire un vers fût ſi difficile, qu'on n'en vînt à bout qu'avec un génie éminent.

VIRG. Un acroſtiche, qui eſt l'ouvrage d'un ſot, eſt plus difficile à faire que ſix vers libres. Jamais les verſificateurs exacts n'ont été rares: les Poëtes l'ont toujours été. Les mauvais rimeurs n'ont pas beſoin de licence.



DIALOGUE V.

Sur le goût. Fragment de Lucain.

LUCAIN, VIRGILE.

LUC. OH ça me voilà seul avec l'équitable Virgile; & je veux bien disputer. Quand vous étiez rassemblés, Homere, Eusthate le bavard, Longin, Aristote & ses subtilités, Quintilien, Boileau & tout le peuple critique ancien & moderne, je n'ai osé élever une voix qui n'eût pas tenu contre le nombre; & je suis convenu, en ne disconvenant de rien, que vous étiez les seules sources du goût, & moi que j'étois en vers celle d'un assez mauvais goût, ainsi que Sénéque l'est en prose. Cela me semble contestable. Car d'abord je donne plus d'étendue à la définition du goût que vous ne lui en donnez: je l'appelle ce sentiment qui discerne le beau dans la nature & les arts, par le secours des connoissances & de la réflexion. Ceci me paroît essentiel, & pouvoir fonder une distinction dans ce qu'on appelle goût. L'un sera cet heureux instinct qui se porte vers le beau simple & aisé, celui que saisissent les yeux d'une vue ordinaire, ce beau enfin qui trouve le moins d'insensibles

ou de contradicteurs ; car il n'est beauté qui ne souffre ce malheur. L'autre goût, partage d'un plus petit nombre, sera celui qui devinera le beau caché sous des dehors qui semblent l'exclure, ce beau qui n'est perceptible qu'aux yeux d'un esprit qui raisonne. Cette distinction établie, & je ne vois pas pourquoi on la rejetteroit, je conviendrai avec vous que, vous & vos semblables, vous êtes plus du goût général ; mais je soutiendrai en même temps qu'il ne faudra pas reprocher le défaut de goût à celui qui me trouvera des beautés.

VIRG. Tenez, Lucain, mon esprit est simple comme étoient mes mœurs. Rendez vos raisonnemens palpables ; prenez des exemples : & alors je pourrai approuver ou contredire ; je vous entendrai.

LUC. Encore un peu de raisonnement, & puis viendront les exemples. Les arts n'étant que l'imitation de la nature simplement & uniment, la matiere du goût seroit bien moins riche en subtilités. Le goût consisteroit à sentir cette imitation. Mais l'objet des arts est l'imitation de la belle nature. Or qu'est-ce que c'est que cette belle nature ? Ici naissent les opinions. La nature a du beau & du laid, par rapport à l'homme du moins. Qui rend la nature toute belle, la défigure : cependant comme on croit gagner à ce portrait flatté, on fait au peintre un devoir de flatter. Mais jusqu'où doit-il pousser l'indulgence du pinceau ? C'est ici où l'on s'arrête pour se diviser. Cependant, tant qu'il ne sera point irré-

totalement décidé que l'imitateur peut être infidele jusque-là & pas plus, je trouverai très-singulier qu'on l'accuse de pécher contre le goût. Il est sûr que, quand on fait parler un homme, il doit tenir le langage qui convient à la situation dans laquelle il se trouve, ou à la passion qui l'agite. Mais la passion, par exemple, est bavarde; elle redit, revient à ce qu'elle a redit pour l'appuyer encore. Or cela, fidelement imité, seroit très-désagréable. Il faut que l'esprit sache prendre précisément les seuls traits qui peignent la passion. D'un autre côté, à mesure qu'on a de la subtilité & de la vivacité dans la conception, on retranche de ces redites; on ne dit presque rien, parce qu'on se fixe aux seuls traits essentiels: ce qui n'est pas fait pour être apperçu par tous les yeux, & ce qui fait taxer d'obscurité ou de mignardise un Auteur vraiment naturel, quoique dans un sens un peu étroit. On vous trouve, vous, Virgile, plus naturel que moi. Cependant nous ne différons que par le fard que nous mettons à nos personnages; le mien est plus vif, il l'est trop; le vôtre se confond peut-être mieux avec la chair. Il n'y a point d'amante trahie qui se plaigne comme Didon, il n'y a point d'épouse infortunée qui parle comme Cornélie; & j'avoue que tout le monde apperçoit plus le Poëte derriere Cornélie que derriere Didon; mais est-ce donc un si grand mal que ce petit défaut d'illusion? Qu'importe que ce soit le plaisir d'être attendri, ou celui d'être ébloui,

qu'on éprouve ; & qui ne pardonnera pas une faute qui naît du brillant excessif des vers ?

VIRG. Oui c'est un grand défaut, un défaut capital, que le vôtre, l'envie de toujours briller. Vous n'avez pas dix vers dans la Pharsale, qui ne méritent d'être remarqués, qui ne demandent une attention bandée pour en saisir l'énergie & la beauté : qui ne vous lit point avec contention, & qui n'est point frappé à chaque vers, vous lit mal, ne vous lit pas. Or il est sûr que l'esprit humain ne peut pas s'amuser avec tant de travail. Vous manquez donc votre but de Poëte, & même de tout Ecrivain, qui est d'instruire en amusant, ou en occupant agréablement. Eh comment s'attendre à ce plaisir avec un homme dont la pensée n'est jamais au niveau de celle des autres hommes, qui vise sans cesse à éblouir, & qui est éternellement attaché à la rigoureuse précision du style !

LUC. Voilà, Virgile, ce qu'on peut, je crois, m'objecter de plus fort, & ce qui ne m'épouvante pas : car il s'ensuit que je ne suis pas fait pour être lu couramment ; mais c'est tout : &, selon moi, ce n'est rien. Qu'on me lise quarante vers par quarante vers, & puis qu'on me juge. Il sera encore nécessaire d'être susceptible d'application & d'avoir une pénétration un peu vive ; car le Lecteur, qui ne s'en prend jamais à lui, mérite assez souvent qu'on lui dise :

Homere ne dort pas, c'est toi seul qui sommeilles.

Pope chez du Resnel.

VIRG. Du moins vous n'excuserez pas le défaut de contexture dans votre ouvrage.

LUC. Non ; car peu importe. Je n'ai voulu faire que des tableaux détachés. Je suis mauvais épique, mais grand Poëte.

VIRG. Mais non encore ; car par quel art de grand Poëte faites-vous, d'une description qu'on liroit avec rapidité dans Ovide, ou chez le Tasse, ou chez moi, un morceau haché qu'on épuise par parcelles ? Je vous parle de la très-poétique situation de Caton dans les sables de Lybie. Assurément ni la peste qui afflige les états d'Æaque dans Ovide, ni la sécheresse du Tasse, ni la plus pathétique description qui soit dans l'Enéide, n'avoient point un fonds plus riche ; & pourtant....

LUC. Et pourtant avez-vous un morceau de l'éclat & du feu de celui-ci ? Ce sont des réflexions que vous allez entendre ; mais vous ne mettrez jamais vos descriptions sans pensées au-dessus. Après son sublime refus de visiter le temple de Jupiter Ammon, Caton est peint ainsi dans le neuvieme de ma Pharsale.

Sa javeline en main, devant l'armée aride
Il marche à pied : il montre à supporter les maux
Sans l'ordonner : d'un char dédaignant le repos,
Nul bras n'en est chargé : de son sommeil avare ;
A boire le dernier ; quand quelque source rare
Au soldat vagabond présente un ruisseau frais,
Tout boit ; Caton attend. Si des vraiment hauts faits

La gloire est le loyer, sans estimer l'issue
Si nous savions priser la vertu toute nue !
Le sort fit ou servoit nos ayeux applaudis:
Tant de lustre est-il dû pour cent peuples meurtris *?
Près de ce dur triomphe, aux sables de Lybie,
Du traître Jugurtha l'arrogance avilie,
Les trois chars de Pompée, ont moins d'éclat pour moi.
Le voilà ton vrai pere, ô ma patrie : & toi,
Si ton joug se brisoit, qu'il ait un temple, ô Rome!
Tu ne rougiras point de jurer par cet homme :
Il deviendra ton Dieu. Sous les plus âpres feux
On fouloit de deserts le sable rigoureux,
Et l'eau devient plus rare. Enfin parmi l'arêne
Sort un ruisseau fécond, mais qui contient à peine
La foule des serpens possesseurs de ces lieux.
L'aspic glaçant couroit sur les bords odieux ;
La dipsade avoit soif dans la source plongée.
Caton voit qu'on périt, si l'onde est négligée :
Soldat, que de la mort l'aspect effraie en vain,
Cesse, dit-il, de craindre un secours sûr & sain ;
La mort suit des serpens la sanglante morsure ;
Leur poison menaçant est dans leur dent impure ;
Leur boisson ne peut nuire ; & , du venin douteux
S'abbreuvant à ces mots, dans ces champs sablonneux
Pour la premiere fois il fit l'essai de l'onde &c.

VIRG. Oh j'ai gain de cause ; car il est sûr que la plus forte impression que fassent ces vers, c'est celle de votre enthousiasme

* Ce vers est singulier dans la bouche d'un Romain.

pour votre héros ; le Lecteur voit que vous en êtes fou ; mais c'étoit à lui qu'il falloit donner votre folie ou votre passion.

LUC. Outre qu'il est difficile qu'il n'en prenne passablement, s'il a de l'ame, au moins est-il sûr qu'il voit mon enthousiasme avec plaisir. Eh bien, plaire, n'est-ce pas tout en poésie ? Que faites-vous donc de plus ?

VIRG. J'intéresse : mais supposez que qui peut plaire ait tout fait ; croyez-vous attraper ce but dans le catalogue érudit de vos serpens ? Là, en bonne foi, est-il permis à un homme qui a une déscription intéressante à faire, de donner dans un si puérile écart ? Voyons, récitez-moi ces vers, depuis l'aspic dont vous reprochez le trafic aux Romains.

Luc.

Celui qui de son sang épuise un malheureux *
De son corps écaillé roule les vastes nœuds ;
Des Syrtes ambigus les champs pleins de chersidres
Fument, tout sillonnés du sentier des chelydres ;
Le cenchris, qui toujours s'élance en droit chemin,
Traîne un flanc tacheté qui du marbre Thébain
Surpasse en ses couleurs les taches variées ;
Des cérastes on voit les croupes repliées ;
L'amnodis, que du sable on ne distingue pas ;
La scitale, qui seule au temps des durs frimats
Quittera sa dépouille, & la dipsade aride,
Et la peste des eaux, natrix, le dard rapide,
Le pesant amphysbène aux deux têtes ; celui **

* *Le texte le nomme l'Hemmoroïs.*

** *Phareas dans le texte.*

Qui trace de sa queue un sillon après lui ;
Le præster écumeux, ouvrant sa gueule avide ;
De la chair & des os seps destructeur livide ;
Enfin le basilic, de ces fléaux l'effroi,
Qui nuit avant qu'il frappe, est leur venimeux roi,
Et domine en sifflant sur la deserte arêne.
Et vous, dieux de la terre, à l'innocente haleine,
Dragons, qui serpentez brillans d'un verd doré,
L'Afrique vous transmet son feu pestiféré ;
Vous suivez les troupeaux soutenus sur votre aîle ;
Le taureau meurt brisé d'une étreinte mortelle :
Tout tombe : l'éléphant est en vain monstrueux ;
Et vous êtes mortels sans votre souffle affreux.

VIRG. Faut-il un honnête courage pour marcher parmi tous ces serpens ? Eh, bon Dieu, qu'est-ce qui va suivre ce détail ?

LUC. Une galerie de tableaux très-frappans.

VIRG. Et sur lesquels le peintre écrira ses remarques, & demandera de l'admiration au spectateur. Car voyons le premier.

Luc.

Caton, parmi ces maux que sa milice endure,
Suivant sa route aride, une foible blessure
Lui montre de la mort des tableaux inconnus.
Issu du sang Toscan, le jeune enseigne Aulus
Foule, & se fait piquer d'une dipsade ardente ;
Il sent sa dent à peine, & la plaie apparente,
Sans douleur, sans tumeur, ne présage aucun mal ;
Mais le venin se glisse, & d'un levain fatal

Le

Le feu ronge ses os & ses flancs qu'il allume ;
L'humeur, soutien du corps, dans l'ardeur se consume ;
La langue noire sèche en son palais brûlé ;
Il n'est plus de sueur pour son corps accablé ;
Et la source des pleurs dans ses yeux est tarie.
Son respect pour Caton, ses ordres qu'il oublie,
N'arrêtent point un homme avec rage altéré,
Qui jette ses drapeaux, qui court désespéré,
Cherchant par ces deserts l'eau que sa voix implore.
Dans le Nil vagabond il auroit soif encore ;
Il brûleroit aux bords du glacé Tanaïs.
La plage aide à sa mort ; & les feux du pays
Rendent de son trépas le serpent moins coupable :
Il ouvre en trous profonds l'immonde sein du sable ;
Aux Syrtes il retourne, & boit leurs âcres eaux :
L'eau de la mer lui plaît, sans suffire à ses maux :
Il ignore en mourant que le poison le tue ;
Il ne voit que sa soif ; &, de sa peau tendue
Déchirant les canaux ; il but jusqu'à son sang...

VIRG. Cela est trop long de moitié. J'aurois, moi, pris les traits principaux de cette peinture ; & dix vers m'eussent suffi pour mettre encore plus de choses sous les yeux.

LUC. Et le plaisir n'auroit pas été plus loin ! Que seroit devenu l'esprit, pendant que les yeux auroient vu ? Où auroit-il trouvé une idée ? Tenez, ceux qui parlent & pensent comme vous sont le grand nombre, & s'appellent gens de goût ; ceux de mon avis sont gens d'esprit : l'un vaut à-peu-près l'autre. Ecoutez, & frémissez ; voilà de l'horrible.

Nul ne crut que la soif eût un pouvoir si grand.
Caton fait décamper : quand un plus dur supplice
Attriste tous les yeux. Sabellus à la cuisse
Sentit d'un foible seps l'opiniâtre dent :
Il arrache, & du dard perce le vil serpent.
Petit, son dard impur plus que tout autre effraie ;
Nul n'est aussi mortel. La peau, près de la plaie
Par le fléau rongée, offre les os tout nuds ;
La blessure a couvert tout un corps qui n'est plus ;
* Chaque membre périt ; la jambe décharnée,
Le genou découvert, la cuisse gangrenée,
Fondent sous les progrès du plus noir des venins ;
Par le ventre ulcéré coulent les intestins.
Moindre qu'il ne devroit ce corps tombe par terre :
Dans un volume étroit le poison le resserre,
Et tout ce qu'il attaque est dévoré. Le mal
Montre les nœuds des nerfs & l'antre pectoral :
De tout ce qui fait l'homme on peut voir la structure ;
Et la hideuse mort dévoile la nature.
L'épaule se dissout ; le col, ses bras nerveux,
La tête disparoît. Le soleil de ses feux,
L'auster moins promptement fond la neige & la cire.
Toute chair corrompue est détruite, & j'admire.
La flamme a ce pouvoir : mais ces os disparus
Quel feu les consomma ? D'où vient qu'ils ne sont
plus ?
Du rapide malheur il n'est pas même un reste.
Des lybiques fléaux tu fus le plus funeste :
Tous priverent du jour, mais toi seul du tombeau...

* *J'adoucis l'original.*

Eh bien ce dernier trait, inutile ſelon vous, ce vers ſuperflu, n'eſt-il pas un trait de feu qui pénetre l'ame ?

VIRG. Ce que je puis vous dire, c'eſt que toute vicieuſe que je trouve la profuſion de votre ingénioſité, comme a dit aſſez bien un mauvais Poëte françois *, je vous la paſſerois bien plus volontiers, qu'une peinture ſi révoltante. Pourvu que vous puiſſiez faire des vers énergiques, vous ne vous embarraſſez guere de l'eſtomac de vos Lecteurs.

LUC. Ecoutez. Je crois ce tableau un peu fort. Cependant faites une attention, il y a de ma faute, ſans doute; mais il faut auſſi s'en prendre au temps où j'ai vécu. Les hommes étoient las des beautés ſages. Martial aiguiſoit l'épigramme, Perſe écrivoit dans ſon ſtyle énigmatique, Stace outroit la majeſté épique. On avoit eu du bon dans tous les genres; le bon étoit trivial. Redire & ennuyer étant ſynonymes, il falloit tenter d'aller plus loin que nos devanciers, qui avoient atteint le but. Le vrai pathétique par l'habitude ne l'étoit plus; il falloit outrer pour paſſionner ſon Lecteur: & c'eſt ainſi qu'il en va des beaux arts, quand on les poſſede un eſpace de temps. L'homme n'a aucune partie inépuiſable; & l'imagination qu'on croit la plus féconde, eſt très-réellement ſtérile. La nouveauté eſt d'ailleurs en poſſeſſion de lui plaire ſouverainement. Il faut donc déchoir, quand on vient après le bon ſiecle. Si on examinoit pourtant

* Chapelain.

bien ce que l'auteur de tel temps avoit de ressources pour faire impression, tel qui passe pour outré, pour ampoulé, sembleroit un homme d'une profonde raison, qui a vu jusqu'où l'ame de ses lecteurs, préparée par les premiers chefs-d'œuvre, pourroit s'élever par l'attrait de l'*indictum*. Remarquez qu'à mesure que les lettres ont commencé à s'établir quelque part, on m'a appelé ampoulé, tandis que Quintilien me caractérise par être de tous les Auteurs celui qui approche le plus de la majesté qui vous est particuliere. Aussi quand les lettres ont fait du séjour dans un endroit, je redeviens sublime... Mais vous sentez-vous assez de patience pour écouter le reste de ma description ?

A cette mort succede un malheur tout nouveau.
Nassidius est frappé de la vipere ardente *.
Son visage se peint d'une rougeur brûlante.
Son corps qui perd sa forme, & plus qu'un corps tendu **,
Est de membres gonflés un amas confondu.
Par-tout la peau s'étend sous le mal qui fermente.
Du massif plus qu'humain l'épaisseur épouvante ;
Il disparoît aux yeux, dans lui-même plongé ;
Il grossit & s'accroît, quoique d'airain chargé.
Sur le cuivre écumeux ainsi regorge l'onde,
Ainsi sous un vent frais la voile devient ronde.

* *Praster.*

** *La pensée de l'original est que sa peau devient plus grande que son corps.*

Les membres bourſouflés, par leur volume affreux,
Ne forment plus qu'un tronc, qu'un fardeau monſ-
trueux.
Nul n'oſe au feu livrer cette maſſe odieuſe,
Reſpectable aux vautours, aux fauves dangereuſe :
On fuit un corps impur qui croît après ſa mort.
Les lybiques horreurs offrent un autre ſort.
Fier, jeune, & pour Caton plein d'une haute eſtime,
D'un traître hémorroïs Tullus eſt la victime.
Comme l'eau, quand la main preſſe un corps ſpon-
gieux *,
De toutes parts s'échappe, un ſang contagieux,
Un poiſon rouge, ainſi de ſes membres s'élance.
Ses larmes ſont de ſang : le ſang en abondance
Fuit par tous les conduits d'où tranſpire l'humeur ;
Sa bouche en eſt remplie ; il rougit ſa ſueur ;
Son nez le verſe à flots ; il coule à pleine artere ;
Son corps n'eſt qu'une plaie....

Voilà ce que je récitois lorſque je me fis ouvrir les veines par l'ordre de mon aſſaſſin.

Un aſpic ſomnifere
Glace, ô triſte Lévus, ton ſang autour du cœur.
Ceint d'une nuit ſoudaine, & frappé ſans douleur,
Le ſommeil te conduit aux ombres éternelles.
Moins prompt eſt le poiſon des coupes criminelles
Où le Sabéen traître en ſecret détrempa
Le poiſon mûr ſemblable au bois pur de Saba.
Voilà que, s'élançant d'un tronc d'arbre ſtérile,

* *Il y a une autre comparaiſon dans le texte.*

(C'eſt le dard africain) une couleuvre agile
Perce à Paulus la tête, & rompt la tempe, & fuit.
Sans poiſon, ce coup ſeul à la mort le conduit.
De la balle il fit voir combien la courſe eſt lente,
Quel eſt le vol tardif de la fléche ſifflante.
Un baſilic en vain eſt percé par Murrhus :
De la pointe du trait deſcend un prompt virus ;
Il attaque la main : mais de ſa propre épée
La faiſant du poignet tomber ſoudain coupée,
Il voit quel eût été le malheur de ſon ſort ;
Sauvé par ce qu'il perd. Qui croiroit que la mort
Suivroit du ſcorpion l'attaque mépriſable ?
Terrible par ſes nœuds, par ſon dard redoutable,
Du vainqueur d'Orion la gloire au ciel reluit.
Salpingue, qui craindroit de fouler ton réduit ?
Tu n'as pas moins tes droits ſur le fil de la vie.

VIRG. Je crois bien qu'un eſprit ordinaire ne feroit pas ces vers. Mais un bon eſprit ne les eût pas faits non plus.



DIALOGUE VI.

Caractere de Claudien & de Stace. Que leur chûte doit faire craindre.

CLAUDIEN, STACE.

CLAUD. Ce n'étoit pas trop la peine de dire à votre Thébaïde de suivre de loin les traces de l'Enéide. Ces Poëmes ne se ressemblent que par le temps qu'ils ont coûté à faire : & la postérité a mis entr'eux un intervalle un peu plus grand que vous ne le demandiez. Cet ouvrage, que de votre temps étudioit la jeunesse romaine, est bien poudreux à présent : il sert tout au plus à fournir à un critique des exemples de défauts.

STAC. Savez-vous bien que, malgré la statue qu'à la demande du Sénat Arcade & Honorius vous firent élever dans la place de Trajan, que, malgré l'inscription magnifique de ce monument, la postérité n'a point retrouvé chez vous la muse d'Homere & l'ame de Virgile ? Ainsi nous abuse la renommée. Qui n'eût pas cru que sa bouche, qui parloit si haut de nos ouvrages, en parleroit à jamais ! Et vous voyez ce qui en est. Si nous

N iv

étions susceptibles du chagrin que pareille aventure causeroit à un mortel, la multitude des abusés en ce genre pourroit nous consoler.

CLAUD. Quelle est selon vous la cause de notre chûte ?

STAC. Si j'en croyois un moderne, qui me récitoit n'a guère son art poëtique, le sujet auroit fait, plus que toute autre raison, tomber ma Thébaïde. Un héros épique ne doit point être, selon lui,

. . . tel que Polinice & son perfide frere.

CLAUD. Et pourquoi ? Il a tort : les héros vicieux sont très-bons pour l'Epopée ; témoin le sanguinaire, l'implacable Achille, l'injuste & superbe Agamemnon, l'audacieux & sacrilége Diomede. On loue Homere d'être instructif & plus moral que Chrysippe : combien le sujet de votre Poëme est-il plus important & plus instructif que celui de l'Iliade ! Quand je lis dans votre Poëme

. . . Le seul pouvoir qui les rend adversaires,
Un Royaume indigent fait combattre deux freres.
Loix, vertu, droits du sang, on a tout violé ;
Tandis qu'on veut savoir qui des deux exilé
De l'étroite Dircé perdra les champs arides.

Théb. liv. I.

cette leçon sur les fureurs de l'ambition me paroît plus grande que celle qui fait le fond

de l'Iliade. C'est donc l'ouvrier qui a manqué au tableau, non le tableau à l'ouvrier. Vous aviez des objets effrayans, des personnages cruels. Qui a révélé aux têtes critiques que cela n'étoit pas bon pour l'Epopée ? Pourquoi ne laissera-t-elle pas son Lecteur dans une agréable tristesse comme la tragédie ? Il n'est pas libre peut-être à un Poëte de choisir tel sentiment qu'il lui plaît, pour l'exciter dans l'ame de son Lecteur ! La tragédie de Nicomede entretient le spectateur dans une gaieté héroïque : ce drame ne ressemble à aucun autre ; est-il mauvais ? Si, au lieu de peindre deux furieux au même degré, vous aviez su augmenter l'intérêt de la situation de Polinice par l'adoucissement de son caractere, si, en le représentant prodigieusement sensible à l'insulte que lui fait Ethéocle, il eût dit dans quelque plainte amere : « Il me rend l'opprobre des hommes, il fait dépendre ma vie » des bontés d'un autre, il me dépouille : » quels sont ses titres ? Ma bonne foi, & le » nom d'un frere. Grands dieux, qui m'avez » donné un cœur si sensible à l'outrage, il » m'est permis de combattre ; mais ne per» mettez pas que ce bras le trouve dans la » mêlée : il n'auroit pas peur d'un crime ; & » qui sait.. ! Cruel, si je n'avois pas un frere, » je serois heureux & vertueux &c. De semblables traits auroient rendu Polinice un bon héros épique. Vous avez donc mal traité votre sujet ; & d'habiles scrutateurs de principes s'en prennent à ce sujet innocent de vos fautes. La

raison vous disoit que vous deviez mettre tous vos soins à mitiger les crimes & la férocité de vos acteurs ; & vous avez mis, vous, toutes vos forces à outrer tout. Les crimes étoient noirs ; sous votre plume ils sont devenus atroces, inconcevables. Les héros étoient durs & sombres ; vous en avez fait des monstres de sang. Point de conduite d'ailleurs dans le Poëme. Tout y est alongé jusqu'au bâillement. Un épisode, qui ne tient à rien, occupe tout un chant : à cet épisode s'en coud un autre, mal imité de Virgile, déplacé s'il en fut, & qui coupant justement le Poëme par le milieu, détruit radicalement tout l'intérêt qu'on pouvoit y prendre. La Thébaïde d'ailleurs finit au onzieme chant. La haine de deux freres, voilà votre sujet : ils se sont tués ; tout est dit. Ces défauts au reste paroîtroient peu, & ne seroient rien, sans le style gêné, visant toujours à l'extraordinaire, cherchant à étonner & refroidissant l'imagination...

STAC. Par Jupiter, Claudien, vous prenez mon Poëme pour Eutrope ou pour Rufin. Je suis moins surpris à présent de ma chûte que de ma passagere célébrité. Mes caracteres ne valent rien, ma fable est mal tissue, mon style est guindé.

CLAUD. Oui : &, avec tout cela, votre Poëme est visiblement l'ouvrage d'un génie au-dessus du médiocre, mais d'un génie effréné qui vouloit absolument se faire admirer. A travers vos défauts perce une imagination forte, qui vous eût bien servi, si avec

elle vous euſſiez employé la bride au lieu de l'éperon.

STAC. Et prouveriez-vous cela comme vous l'avancez ?

CLAUD. Ma foi choiſiſſez tel morceau que vous voudrez de votre Thébaïde ; vous ne ſerez jamais capable de me donner le démenti.

STAC. Pas même par cette deſcription ? Théb. *liv. VIII.*

Deſcription d'une bataille prête à commencer.

L'inſtant que les guerriers hâtoient de tous leurs vœux,
L'inſtant cruel arrive. Au ſéjour ténebreux,
La mort s'échappe, & vient jouir de la lumiere :
Elle embraſſe en volant la plaine meurtriere,
Et de ſa bouche noire appelle ſes ſujets.
Son choix n'eſt point commun. Les plus nobles objets,
Le courage en ſa fleur ; & les plus dignes vies,
Son doigt ſanglant les marque. Aux fureurs des furies
Les Parques ont cédé leurs fils & leurs fuſeaux.
Mars ; la lance encor ſeche, invite à ſes travaux.
Au milieu de la plaine il ſe tourne, il ſuppute
Peres, époux, enfans dont il réſout la chûte.
On perd de ſa patrie, & celui qui toujours
Sort le dernier du cœur, le ſouci de ſes jours :
Le courroux ſur les dards tient la main toute prête.
L'haleine veut franchir un airain qui l'arrête,
Et de l'horreur du front les caſques ont tremblé.

À l'égal du soldat le coursier essoufflé
D'un nuage d'écume arrose la poussiere :
Comme à son maître uni, brûlant de sa colere,
Il hennit, demandant le combat meurtrier,
Dresse ses crins mêlés, souleve son guerrier.
Mais déja l'on accourt ; d'une égale distance,
Et sous les premiers pas la poussiere s'élance.
Le champ qui séparoit est bientôt disparu.
Déja le bouclier choque & pousse l'écu,
Le fer le fer, le pied un pied, le dard la pique.
Chaque corps obstiné l'un à l'autre s'applique.
Le pennache approché couvre un casque voisin.
L'image de la guerre est belle encor. L'airain
Des bataillons serrés ne présente aucun vuide.
Tout heaume a son cimier, & tout char a son guide.
Echarpes, boucliers, carquois ; tout brille encor ;
Et des ruisseaux de sang ne ternissent point l'or.
Mais dès que la valeur, prodigue de la vie,
Quand la rage &c.

CLAUD. Vous ne pouviez pas mieux choisir pour appuyer mon sentiment. Il y a de la chaleur dans ce morceau, des images ; mais quel travail ! Comme vos vers sont tendus ! Vous les voulez rendre pleins ; vous les rendez boursouflés...

STAC. Mais si quelqu'un entroit comme moi dans le sujet, s'il se frappoit vivement de l'image, de l'effrayante image de deux armées qui se vont égorger, trouveroit-il quelque chose de trop dans cette description ?...

CLAUD. Non, vous ne dites rien de trop; mais vous voulez trop imprimer ce que vous dites. Vous êtes un menteur qui jure pour se faire croire, & qu'à ses efforts on dévoile. Disons pourtant à votre louange que vous êtes quelquefois naturel : témoin ce tableau des deux filles d'Adraste que Polinice & Tidée alloient épouser. (Théb. *liv. II.*)

Dans un maintien décent, belles d'un doux éclat,
Le front timide, & peint d'un confus incarnat,
Toutes deux s'avançoient : ce cher & dernier reste
D'un effroi virginal, de la honte modeste,
Que le jour nuptial met dans un jeune cœur,
Etendoit sur leurs traits ce voile de pudeur.
Il coula de leurs yeux de vertueuses larmes;
Et pour leurs vieux parens ces pleurs avoient des charmes.

Je ne passerai point encore pour votre honneur cette comparaison qui me paroît aussi bien rendue * qu'elle est noble & juste. Quand Amphiaraüs va être englouti tout vivant dans les entrailles de la terre, vous dites qu'elle frémit, que des sons infernaux se font entendre d'avance. D'abord les combattans les prennent pour les cris de la mêlée & s'animent; mais bientôt ils voient tout chanceler. (Théb. *liv. VII.*)

. . . Des monts les sommets feuillus tremblent.
On se tait . . . l'Ismenos roule ses flots épars . . .

* *Cela tombe sur l'original.*

Le courroux meurt . . . en terre on a piqué ses dards,
Les combattans mêlés sur leurs lances s'appuient,
Et voyant leur pâleur également se fuient.
Ainsi, quand, au mépris des gouffres ravisseurs,
Dans un combat naval Mars souffle ses fureurs,
Tout tremble : s'il survient une heureuse tempête,
Une autre mort suspend le glaive qui s'arrête,
Et l'effroi mutuel cause une prompte paix.

Mais pour quelques endroits de cette nature ; & d'autres qui ne sont qu'énergiques, que deviendriez-vous, si je vous opposois vos exagérations monstrueuses ; l'aventure de Tidée, soit lorsqu'il s'escrime à coups de poing avec Polinice, dans une nuit pluvieuse, sur le seuil du palais d'Adraste ; soit lorsque dans Thebes il défait cinquante hommes lui seul, soit lorsqu'il ronge avec rage la tête de Ménalippe ; les furies de Capanée qui reçoit, sans s'en appercevoir, un vigoureux coup de ceste dont il a le front tout ensanglanté, & qui pulvérise les murs d'une ville, comme un enfant brise son château de cartes ? Il faut que je vous rappelle cette modeste pensée. L'airain des armes de Capanée est fondu par le foudre ; ses membres brûlent ; & vous dites ; (Théb. *liv.* X.)

Pour empêcher sa chûte,
Il colle aux murs haïs son colosse fumant ;
Mais cette argile enfin cede à l'embrasement ;
Son ame perd son corps : plus tard réduit en poudre,
Il pouvoit mériter un second coup de foudre.

Vous voyez, que si j'étois méchant, je ne manquerois pas de matiere à critique. Mais blâmer, même avec quelque espece de raison, est un métier facile : l'essentiel & l'utile est de saisir ce qu'il y a de bon caché sous le vicieux. En suivant ce principe, je reconnoîtrai chez vous une verve animée & hardie, un pinceau expressif, qu'une imagination fougueuse conduisoit. Vous étiez un grand homme, si vous aviez pu viser un peu moins à le paroître.

STAC. Je vous renvoie vos complimens, avec différence pourtant. Votre sujet d'abord, qui ne souffroit guere que des personnages divins, avoit bien moins d'intérêt que le mien. Je crois, malgré cela, que bien des gens aimeroient mieux voir la Thébaïde mutilée, que le rapt de Proserpine. Chez vous, comme chez moi, l'imagination est excessive. Si vous attrapez quelquefois le grand, non moins souvent trouvez-vous le gigantesque. Votre versification, qui répond à vos conceptions, est tantôt harmonieuse & tantôt ronflante. J'avoue que vous êtes plus clair & moins guindé que moi. Le ton de Virgile & celui d'Homere se trouvent soutenus de temps à autre dans vos vers pleins de grandes maximes, de vives descriptions, de choses bonnes & bien rendues. Mais aussi que d'érudition déplacée, combien de déclamation, & quelle enflure ! Je ne sais si je dois vous reprocher ce géant qui enleve une isle, chose qu'on trouve monstrueuse ; tandis qu'on loue Homere, qui

fait entasser montagnes sur montagnes aux Caloïdes, d'élever l'imagination de ses Lecteurs en donnant à l'une de ces montagnes l'épithete d'ombreuse, épithete qui rappelle ces vastes forêts qui croissent sur leurs cimes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, s'il est si fort gigantesque de faire enlever une isle par un bras qui souleve des montagnes, au moins la chûte du fleuve de cette isle n'est rien que de simple & de naturel; & qui se prête à la premiere fiction, ne voit dans la seconde rien que de facile. Si c'étoit une des Alpes qu'Homere eût fait enlever, croit-on qu'il eût oublié la circonstance du Pô? mais laissons cette question. Ce qui est incontestablement ronflant, c'est un début comme celui-ci. (Rapt de Pros. *liv. I.*)

Je chante en nobles tons, pressé de mon génie,
Par le char Stygien la nature ternie,
Les coursiers infernaux du ravisseur Pluton,
Et le lit ténébreux de la triste Junon.
Profanes, qu'on s'éloigne. Une savante ivresse
A gonflé tous mes sens pleins du dieu du Permesse.
Déja du temple ému je vois les murs trembler,
Et ses combles sacrés d'un jour nouveau briller;
Signal qu'un dieu descend &c.

Le reste de la proposition est d'une obscurité encore plus bruyante. Mais le chef-d'œuvre c'est votre invocation.

Dieux du peuple léger des deserts du Ténare,
Dont tout ce qui périt grossit l'empire avare,

Qu'environne le Styx de ses livides eaux,
Et sous qui, tourmentant ses flammes de ses flots,
Le Phlegeton répand ses vagues déchaînées &c.

Ce ton-là est autrement enflé que le mien, & n'est malheureusement pas rare; mais un ton plus doux, raisonnable & harmonieux, vient délasser le Lecteur. A des idées excessives vous en joignez qui ne sont que frappantes : par exemple, on doit, ce me semble, approuver ces vers. Après que vous avez décrit les roues du char de Pluton, sillonnant les énormes membres du géant qui portoit alors la Sicile & le dieu, après que de la poutre qui lui sert de sceptre, vous l'avez peint s'ouvrant un passage, & séparant la terre, vous dites des chevaux :

De leur hennissement Atlas tremble & pâlit;
Le ciel rougit, changé par des vapeurs funebres,
Et les chevaux, nourris d'éternelles ténebres,
Epouvantés du jour, restent rongeant leurs mords;
Blessés d'un ciel meilleur, ils font de vains efforts
Pour baisser leur timon vers le cahos antique.
Mais, dès qu'ils ont senti la verge qui les pique,
Et souffert le soleil, les torrens des hivers,
Les javelots aîlés s'élancent moins légers,
Plus lente est par le Parthe une fléche lancée,
Ou le souffle des vents, ou l'agile pensée.
Leur frein tiédit de sang, leur écume d'enfer
Souille la terre immonde, & leur haleine l'air:
La suite tremble & fuit: Proserpine est ravie &c.

CLAUD. Sans doute il y a peu de tons que je ne sache prendre. Mon malheur est de vouloir trop peindre par l'expression : car c'est là en quoi nous différons. La pensée est chez vous ce qu'est l'expression chez moi. Outrés l'un & l'autre, nous avons nos traits caractéristiques : ce que je conçois d'ordinaire est raisonnable, & ce que j'exprime va au-delà ; mais, vous, vous concevez de l'extraordinaire, & votre expression ne lui fait rien perdre.

STAC. Vous me ressemblez donc quelquefois aussi par cet endroit : témoin ce début de votre satyre contre l'eunuque Eutrope, où les pensées sont aussi gonflées que les expressions.

Que ces fruits monstrueux, l'horreur de leurs parens,
Des loups, sur le minuit, autour des murs hurlans,
Au pasteur étonné que des brebis parlantes,
Des otages de pierre, & des sources sanglantes,
Deux lunes dans les cieux, & deux soleils divers,
Cessent depuis ce jour d'effrayer l'Univers :
Nul prodige ne l'est près d'un consul eunuque.
O terre, ô ciel, ô honte ! Une vieille caduque
Etale aux yeux sa pourpre, &c.

CLAUD. Convenez donc qu'un monstre tel qu'Eutrope méritoit bien qu'on outrât pour lui l'hyperbole ; & convenez que peu de Poëtes ont su mieux que moi distiller le fiel de la satyre ; & répandre l'encens des louanges. Plus de jugement avec notre génie nous

rendoient de grands Auteurs : un génie plus tranſcendant avec auſſi peu de jugement nous aſſuroient encore une longue réputation. C'eſt avec juſtice que l'oubli nous couvre ; mais il y a pourtant un peu de malheur. Voyez ce Pétrone ; parce qu'il s'eſt aviſé de dire quelque choſe de ſenſé ſur la marche de l'Epopée, on a cru que ſon eſſai ſur la guerre civile étoit merveilleux : on s'eſt perſuadé qu'il avoit bien fait, parce qu'il ſavoit comment il falloit faire. Il eſt pourtant certain que ce Lucain, avec lequel il a voulu lutter, a, dans dix vers, plus que l'équivalent du très-ennuyeux & très-vanté morceau ſur la guerre civile.

STAC. Ma foi, je vous avouerai que je trouve bien du bonheur dans ſon fait. Il a les mêmes défauts que celui qu'il rivaliſe, mais non les mêmes beautés. Un homme qui dogmatiſe ſur l'Epopée n'a-t-il pas bonne grace à débuter par cinquante vers durement entortillés, qui diſent moins contre le luxe des Romains que deux vers du premier livre de la Pharſale * !

CLAUD. Ce qui me choque le plus c'eſt qu'on le loue d'avoir fait intervenir les dieux, qui ſont chez lui les plus plates & inutiles machines que la ſechereſſe ait jamais miſes en œuvre. Les premiers qui paroiſſent ſur la ſcene ſont Pluton & la Fortune. L'un ſe plaint

* *Hinc uſura vorax, avidumque in tempore fœnus,*
Et concuſſa fides, & multis utile bellum.

de manquer de pratique, & demande que les Romains s'égorgent; l'autre, déesse bavarde, l'avertit de se pourvoir de flotte pour transporter les ombres : hyperbole d'écolier : & Jupiter, que ces folies dégoûtent, les termine par un coup de tonnerre. Voilà la premiere apparition des dieux, qui ne tient & ne mene à rien. Suit une tirade de prodiges plus courte, pour le nombre des vers, que celle de Lucain; dix fois plus longue en effet. Mais jamais il ne se rencontre avec lui, sans lui céder très-humblement le pas. Jugeons-en par ce que l'un & l'autre dit de la fuite de Pompée. Le Pétrone entasse dans de grands vilains vers toute la gloire de Pompée, pour lui reprocher qu'il a fui comme un sot. Quelle adresse au contraire dans Lucain ! Il s'étonne que des remparts de gazon, que les tentes d'un camp paroissent plus sûrs que la capitale du monde. Il s'adresse à elle. (*Pharf. liv. I.*)

Rome, au seul nom de guerre, on te laisse, on te fuit;
On n'ose à tes remparts confier une nuit.
Pardonnons cependant, pardonnons ces alarmes :
On craint : Pompée a fui.

Un M. Douza, qui étoit étrangement savant, & qui a un goût étrange aussi, a décidé que l'essai valoit mieux que mille volumes du Poëte de Cordoue. Cela s'appelle prononcer hardiment. Peut-être étoit-il enchanté de l'habileté sublime avec laquelle le Poëte

crayonne dans ses vers pénibles la discorde qu'il tire des enfers pour venir déclamer du haut des airs. En vérité, quoique les hommes ne veuillent pas le croire, il leur arrive assez souvent d'être long-temps d'imbécilles échos dans leurs satyres & dans leurs éloges.

STAC. Cette réflexion n'est-elle pas d'un homme qui a sujet d'en vouloir à la renommée ?

DIALOGUE VII.

Qu'il faut imaginer & peindre, & n'avoir point tant d'esprit.

FENELON, HOMERE, VIRGILE.

VIRG. Je connois assez le Poëme que vous me vantez. J'en admire le style, j'en approuve la conduite ; je demande des évenemens. C'est ce défaut capital qui me fait trouver, à quelques détails près, le Télémaque plus Poëme que la Henriade.

FEN. Sage Virgile, je n'attendois pas de vous cette décision qui me fait trop d'honneur. J'aurois cru qu'un Poëme, dont la raison a tracé le plan, l'exacte vérité les caracteres, plein de beautés solides, sans incidens de roman, j'aurois cru qu'un tel Poëme eût

obtenu de vous un ſuffrage bien plus favorable.

HOM. L'envie même lui donneroit des éloges. Mais on ne peut diſconvenir que ce que Virgile lui reproche lui manque en effet. Quiconque me lit, qui lit Virgile & vous même, ſe ſouvient de nos héros. Mettez mon Iliade entre les mains d'un enfant, & demandez lui compte des actions d'Achille ou d'Hector ou de Patrocle; vous en tirerez des réponſes ſatisfaiſantes. Faites la même épreuve ſur un Lecteur de la Henriade, homme fait; après une premiere lecture, que je retourne à la lumiere s'il peut vous répondre autre choſe ſinon qu'il vient de lire de beaux vers. Or il eſt aſſez ſûr que c'eſt de nos acteurs dont on doit ſe ſouvenir & non pas de nous. Et comment placer nos héros dans la mémoire du Lecteur? C'eſt en les plaçant dans des ſituations frappantes; c'eſt en les faiſant agir, & agir matériellement. Il faut que les guerriers ſe couvrent de ſang, battent, ſoient battus. Il faut, voilà le grand art de la poéſie, occuper le cœur & les ſens.

FEN. Cet art ſublime ſeroit bien peu noble, s'il falloit vous en croire. La poéſie n'eſt-elle pas faite pour l'eſprit; & l'eſprit ne trouve-t-il pas ſouvent à redire à ces incidens que vous ſoutenez eſſentiels, tandis que des caracteres vrais & bien ſaiſis, des perſonnages qui agiſſent à-peu-près comme dans l'hiſtoire, ſont des objets où la raiſon revient toujours avec plaiſir? Un duel imaginaire,

ou toute autre aventure de pareille trempe, plaisent un moment : une vérité, un trait mâle, sont pour l'ame une nourriture, ou un plaisir qu'elle se fait honneur de prendre. Je dis, moi, tout au contraire de votre regle : plus un Poëme sera fait pour la raison, plus constans seront ses succès.

VIRG. De bonne foi, il semble, pour l'honneur de l'homme, que cela devroit être. Montrer un esprit mûr, ami du vrai, le préférant à tout autre ornement, n'avoir pas une fiction à qui le sévere bon sens ait une objection à faire, être le Poëte de la raison; je dirois comme vous : voilà les dernieres bornes de l'art : sans l'expérience qui me prouve le contraire avec trop d'uniformité. De Lucain à moi quelle distance ! Il est pourtant tout esprit & toute raison. Je n'ai pour mérite que de bien arranger & raconter mes fictions ; & toutes les voix sont pour moi.

FEN. Rabattez-en quelques-unes : il se trouve plus d'une tête à qui une ligne comme celle-ci

Croyant n'avoir rien fait s'il lui restoit à faire

paroît bien valoir une description poétique.

HOM. Cela se dit suivant le besoin ; mais tous les Poëtes vraiment accueillis, & lus avec transport, déposent contre ce principe. Consultez toutes les nations ; vous trouverez que le Poëte dont chacune se vante parle, comme je l'ai dit, au cœur & au sens : il

imagine, & il peint. Malheur à votre parnasse de France, s'il ne se guérit de la manie de raison qui le possede! Tant que chez vous on s'occupera uniquement de l'ame des personnages, qu'on les peindra par le contraste des vices & des vertus, tant qu'on ne mettra point plus de palpable dans les peintures, tant qu'on croira perdre son temps si l'on décrit la beauté, la vigueur, la démarche des personnages, les pleurs qu'ils versent, le rouge qui allume leur visage, en un mot tant qu'on courra après les maximes, que le Poëte sera un philosophe, un politique, ou un historien rimeur, autant de temps s'éloignera-t-on de la véritable poésie. J'ai fait des idolâtres, j'ai eu des admirateurs sensés; j'ai un nom que je mérite: & savez vous quelles sont mes deux qualités dominantes? Simplicité dans le plan, & exactitude à peindre la nature. Pensées fines ou profondes, me sont à-peu-près également inconnues. Mes commentateurs, quelquefois très-ingénieux, m'ont fait honneur de leurs subtilités; mais il faut être bien fin pour me trouver de la finesse. Ecoutez-moi décrire. (*Iliad. liv. XIX.*)

Les Grecs de leurs vaisseaux fondoient avec vîtesse.
Comme du ciel on voit voler la neige épaisse
Que chasse le vent froid qui rend le temps serein,
Tels les casques nombreux, d'un lumineux airain,
Le frêne armé de fer, les cuirasses solides,
Les boucliers aigus, sortoient des nefs humides.
L'éclat en monte au ciel, la plaine brille & rit,

Et

Et le champ sous les pieds d'un bruit sourd retentit.
Achille entre les rangs s'armoit la main tremblante,
Ses yeux fiers, pétillans comme une flamme ardente;
Profondément percé des traits de la douleur,
Contre tous les Troyens respirant la fureur,
Il revêt de Vulcain le présent magnifique,
Les armes où ce dieu déploya sa fabrique.
D'abord de la cuirasse il a couvert son sein *
De son épaule tombe un glaive orné d'airain
Couvert de clous d'argent; il prend son bouclier
Resplendissant au loin, comme la lune; acier
Solide, vaste, épais: telle qu'une lumiere,
Qui luit au haut des monts dans un lieu solitaire,
Paroît à des nochers, quand sur les flots amers
L'orage loin des leurs les jette au sein des mers,
Tel brilloit jusqu'aux cieux le riche écu d'Achille:
Il leve un casque lourd, poids à sa main facile;
Il en charge son front: sur le noble cimier,
Luisant comme une étoile, est le pennache altier,
Doré, touffu, qu'un dieu fit flotter avec grace.
Achille s'essayoit, cherchoit si la cuirasse
Convenoit à son corps, ne gênoit point son bras:
Elle étoit comme une aîle & soulevoit ses pas.
Il tire & prend enfin la lance de son pere,
Frêne pesant, puissant, que dans l'armée entiere
Il sut lancer lui seul, que sur le Pélion

* *J'ai supprimé l'armure des jambes. Nous n'avons point de termes nobles pour l'exprimer, & nous avons des oreilles assez fâcheuses pour censurer une description simple.*

Pour Pélée autrefois avoit coupé Chiron,
Par qui plus d'un héros devoit perdre la vie &c.

Au lieu de ce détail massif, si j'ose le dire, je pouvois étaler les sentimens, les pensées d'Achille, & les miennes après ; je pouvois apostropher les Troyens, les menacer du bras de mon héros, me montrer enfin, au lieu de mettre Achille armé sous les yeux : heureusement je n'étois pas assez spirituel pour cela. Né pour parler à l'imagination, tout brillant de la plus pure clarté quand ma verve est dans son plus grand feu, toujours tenant le langage des entrailles dans mes discours, je me place dans le cœur & je ne dis rien à l'esprit. Quel François oseroit peindre un héros fracassant une porte avec un caillou, & répandre dans son tableau la simplicité animée que vous trouverez dans celui-ci? (*Iliad. XII.*)

Mais, non loin de la porte, Hector leve une pierre,
Borne massive, aigue, & telle que de terre
Deux hommes, tels qu'ils sont, & même des plus forts,
N'en chargeroient un char qu'avec de grands efforts :
Il la tournoit lui seul comme un faix ordinaire :
Le souverain des dieux la lui rendoit légere.
Ainsi que le berger d'une toison d'agneau
Souleve d'une main le facile fardeau,
De même Hector tournoit la pierre qu'il apporte
Contre les ais de chêne entassés sur la porte,
Haute, à doubles battans, consolidés entre-eux

Par l'entrelacement de deux leviers noueux.
Il s'approche, & roidit une jambe écartée :
Par le milieu la porte est lourdement heurtée ;
Il fait rompre les gonds ; la porte retentit,
Le monstrueux caillou pénetre & la franchit ;
La double barre rompt, sous l'affreux choc succombe:
Les ais volent brisés. Hector s'élance & tombe,
Comme la prompte nuit, tout flamboyant d'airain
Les regards foudroyans, un dard dans chaque main.
Nul ne l'eût, hors les dieux, fait tourner en arriere,
Alors qu'il s'élança, l'œil brûlant de lumiere.

Ces deux morceaux peuvent vous faire juger des situations que je présente, & de mon style. Je ne suis jamais plus compliqué dans mes récits, ni plus gêné dans mes expressions. Voulez-vous connoître mon art dans les discours ? J'exprime avec la derniere clarté les pensées qui naissent le plus naturellement du sujet. Je ne fais point débiter par un héros une maxime de la plus fine morale, enchassée dans un vers saillant. Vous avez entendu citer le discours de Sarpedon à Glaucus, comme contenant une grande morale. Aujourd'hui on est si habile, que le plus jeune apprentif rougiroit de ma simplicité. Voici mon discours. *Iliad. XII.*

Glaucus, pourquoi, comblés des honneurs souverains,
Assis aux premiers rangs, entourés de festins,
Nous tient-on pour des dieux dans la riche Lycie,
Et ce vignoble heureux de la côte fleurie,

Que sur les bords du Xante on consacre à nos loix?
C'est pour que les premiers nous marchions aux exploits;
Pour qu'au combat sanglant nos exemples conduisent,
Et qu'en suivant nos pas quelques Lyciens disent:
« La Lycie avec gloire à nos Rois obéit:
„ Si le raisin exquis pour leurs coupes mûrit,
„ Si les meilleurs troupeaux s'engraissent pour leur table,
„ Dans la mêlée aussi leur bras est indomptable „.
Ami, si nous devions, ce combat évité,
Parvenir, sans vieillir, à l'immortalité,
Je n'exposerois point aux premiers rangs ma vie
A ce noble péril où ma voix te convie.
Mais puisqu'à mille morts, qu'il rencontre toujours,
L'homme ne peut cacher & soustraire ses jours,
Viens; que quelqu'un nous couvre ou se couvre de gloire.

Cela n'est pas fin; mais voilà la bonne nature. Même simplicité, même ton de nature, se font sentir dans ces deux repliques, l'une de Diomede, l'autre de Nestor. Jupiter, pour sauver les Troyens, fait tomber la foudre devant les chevaux de Diomede dont Nestor tenoit les rênes. Fuyons, dit le vieillard; Jupiter se déclare contre nous: & quel mortel lui disputeroit la victoire?

Diomede gémit, & d'une triste voix
Répond: de ton conseil, vieillard, je sens le poids;

Mais connois la douleur de ce cœur qui soupire :
Applaudi des Troyens, Hector pourra donc dire :
Diomede en ses nefs a fui devant ma main !
Terre, s'il le disoit, cache-moi dans ton sein !
Nestor réplique : ô fils du belliqueux Tidée,
Qu'as-tu dit ? Loin de toi cette cruelle idée;
Qu'Hector t'appelle lâche, & méprise ton bras,
Parmi ses Troyens même on ne le croira pas ;
Il ne convaincra point des veuves éplorées,
De leurs jeunes époux par ton bras séparées.

Rien de plus simple & de plus noble. Il n'a fallu qu'avoir un cœur pour en faire sortir ces vers.

FEN. Homere, vous n'avez pas, ce me semble, mauvaise opinion de vos ouvrages : mais citons moins, & raisonnons mieux. Vous vous êtes attaché au palpable, au sensible : vous avez eu le premier succès : soit ; mais il en est d'autres pour d'autres routes, & on doit les battre. Les mœurs, les temps changent ; les hommes acquierent. De votre temps c'étoient des enfans à qui il falloit des contes : aujourd'hui ils sont à la veille d'avoir épuisé dans l'Univers les objets de connoissances ; ils sont Philosophes, sur-tout gens dégagés de la matiere, esprits perçans, à qui des détails de coups, de blessures grossieres, des discours simples & trop clairs ne donnent point assez d'exercice.

VIRG. Non : le fonds des hommes est inaltérable : le simple, le pathétique, & le

matériel sont encore en droit de leur plaire souverainement dans ces jours de lumiere. L'esprit les chatouille ; mais c'est à l'imagination qu'ils accordent le suffrage flatteur, celui qui dure : & des faits vont prouver mon sentiment. Si, de plusieurs descriptions semblables, c'est celle où il y aura moins d'esprit, & plus de sensible, qui est généralement la plus goûtée, & si l'impression est en raison inverse de l'esprit qu'on aura mis dans chacune, j'ai gagné. Or écoutez attentivement ce parallele. Lucain, Voltaire, & le Tasse me le fournissent. Le Poëte latin & l'italien peignent chacun une secheresse, & le François une famine. Voici d'abord Lucain. (*Pharf. liv. IV.*) Les troupes de Pompée, investies par celles de César, qui leur refuse le combat, sont réduites aux extrémités qui suivent.

Déja souffrant la soif, sous la terre leur main
Cherche les lacs secrets, les fleuves de son sein.
La bêche & le hoyau creusent la plaine aride ;
Le glaive même y sert : leur puits du mont humide
Surpasse en descendant le sommet sourcilleux.
Plongé moins loin du jour, un pâle malheureux
Suit les veines de l'or des mines d'Assyrie.
Mais nul bruit de courant n'annonce une eau chérie ;
De la ponce qu'on perce il n'en jaillit pas plus ;
On ne voit point couler les pleurs d'antres moussus,
Ni le gravier chassé par un fil d'eau courante.
Las de rompre des rocs, frustré de son attente,

Le soldat en sueur se retire épuisé,
Moins propre à soutenir un soleil embrasé
Par l'eau qu'il a cherchée. Un repas insipide
Ne rend point la vigueur à son corps trop aride:
La faim fait un remede. Un moins durci terrein,
Qui paroît contenir quelqu'humeur dans son sein,
Est pressé sur la bouche: une onde croupissante
Couvre un impur limon: la boisson dégoûtante
Est disputée encor: *on boit près du trépas*
Les ondes où pour vivre on ne toucheroit pas.
Et, tarissant du lait la source peu féconde *,
De la bête épuisée on tire un sang immonde.
Ils broyent herbe & feuille, écrasent les rameaux
Ou mouillés de rosée, ou des provins nouveaux,
Ou d'arbustes moëlleux ils pressent le suc tendre.
  Heureux qui fut défait, sans pouvoir se défendre,
Par un traître ennemi qui corrompit les eaux!
Mêlez-y le venin, le fiel des animaux,
César, infecte-les de l'aconit de Crète;
Et, sans qu'il soit trompé par ta ruse secrete,
Le Romain les boira. Un feu brûle son flanc;
La langue sur la lèvre s'écaille en se séchant;
De l'air dans les poumons les conduits s'étrécissent;
Rien ne les rafraîchit; les veines se flétrissent;
Un soupir rude offense un palais déchiré.
Avidement des nuits on boit l'air desiré:
Ils demandent ces eaux où tout flottoit n'a guere;
L'œil cherche en un ciel pur l'orage salutaire.
Ce qui de leur disette augmente le malheur,

* *J'adoucis le texte.*

Ils ne sont point campés sous l'aride chaleur
Qui brûle Méroé, noircit le Garamante,
Ni sous l'axe du cancre. Une armée expirante
Voit, en brûlant de soif, le Sicoris dormant,
Ou le rapide Ibere aiguiser son tourment.

Il y a du bon dans cette peinture, il y a de l'excès, de la déclamation & de l'esprit. Vous avez dû juger, aux inflexions de ma voix, ce que j'entends par esprit : ce sont ces pensées aigues, qu'il est bien difficile de sacrifier, mais qui pourtant font tort. Du reste il y a dans ce tableau des traits tels que je les demande, des vers faits pour les yeux. Pourquoi, au lieu de ne songer qu'à ces malheureux Pompéiens, le Poëte a-t-il songé à se faire admirer ? Ecoutez maintenant le chantre de Henri. Il n'aura pas la finesse piquante de Lucain ; mais il réflechira aussi, & il se fera tort. (*Henriad. liv. X.*)

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cesserent d'apporter dans ce vaste séjour *
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle
Montrant déja la mort qui marchoit après elle,
Alors on entendit des hurlemens affreux ;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux
De qui la main tremblante & la voix affoiblie
Demandoient vainement le soutien de leur vie.

* *Paris.*

Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étoient plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
Où de myrte & de rose ils couronnoient leurs têtes,
Où, parmi des plaisirs, *toujours trop peu goutés*,
Les vins les plus parfaits, les mêts les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la molesse,
De leurs goûts dédaigneux irritoient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssans de misere au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens la stérile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere.
Plus loin des malheureux, couchés sur la poussiere,
Se disputoient encor à leurs derniers momens
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture:
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'ósent point tenter les extrêmes miseres!
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres:
Ce détestable mêts avança leur trépas;
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

C'est où le Poëte montre le moins d'esprit & où il peint plus, qu'il vous émeut, ce me semble: &, comme il est moins épigrammatiste que Lucain, quoiqu'il peigne moins

fortement, il vous a plus attaché. Voici le moins ſpirituel & le plus parfait des trois. (*Jeruſ. chant XIII.*)

Cependant le ſoleil, entrant dans le cancer,
Commença de ſemer l'embraſement dans l'air ;
Et chaque jour en vit croître la violence.
Tous les aſtres perdant leur bénigne influence,
Et répandant au loin de malignes ardeurs,
La terre ne reçut que d'infectes vapeurs.
Un jour brûlant amene une nuit qui dévore :
A cette nuit ſuccede un jour plus triſte encore.
Jamais, prêt à r'ouvrir ſa carriere des airs,
Le ſoleil ne ſortit du moite ſein des mers
Que le front entouré par un ſanglant nuage,
D'exceſſive chaleur terrible & ſûr préſage :
Toujours ceint de ce voile en éteignant ſes feux,
Il laiſſa redouter aux mortels malheureux,
Pour le jour qui ſuivroit, ſa chaleur accablante.
Par-tout de ſes rayons la force pénétrante
Des arbres expirans raviſſoit les honneurs,
Deſſéchoit les ruiſſeaux, brûloit l'herbe & les fleurs,
De fentes hériſſoit la terre languiſſante.
Les cieux d'airain ſembloient une fournaiſe ardente,
Et par l'air quelquefois les nuages roulans
Moins d'humides vapeurs que des braſiers errans.
Dans ſes antres fermés reſſerré ſous la chaîne,
Tout zéphir retenoit ſa conſolante haleine.
Sur la terre étouffée il ne regnoit alors
Qu'un vent lourd que l'Afrique envoyoit de ſes bords.
Le jour on eſſuyoit une ardeur embraſée ;

La nuit n'y changeoit rien. L'air, au lieu de rosée,
Ne versoit que le feu de ses exhalaisons.
L'impitoyable aurore, avare de ses dons,
Laissoit sur pied languir les plantes altérées.
Pendant ces longues nuits, aux plaintes consacrées,
Jamais un doux sommeil ne glissa sous les yeux.
Pour comble à ces tourmens des Chrétiens malheureux,
La soif, l'aride soif s'établit dans leurs veines.
Le poison d'Aladin infectant les fontaines,
Le seul Siloé, dans son tranquille cours,
Avoit été pour eux un abondant secours.
Mais, ruisseau foible alors, sur sa bourbeuse arène
Un épais sillon d'eau se promenoit à peine.
Pour des infortunés quelle ressource, hélas,
Quand, le palais ardent, aux portes du trépas,
Ils croyoient qu'à calmer ce mal qui les déchire
Et le Gange & le Nil n'auroient pas pu suffire!
L'esprit, toujours actif, en ce besoin affreux,
Sans cesse leur offroit les objets de leurs vœux,
Ou le calme ruisseau d'une verte prairie,
Ou des monts un torrent fondant avec furie:
Et le fantôme vain de ces trompeuses eaux
Irritoit leurs desirs, & redoubloit leurs maux.
L'intrépide guerrier, dont le ferme courage
Surmonta les travaux & brava le carnage,
Succombe au feu secret allumé dans son sang.
De lui-même chargé, son corps, foible & pesant,
Est loin de soutenir le poids d'une cuirasse.
Le superbe coursier, oubliant son audace,

Vers la terre penchant sa tête avec langueur,
Dédaigne une herbe aride & pour lui sans saveur.
Le chien souple & fidele, alors cessant de l'être,
Ne se ressouvient plus de caresser un maître:
De foiblesse & de mal sur la poudre étendu,
Son souffle haletant d'un travail assidu
Cherche en vain, dans un air que chaque instant allume,
A rafraîchir son sang que le hâle consume.

A plus d'un François peut-être cette derniere image paroîtra trop basse & indigne de l'Epopée. Mais qu'il captive un instant cet esprit si prompt à saisir le ridicule, & même à le mêler où il n'est pas; qu'il considere le naïf de l'image; & il ne blâmera plus. Voulez-vous essuyer quelques-uns de mes paralleles; car j'en ai encore, & je les crois concluans? Voici trois tableaux des enfers: je vous les mettrai dans l'ordre de leur beauté respective, selon mes principes. Le premier, & le moins bon, est celui de l'Epique françois. (*Henriad. chant VII.*)

Henri, dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté.
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible, & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie:

La mort, l'affreuse mort & la confusion
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu, quels cris épouvantables,
Quels torrens de fumée & de feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas!

La poësie doit pouvoir être rendue avec le pinceau: combien peu de vers y a-t-il ici pour le peintre? Il en trouvera plus dans ce second tableau. (*Parad. perd. liv. II.*)

. . . Ainsi par-tout où les tourbes immondes *
En désordre tournoient sous leurs voûtes profondes,
Elles trembloient d'horreur. . . Ces pâles malheureux
Fixent un œil hagard sur leur partage affreux,
Et sans repos, sans fin, traversent des vallées
D'une éternelle nuit, terribles, désolées,
Régions de douleurs, chaînes de monts glacés,
Rochers, antres, marais, lacs, gouffres enfoncés;
Royaume de la mort, vaste & maudit empire,
Que pour séjour du mal Dieu créa dans son ire,
Où meurt la vie, où vit la mort: où de terrein
N'éclôt rien que d'atroce, execrable, inhumain;
Germes plus monstrueux que tous ceux de la fable,
Que tout ce que l'effroi de se peindre est capable,

* *Pourquoi le style sublime ne s'accommoderoit-il pas de vieux mots? Un style peut-il avoir des privi-léges qu'un autre n'ait pas? Le naïf a-t-il chez nous usurpé tous les droits?*

Chimere, Hydre, Gorgone, & Cerbere abboyant.
De l'homme & du Très-Haut l'ennemi cependant &c.

Il y a là bien des traits pour le pinceau, & ce qu'il ne pourroit pas rendre n'est pas sûrement ce qu'il y a de mieux. Présentement écoutez-moi. Je ne peins cependant que les dehors du Tartare: & je me crois aussi terrible qu'aucun des deux que j'ai cités. Je suppose Enée errant dans le Tenare. (*Enéid. VI.*)

A gauche, sous un roc détournant ses regards,
Il voit des murs épais ceints de triples remparts,
Lavés par un torrent dont les vagues brûlantes
Roulent contre leur pied des roches résonnantes.
La porte, aux gonds scellés dans le dur diamant,
De l'effort des mortels, stable en son fondement,
Du bras même des dieux peut braver la puissance.
D'un haut donjon de fer la masse en l'air s'élance.
Tysiphone, à l'entrée, en long habit sanglant,
Nuit & jour y présente un garde vigilant.
De-là s'entend le son des verges inhumaines,
Un bruit de fer, des cris, le grincement des chaînes.

Il n'y a presque rien là qui ne puisse être exprimé sur la toile. L'esprit, l'air de réflexion gâte également un récit pathétique, & lui fait le tort qu'il fait à une description. Une pensée mâle & sublime, même sortant du sujet, décele l'auteur, & dissipe l'illusion. Voyez la mort de Coligni dans la Henriade, & celle de Priam dans l'Enéide. Peu de sujets

ont plus de rapports. Ce sont deux vieillards qui sont égorgés, l'un chef dans son parti, l'autre Roi ; l'un voit périr son jeune gendre, l'autre un jeune fils, l'un est surpris & ne peut se défendre, l'autre est trop âgé & le peut encore moins ; enfin l'un & l'autre expire dans un désastre général. Voici Voltaire (*Hen. ch. sec.*)

Coligni languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se leve ; il regarde ; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes ;
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans, dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : qu'on n'épargne personne ;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne.
Il entend retentir le nom de Coligni,
Il apperçoit de loin le jeune Téligni ;
Téligni, dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandoit vengeance & lui tendoit les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.
Déja des assassins la nombreuse cohorte

Du sallon qui l'enferme alloit briser la porte :
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtoit ou pressoit le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect :
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
Que le sort des combats respecta quarante ans :
Frappez, ne craignez rien; Coligni vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne :
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Sembloit un Roi puissant par son peuple adoré.
Bême, qui dans la cour attendoit sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on differe son crime :
Des assassins trop lents il veut hâter les coups :
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible :
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime, & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide :
Coligni l'attendoit d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux

Lui plonge son épée, en détournant les yeux ;
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, & glaçât son courage.
Du plus grand des François tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps, percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle & digne de son fils.

Ne croyez pas que je ne fasse grand cas de ce morceau. Mais écoutez. Imaginez-vous qu'Enée dit à Didon : (*Enéid. liv. II.*)

Peut-être de Priam le sort vous intéresse.
Voyant la ville en feu, son palais démoli,
Déja même son sein par les vainqueurs rempli,
Il charge en vain son dos, tremblant du poids de l'âge,
D'armes qui dès long-temps n'ont plus pour lui d'usage,
Ceint un glaive inutile, & marche au coup mortel.
Au milieu du palais, sous la voûte du ciel,
Un laurier ombrageoit de ses rameaux antiques
Un vaste & saint autel & les dieux domestiques.
Hécube & sa famille assemblée en ces lieux
Y pressoit vainement les images des dieux,
(Des colombes ainsi se cachent à l'orage).
A l'aspect de Priam, sous l'habit du jeune âge,
Quelle fureur, dit-elle ! Epoux infortuné,
Pourquoi ce glaive ? A qui l'avez-vous destiné ?
Ces temps n'ont pas besoin de ce secours débile :

Le bras de mon Hector seroit même inutile.
Demeurez : cet autel nous garantira tous,
Ou vous expirerez à son ombre avec nous.
Elle dit, & plaça le vieux Prince auprès d'elle.
Cependant, de Pyrrhus fuyant la main cruelle,
Un des fils de Priam, Polite, ensanglanté,
Parmi les traits parcourt d'un pas épouvanté
Ces longs appartemens, demeure vaste & vuide.
Pyrrhus le menaçant de sa pique homicide,
L'ardent Pyrrhus le suit : il le touche, il le tient ;
Et lorsqu'aux yeux du pere enfin le fils parvient,
Il tombe, répandant son sang avec la vie.
Du frisson de la mort l'ame déja saisie ;
Priam ne retient point sa colere & sa voix.
Ah que puissent, dit-il, à tes affreux exploits
Les dieux, si de tels coups attirent leur vengeance,
Payer le juste prix, la digne récompense,
Barbare, qui, m'offrant un trépas si cruel,
Du meurtre de ton fils souille un œil paternel !
Achille, que tu prends faussement pour ton pere,
N'eut jamais pour Priam ta haine sanguinaire ;
Il eut honte des pleurs d'un ennemi soumis ;
Il rendit au tombeau les membres froids d'un fils :
Je revis mes états... & de sa main pesante
Il lui jette à ces mots sa fléche mollissante.
L'airain sonnant résiste, & le trait pend en vain.
Joins ce coup, dit Pyrrhus, aux crimes de ma main ;
Va de mon déshonneur entretenir mon pere,
Et ne lui cache point combien je dégénere :
Cependant meurs. Il dit, saisit le Roi tremblant,

Et dans le sang d'un fils le traîne chancelant ;
Il serre ses cheveux, & sa main meurtriere
Au fond du flanc glacé plonge l'épée entiere.
Ainsi finit Priam, & tel fut le trépas
D'un Monarque puissant, si fier de tant d'Etats
Du maître de l'Asie. Il voit, quand il expire,
S'écrouler en débris Pergame & son empire :
Et sur un bord desert ce Prince à l'abandon
N'est plus qu'un tronc sans tête, un cadavre sans nom.

Je ne crois pas l'un de ces morceaux bien supérieur à l'autre. Il y a pourtant quelque différence dans l'impression de pitié qu'ils laissent : elle ne vient point du sujet ; leurs avantages sont égaux. Pour la versification, le françois y gagne. Comme sa langue est devenue du bon air à la cour de Pluton, & que vous l'entendez, j'ai cité ces vers tels qu'ils sont, & j'ai traduit les miens pour Homere. C'est donc parce que Voltaire a moins bien récité, qu'il touche moins. Et dites-moi quel autre défaut lui reprocher, que quelques pensées un peu trop réflechies.

HOM. C'est un défaut dont vous voudriez vainement corriger les François. Il semble qu'ils veuillent détruire, par la raison qu'ils mettent dans leurs écrits, l'idée que leurs manieres donnent d'eux. On a écrit en France sur la poésie, comme ailleurs ; &, parmi les inutilités & les balourdises des Commentateurs, les vrais principes y ont été discutés & démontrés. Si l'on a voulu réduire le plan de

l'Epopée à celui de la fable ; si on a avancé que ce qui nous distinguoit, Virgile & moi, d'Ovide & d'Arioste, c'est que nous décrivions en grand, tandis que les deux autres décrivoient en détail, absurdité démentie, par toutes les pages de mes Poëmes, pleines de descriptions détaillées ; si on a avancé qu'une description étoit l'opération la plus lente de l'esprit, lorsqu'il est d'expérience qu'on n'écrit jamais plus vîte que quand l'imagination conduit la plume, on n'en a pas moins connu & publié la saine doctrine épique. Mais les préceptes ne changent pas le génie d'une Nation. Quand Boileau, en défendant mes comparaisons, a établi qu'une comparaison devoit mettre une image dans un Poëme, & non un parallele symmétrique, on a applaudi à son sentiment ; mais l'esprit d'ordre & de raison prévaut, & l'on sacrifie dans les comparaisons l'image à la méthode.

FEN. Je sais tout ce qu'on a dit sur le peu d'exactitude qu'on a droit d'exiger d'un Poëte dans ses comparaisons. Mais il est d'expérience qu'on peut réunir la beauté de l'image à la justesse du parallele. Or, en France, quand nous pouvons avoir le plus, nous ne nous contentons pas du moins. Les soldats de César & ceux de Pompée s'embrassent en se voyant. Pétreius l'apprend, &, par un discours féroce, les arrache aux bras les uns des autres, & leur souffle l'ardeur du combat. C'est par cette comparaison que Lucain exprime ce changement.

. . . . . . Il dit, & les anime,
Et dans tous les esprits remet l'amour du crime.
Ainsi, quand, dans sa loge oubliant les forêts,
Un monstre apprivoisé perd ses féroces traits,
Apprend à souffrir l'homme, en sa gorge altérée
S'il tombe quelque sang, sa fureur est rentrée;
Averti par ce goût, à son être il revient,
Et d'un maître qui tremble en rugissant s'abstient.

(*Pharf. liv. IV.*)

Rien de plus exact, rien de plus fort que cette image; mais elle a peut-être encore moins de justesse que celle-ci, d'un jeune guerrier, bouillant de courage, qui va exécuter un ordre qui lui déplaît, & que l'auteur dit être,

(*Henriad. liv. VIII.*)

Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et semble menacer même en obéissant.

Vous savez tous combien ce Poëte me pourroit fournir de semblables exemples. Comment voudriez-vous à présent qu'on se contentât de la licence de vos comparaisons, lorsqu'on a appris à vous surpasser dans ce genre?

HOM. Nous surpasser! Vous vous imaginez que cette justesse de parallele embellit la comparaison: le plus souvent elle lui fait

tort. On voit un homme qui a raisonné : l'art se montre, & fait regretter la nature. Toutes mes comparaisons si animées, tableaux si fideles de la nature, deviendront bien seches, si vous les réduisez au simple parallele. Ecoutez celle-ci. (*Iliad. VIII.*)

Comme autour de la lune, au haut d'un ciel sans voiles,
Brillent par un temps doux les aimables étoiles,
Tous les caps, les côteaux, les bois s'offrent aux yeux,
Et dans l'air on parcourt les vastes champs des cieux,
Nul astre n'est caché, d'aise le berger chante ;
Tels entre les vaisseaux & le courant du Xante &c.

Voilà à quoi je compare les feux que les Troyens avoient allumé dans leur camp victorieux. Le parallele dure au plus trois vers: malheur cependant à qui trouveroit le reste de trop! Ce n'est pas que je n'aie aussi des comparaisons très-justes ; mais vous me voyez toujours plus occupé à bien peindre mon image, qu'à la faire symmétriser. Voyez cette comparaison d'Ajax avec un lion qui fuit. Cebrion, conducteur du char d'Hector, l'invite à aller secourir les Troyens mal menés par Ajax. Marchons, dit-il, vers cet endroit où cavaliers & gens de pied se souillent de carnage, & d'où s'élevent d'affreuses clameurs. (*Iliad. XI.*)

Les superbes coursiers qu'il frappoit, à ces mots,
Parmi les combattans & de Troye & d'Argos,

Piqués du fouet aigu, poussent le char rapide,
Foulent casques & morts ; dessous le siége humide
Dégoutte le sang noir dont l'arrosent leurs pieds,
Qui coule de la jante & de l'essieu souillés.
Il cherche en s'élançant d'entrer dans la mêlée :
Il perce, il rompt des Grecs la phalange troublée,
Se sauvant de la pique : il parcourt d'autres rangs
Avec le fer, la lance & des cailloux pesans,
Fuyant pourtant d'Ajax la redoutable atteinte.
Mais d'en-haut Jupiter dans son cœur met la crainte.
Interdit, sur son dos il jette son pavois,
Roulant de fiers regards, se tournant plusieurs fois,
Il rentre dans les rangs, d'un genou lent, semblable
Au lion généreux qu'écartent d'une étable
Les pasteurs & leurs chiens, veillans toute la nuit
Pour sauver de ses dents leurs troupeaux qu'il poursuit :
Avide de leur chair, vainement il s'élance ;
Des bras hardis les traits volent en abondance,
Et des faisceaux ardens font frémir sa fierté ;
Loin d'eux, sur le matin, il recule attristé.
Tel, le cœur triste, Ajax &c.

FEN. Oh je suis charmé que vous ayez parlé de cette comparaison : n'est-elle pas voisine de la comparaison d'Ajax avec un âne ? Je veux qu'un âne ne fût point chez vous un animal ignoble ; du moins il n'a jamais été brillant : & qu'est-ce qu'une comparaison qui n'atteint pas son sujet ? Virgile, ce que je dis des comparaisons d'Homere tombe sur les

vôtres, & sur une infinité de peintures communes dont le détail vous occupe mal-à-propos. Peignons, puisqu'il le faut; mais peignons en grand...

VIRG. Erreur encore. Les devoirs d'un Poëte sont sans nombre, & pourtant se rapportent tous à ces deux, d'être varié & peintre. Une comparaison, une description, un récit, doivent toujours être l'imitation de la nature, Mais aussi tous les objets qu'offre la nature, ceux qu'on appelle nobles, ceux qui semblent moins sublimes, sont également offerts au pinceau poétique. En dépit de toutes les raisons, c'est un fort bon tableau, c'est une excellente comparaison dans Homere que celle d'Apollon qui abbat aisément des Grecs (*Iliad. XV.*)

. . . . . le rempart périssable:
Tel qu'au bord de la mer un enfant sur le sable
En badinant confond de ses pieds & des mains
L'ouvrage qu'élevoient ses travaux enfantins,
Ainsi, Dieu qui tiens l'arc, ton bras puissant renverse
Ce grand travail des Grecs que ta terreur disperse.
Mais, près de leurs vaisseaux, s'encourageant entre-eux,
Ils arrêtent leurs pas, levant leurs mains aux dieux &c.

Un dieu avec un enfant; quel rapport! Mais plustôt quelle simple & naturelle énergie de peinture! O malheureux critique, oseras-tu te plaindre, quand on te donne une image gracieuse

gracieuse & imprévue ? Et comment refuser le souris de la surprise à ce talent de l'imagination, qui, par une comparaison naïve, met dans un objet mort & inanimé la vie & le sentiment, & des graces qu'il sembloit rejeter ! Je dépeins (*Enéid. V.*) la rapidité de la galere de Mnestée, qui

Fend les champs applanis de la mer fugitive ;
Telle que la colombe, en sa grotte craintive,
Dont un roc sinueux couvroit le cher réduit,
S'échappe dans la plaine, & s'envole à grand bruit,
Met son nid en rumeur, puis fond dans l'air tranquille,
Rasant ses purs sentiers de son aîle immobile.

Combien cette comparaison jette-t-elle d'intérêt sur cet endroit ! Vous me direz qu'elle est gracieuse & juste. Mais en voici une qui lui est supérieure, & qui est tirée d'un bien plus petit objet, & appliquée à un plus grand sujet. C'est celle des Troyens fuyant de Carthage, avec des fourmis. Je les représente marchant avec empressement, portant des rames mal ébranchées. Je dis d'eux : (*Enéid. liv. IV.*)

Vous les verriez sortir & fondre de la ville,
Tels qu'on voit les fourmis, prévoyant les frimats,

La plus capricieuse des langues c'est la nôtre. Ce que je traduis ici le plus littéralement qu'il est possible est naïf & gracieux dans l'origi-

De blé pour leurs greniers piller un riche amas :
Le noir troupeau chemine, & transporte sa proie
Par l'herbe & les détours de quelque étroite voie ;
L'une de son épaule en luttant roule un grain ;
Punissant la lenteur, l'autre hâte l'essaim ;
Tout le sentier remue &c

Voilà de la poésie : & en vérité, tant qu'un intérêt de dignité mal-entendue rendra votre langue incapable d'exprimer de pareils objets, il faudra qu'elle renonce à la gloire épique. Le noble a bientôt lassé ; & les yeux se fatiguent bien vîte quand on ne les laisse pas promener terre à terre.

FEN. A cela je réponds qu'on ne change pas le génie d'une langue ni celui d'un peu-

---

nal ; & il pourra sembler ridicule en françois. Je sens au reste que je suis beaucoup au-dessous de cette intraduisible image : *Pars grandia trudunt obnixæ frumenta humeris.* Chapelain a imité cette comparaison. Pucelle, *L. II.*

Ainsi, durant l'été, les fourmis prévoyantes
Vont par mille sentiers à files ondoyantes,
D'un courage brûlant, au pillage du grain
Qui doit pendant l'hiver les sauver de la faim.
Cette noire milice entre les molles herbes
Passe aux ardens sillons, y saccage les gerbes,
En retourne chargée, & va d'un pas léger
Dans les greniers communs son pillage loger.

ple. Le style d'Homere, ce style d'imagination qui *peint avec la parole*, doit être adouci, retréci, pour être souffert en françois. Deux vers comme ceux-ci (*Iliad. XVII.*)

Telle étoit la mêlée, & l'aigre cri du fer
Montoit au ciel d'airain par les deserts de l'air,

pourroient fort bien paroître tout autre chose qu'énergiques. La multitude des épithetes, la hardiesse de certaines expressions, l'obscurité de quelques tours, l'harmonie imitative, tout cela ne peut ou ne doit point se trouver dans la poésie françoise; & tout cela fait grande partie de la vôtre, Virgile & Homere. Comment remplacer ces sources de variété, de pompe & d'ornemens? Par l'esprit, sans contredit. Et plût à Dieu que, plus persuadé de ce principe, & moins épris de votre poésie, j'eusse mis moins d'expressions sonores, & plus de pensées dans mon Télémaque!

VIRG. On peut, parce qu'il n'est pas plus rimé que le Poëme de Milton, & qu'il y auroit, comme à tous les Poëmes, des morceaux à élaguer, lui refuser le nom de Poëme épique: il n'est pas moins la meilleure preuve qu'il y ait en France, que votre langue peut aspirer à l'honneur d'une Epopée & à la palme des Miltons & des Tasses. Sur-tout ne croyez pas qu'il y ait autant de génie poétique à multiplier des pensées, comme celle-ci, au sujet de la coupe de la forêt sacrée de Marseille (*Pharf. liv. III.*)

. . . . Tous les Gaulois gémirent ;
Mais le soldat triomphe entre ses murs pressés :
Car qui croiroit les dieux impunément blessés !
Ah le sort trop souvent protege les coupables :
Le Ciel n'a de carreaux que pour des misérables.

comme il y en a à décrire les enfers tels qu'ils sont décrits dans le Télémaque. Au reste je prouverois bien que qui essaieroit de ramener votre poésie de l'histoire à la fiction, des maximes à la peinture, à ce qu'elle est chez nous, échouât-il dans son projet, devroit trouver beaucoup d'indulgence & d'encouragement. Mais je n'ignore pas qu'il sera plus vraisemblablement sifflé : car railler donne un air d'esprit ; c'est même, comme on l'a dit chez vous, le seul esprit des sots.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

PREF. PAge 12, *ligne* 12, dur, *lisez* dure.
Pag. 19, *lig.* 24, Ufranius, *lis.* Afranius.
Pag. 31, *lig.* 5, l'attendrissante, *lis.* l'attendrissant.
Pag. 64, *lig.* 12, Iréfait retentit, *lis.* Iré fait retentir.
Pag. 89, *lig.* 16, Boisset, *lis.* Boissat.
Pag 102, *lig.* 22, verres, *lis.* vers.
Tome I. *pag.* 6, *lig.* 2, pourrez, *lis.* pouvez.
Pag. 8, *lig.* 15, *transportez la virgule qui est à la fin de ce vers après ces mots* ni l'appeler, *du vers suivant.*
Pag. 64, *lig.* 7, purpara, *lis.* purpura.
Pag. 108, *lig.* 23, sparc, *lis.* sparr.
Pag. 130, *lig.* 11 & 12,

Que feras-tu, lui dis-je avec vîtesse,
Pour écarter le crime qui me presse ?

Réformez ainsi la ponctuation.

Que feras-tu, lui dis-je avec vîtesse ?
Pour écarter le crime qui me presse,

Pag. 154, *lig.* 4, Par Rome, *lis.* De Rome.
Pag. 198, *lig.* 23, Jure-moi, *lis.* Jure-moi donc.
Pag. 216, *lig.* 21, Tel à Bender &c. *Réformez ainsi ces vers.*

Tel, sur le Pruth où le Czar étoit pris,
Ce fier vaincu, ce fou presque grand homme,
Le voyant libre, avec rage & souris
D'un manteau turc &c.

Tom. II. *pag.* 11, *lig.* 12, couronne, *lis.* fourrure.
Ibid. *lig.* 21, Cette, *lis.* Catte.
Pag. 16, *lig.* 20, Bruclere, *lis.* Bructere.
Pag. 20, *lig.* 3, voit, *lis.* vois.
Pag. 27, *lig.* 7, tige, *lisez* type.
Page 46, *lig. antépénult.* singe, *lis.* songe.
Pag. 51, *lig.* 7, le jour, *lis.* le quatrieme jour.

Pag. 55, *lig. pénult.* l'un le séduit, *lis.* l'autre le perd.

Pag. 80, *lig. premiere*, d'humeur la complaisance, *lis.* l'humeur de complaisance.

Pag. 138, *lig.* 9, police, *lis.* poliça.

Pag. 183, *lig. antépénult.* Mars, *lis.* Mais.

Pag. 203, *lig. pénult.* pris, *lis.* pis.

Pag. 230, *lig.* 12, Upis, *lis.* Apis.

Pag. 257 *lig.* 11, mouffettes, *lis.* mouffettes.

Pag. 289, *lig.* 7, ô Prince ou Souverain, *lis.* ô Prince, ô Souverain,

Pag. 316, *lig.* 3, mêmes, *lis.* même.

Pag. 359, *lig.* 25, qui, *lis.* que.

Pag. 362, *lig.* 10, feu, *lis.* fer.

Pag. 392, *lig.* 7, rompt, *lis.* rempe,

Ibid. *lig.* 12, premiers, *lis.* derniers,

Tome III. *Pag.* 6, *lig.* 22, Dentons, *lis.* Dracons.

Pag. 21, *lig.* 21, hossen, hassein, *lis.* hassan, hussein;

Pag. 33, *lig.* 21, la, *lis.* ta.

Pag. 77, *lig.* 18, jeune, *lis.* jaune.

Pag. 102, *lig.* 23, Eudore, *lis.* Eudoxe,

Pag. 143, *lig.* 5, franchir, *lis.* fléchir.

Pag. 155, *lig.* 10, pour, *lis.* par.

Pag. 168, *lig.* 13, s'enfle, *lis.* enflé.

Pag. 189, *lig.* 10, a, *lis.* la.

NOUVEAUTÉS qui se trouvent dans la même Boutique.

RELATION de la maladie, de la confession & de la fin de M. de Voltaire, &c. *nouvelle Edition*, à laquelle on a joint un Testament trouvé parmi ses papiers, après sa mort, *in*-12. *broch.* 1 liv. 4 s.

Le testament séparé. . . . 12 s.

Les vieux Garçons, Comédie en trois actes, en prose, *in*-12. *broch.* . . . . 1 liv. 4 s.

Le Savetier & le Financier, Comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, *in*-12. *broch.* . . . . . 12 s.

Essai sur l'Institution des Avocats & Procureurs des Pauvres, &c. *in*-12 *broch.* . . . . 12 s.

Epître sur l'utilité de la Retraite pour les Gens de Lettres, par M. l'Abbé Delille, *in*-8°. . . . . 6 s.

Gabrielle d'Estrées à Henri IV, Héroïde, dédiée à M. de Voltaire, par l'Auteur de Sapho & Biblis, *in*-8°. *broch.* . . . . . 12 s.

Sur le Commerce du Nord, par M. d'Eprémeſnil, *in*-12. *broch.* 12 ſ.

Réponſe de M. de Voltaire aux Epîtres du Diable, *in*-8°. . . . 6 ſ.

Rève d'un Ariſtarque moderne, *in*-12. *broch.* . . . . 12 ſ.

Conſidérations ſur l'état préſent de la Littérature en Europe, *in*-12. *broch.* . . . . 2 liv.

Clovis, Poëme héroï-comique, avec des remarques hiſtoriques & critiques, &c. *in*-12. 3 *vol.* 7 liv. 10 ſ.

Correſpondance ſur quelques objets de politique & d'agriculture, par M. d'Eprémeſnil, *in*-12. *ſous preſſe.*



